



# Aicardiana

N° 4

Septembre 2013

**Jean Aicard  
académicien**

**II**

**L'Académie française**



# Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet [www.jean-aicard.com](http://www.jean-aicard.com)

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

## SOMMAIRE

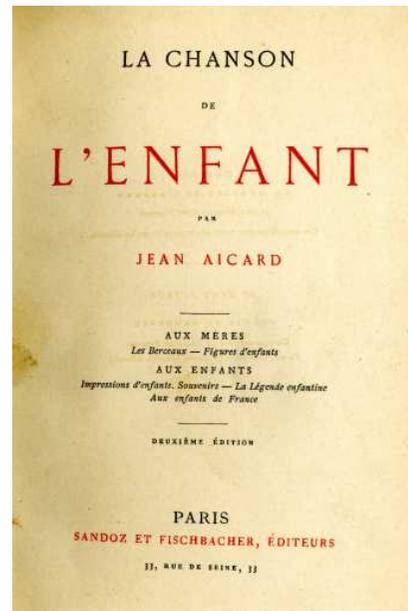
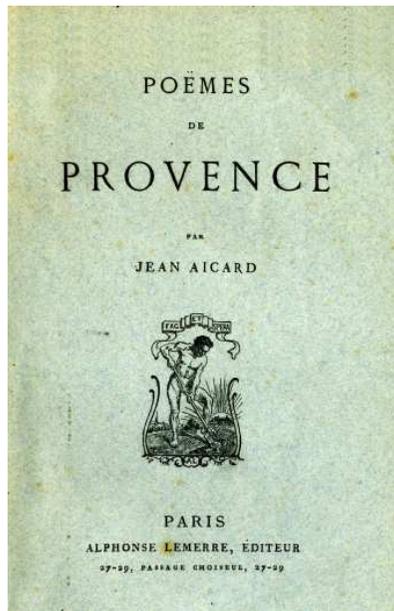
<i>Éditorial.</i> Jacques PAPIN	5
<i>Jean Aicard lauréat de l'Académie.</i> Dominique AMANN	7
<i>Lamartine.</i> Jean AICARD	21
<i>Jeanne d'Arc.</i> Jac ANDRÉ [Jean AICARD]	31
<i>Les tribulations d'un candidat.</i> Dominique AMANN	45
<i>Discours de réception à l'Académie française.</i> Jean AICARD	77
<i>Réponse de l'Académie.</i> Pierre LOTI	101
<i>L'épée d'académicien de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	125
<i>Michel Pons, candidat prolétaire.</i> Dominique AMANN	133
<i>La succession académique de J. Aicard.</i> Dominique AMANN	159
<i>Discours de réception.</i> Camille JULLIAN	167

## ÉDITORIAL

Une fois n'est pas coutume... nous serons bref. Deuxième volet de cette thématique « Jean Aicard académicien », ce numéro quatre aura l'intérêt de montrer que l'accession à un fauteuil demande patience et... énergie. Ce dossier en donnera une idée suffisante qui demandera à être complétée ultérieurement par le dépouillement de la correspondance adressée ou reçue par Jean Aicard, dans les fonds publics français ou étrangers, ainsi que dans les collections privées. Vaste entreprise, on en conviendra, qui, au gré des découvertes, nourrira de futurs numéros d'*Aicardiana*.

Signalons aux nostalgiques de l'ex-ORTF que, depuis peu, sont disponibles, sous forme de DVD, *Maurin des Maures* et *L'Illustre Maurin* avec Jean Gaven, et que l'intégrale de la série, en quatre DVD, sortira aux alentours du 20 août, au plus tard le 16 octobre, suivant les sources. Celles et ceux qui possèdent encore un magnétoscope VHS pourront se procurer la version d'André Hugon avec Berval, mais... à un prix soutenu, sur les sites de vente par correspondance, comme *Amazon* ou *Price Minister*.

Jacques PAPIN



## JEAN AICARD LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dominique AMANN

Bien avant que de pénétrer sous la Coupole revêtu de l'habit vert, Jean Aicard fut distingué – et même à plusieurs reprises – par l'Académie française qui le combla tout particulièrement en distinguant notamment trois de ses recueils poétiques.

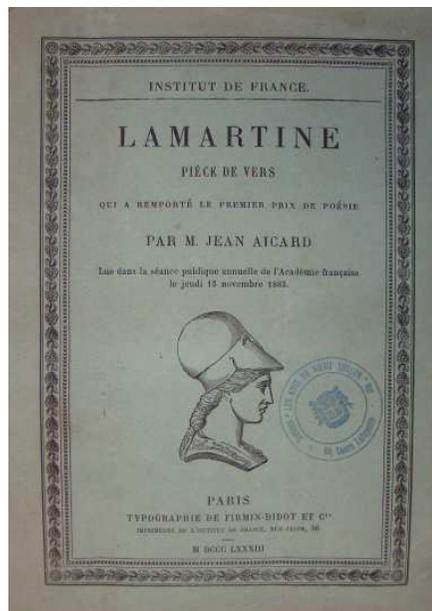
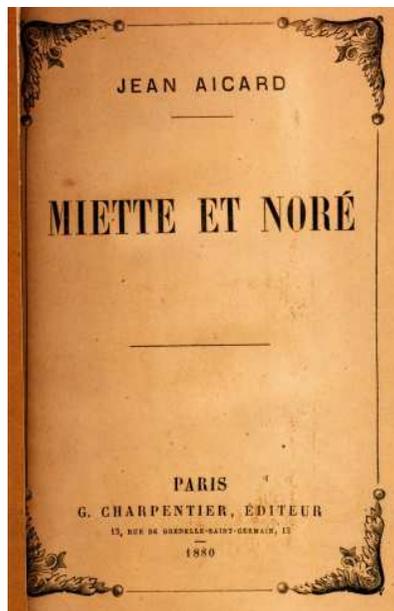
### 1° Les Poèmes de Provence

L'Académie française décerna ses prix de l'année 1874 dans sa séance publique du jeudi 13 août. Dans la catégorie des prix Monthyon<sup>1</sup> « destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs », elle offrit trois récompenses de deux mille francs chacune et sept de quinze cents francs, dont une à Jean Aicard pour ses

<sup>1</sup> Antoine Jean-Baptiste Robert AUGET, baron de Monthyon, né à Paris le 26 décembre 1733. Successivement avocat au Châtelet, conseiller au Grand Conseil, puis maître des requêtes en 1760. Nommé intendant d'Auvergne, il s'y montra hostile à l'application des réformes du chancelier Maupeou et dut quitter son poste pour la Provence, puis pour l'intendance de La Rochelle. Conseiller d'État en 1775, il devint, cinq ans plus tard, chancelier de Monsieur. Philanthrope, amateur de belles-lettres et d'études économiques, il fonda, dès cette époque et sous le voile de l'anonymat, un certain nombre de prix. Émigré dès le commencement de la Révolution, il se rendit à Genève puis en Angleterre où il devait rester jusqu'en 1814. De retour en France, il multiplia ses libéralités au rang desquelles figurent les prix de l'Académie française auxquels il a donné son nom. Le baron de Monthyon mourut à Paris en 1820.

6

Œuvres de Jean Aicard primées par l'Académie française.



7

*Poèmes de Provence*<sup>2</sup>. Dans son rapport, le secrétaire perpétuel, Henri Patin, eut à cœur de célébrer chaque œuvre, et notamment notre poète provençal : « L'intérêt littéraire domine dans les *Poèmes de Provence*, de M. J. Aicard, nouveau venu, d'un talent très distingué, sur le nouveau Parnasse. Il y apporte, avec trop de concessions sans doute à des systèmes, aujourd'hui en vogue, de versification et de style, de rares mérites poétiques. Dans les pièces dont se compose son recueil, il a pu rendre, avec un véritable charme, un sentiment qui a lui-même sa place parmi les sentiments moraux, l'amour du pays natal ; et ce pays, la Provence, son sol, son climat, ses mœurs, ses usages, tout cela y est célébré et décrit en traits singulièrement vifs et d'un puissant relief<sup>3</sup>. »

Pour fêter ce premier succès « national », le jeune lauréat s'offrit, au mois de novembre suivant, une escapade à Venise en compagnie de sa sœur Jacqueline<sup>4</sup>.

8

### 2° *La Chanson de l'enfant*

Ces mêmes prix Monthyon furent distribués, en 1876, dans la séance publique du jeudi 3 août. L'Académie avait formé un prix de deux mille cinq cents francs, trois de deux mille francs et quatre de mille cinq cents francs : c'est l'un de ces derniers qui échut à Jean Aicard pour son recueil poétique *La Chanson*

<sup>2</sup> *La Presse*, 39<sup>e</sup> année, vendredi 14 août 1874, page 2, colonne 5, « Programme des prix décernés ».

<sup>3</sup> *La Presse*, 39<sup>e</sup> année, samedi 15 août 1874, page 3, colonne 1, « Académie française ». Le discours a été également publié par le *Journal des débats politiques et littéraires*, samedi 15 août 1874, page 3, colonne 4, « Académie française » ; et par *Le Temps*, 14<sup>e</sup> année, n° 4869, vendredi 14 août 1874, page 3, colonne 3, « Académie française ».

<sup>4</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, lettre écrite de Venise, le 8 novembre 1874, à Amédée André.

*de l'enfant*<sup>5</sup>. Mais aucun périodique ne publia le rapport du secrétaire !

### 3° *Miette et Noré*

L'Académie favorisa encore plus Jean Aicard en 1881, en lui remettant, dans sa séance publique du 4 août, le prestigieux prix Vitet<sup>6</sup> pour son long poème provençal *Miette et Noré*. Camille Doucet, chargé du rapport sur les concours littéraires, s'attacha à faire valoir chaque œuvre et chaque auteur récompensés et acheva par la poésie :

Après ceux que je viens de nommer, en voici un quatrième que l'Académie met à part au premier rang. Couronné déjà plusieurs fois, l'auteur de *la Chanson de l'enfant* et des *Poèmes de Provence*, M. Jean Aicard, n'a répondu à ces encouragements que par de nouveaux efforts. Fidèle à la poésie, il ne s'en laisse distraire par aucune séduction de la fortune ; c'est encore un titre à nos yeux. Son dernier poème, intitulé *Miette et Noré*, est de la famille de Mireille, et Mistral ne le désavouerait pas. « Ce n'est pas seulement un poème d'accent populaire, c'est aussi un poème provençal » a dit de lui M. Jean Aicard ; j'ajoute que c'est surtout un poème d'accent français. À l'intérêt d'une action

9

<sup>5</sup> *La Presse*, 41<sup>e</sup> année, samedi 5 août 1876, page 4, colonne 1, « Gazette du jour ». *Le Temps*, 16<sup>e</sup> année, n° 5589, samedi 5 août 1876, page 2, colonne 5, « Nouvelles du jour ».

<sup>6</sup> Louis, dit Ludovic, VITET, né à Paris le 18 octobre 1802. Normalien, publiciste au *Globe*, à la *Revue française* ou à la *Revue des Deux Mondes*. Inspecteur général des monuments historiques, conseiller d'État. Élu à l'Académie française le 8 mai 1845 au fauteuil d'Alexandre Soumet. Mort le 5 juin 1873. — Fondé en 1873, le prix a été attribué en 1876 à François Coppée pour l'ensemble de son œuvre ; en 1877 à Sully Prudhomme pour *André Chénier* ; en 1879 à Jules Claretie pour *Le Drapeau* (1879) ; en 1880 à André Theuriot pour l'ensemble de son œuvre ; et en 1881 à Jean Aicard pour *Miette et Noré*.

des plus touchantes, d'un drame local qui ne pourrait se passer ailleurs, étant le drame préféré des chansons populaires de la Provence, M. Jean Aicard joint le mérite d'écrire dans une belle langue, très française, que son soleil du Midi colore.

À ce poème, à ce poète, l'Académie décerne une de ses plus belles récompenses, le prix fondé par M. Vitet *dans l'intérêt des lettres*<sup>7</sup>.

Émile Augier et Victor Hugo étaient intervenus personnellement pour soutenir leur protégé :

Le prix le plus considérable, celui qu'a fondé M. Vitet, a été donné à M. Jean Aicard, déjà couronné, comme on dit dans les *palmarès*, et son poème provençal, *Miette et Noré*, que M. Émile Augier aime tant, a emporté tous les suffrages. Victor Hugo s'était d'ailleurs rendu lui-même à l'Académie pour réclamer ce prix en faveur de son jeune confrère et client, qui lui est particulièrement cher. C'est un grand honneur pour M. Aicard<sup>8</sup>.

Pour la petite histoire, l'Académie avait délibéré l'attribution du prix Vitet dans sa séance privée du jeudi 9 juin : « M. Vitet a légué à l'Académie française une action dont le revenu doit être attribué chaque année à un homme de lettres. Ce revenu varie entre 6 et 7,000 fr. L'Académie, dans sa séance d'hier, a décerné le prix Vitet à M. Jean Aicard<sup>9</sup>. » La presse révéla bien vite l'anecdote de l'intervention de Victor Hugo :

---

<sup>7</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, samedi 6 août 1881, page 3, colonnes 5-6, « Académie française ».

<sup>8</sup> *Le Temps*, 21<sup>e</sup> année, n° 7410, samedi 6 août 1881, page 3, colonne 2, « Chronique ».

<sup>9</sup> *La Presse*, 46<sup>e</sup> année, n° 158, vendredi 10 juin 1881, page 1, colonne 4, « Échos du jour ».

## BEAUX-ARTS, LETTRES

### ET SCIENCES

#### Les prix de l'Académie française

Dans sa séance d'avant-hier, l'Académie française a distribué les divers prix littéraires dont elle dispose. Voici les noms des lauréats :

[...].

#### PRIX VITET

M. Jean Aicard.

Ce prix, qui est d'ordinaire partagé entre plusieurs lauréats, a été décerné intégralement à l'auteur de *Miette et Noré*, comme un témoignage exceptionnel de l'Académie française en faveur du brillant poète ; seul, M. Sully Prudhomme l'a obtenu tout entier jusqu'ici. Cette année, la valeur pécuniaire du prix est de 7,000 francs ; c'est ainsi un des prix les plus considérables que l'Académie puisse décerner.

C'est la troisième fois que l'Académie couronne une œuvre de M. Jean Aicard. La première fois, en 1873, ce fut pour les *Poèmes de Provence* ; la seconde fois, en 1875, l'Académie distingua la *Chanson de l'enfant*, dont Sarcey a dit : « Toutes les mères auraient dû lire ce livre, mais les femmes ne lisent que des vers d'amour ! »

La troisième fois, enfin, le prix Vitet est décerné cette année à M. Jean Aicard pour l'ensemble de ses ouvrages, et particulièrement pour son poème de *Miette et Noré*. C'est là une succession rapide de récompenses qui honore grandement M. Jean Aicard ; l'intention évidente de l'Académie, en lui décernant le prix Vitet, a été de le mettre hors de pair.

On nous rapporte un incident du vote relatif à ce prix, qui mérite d'être signalé, en raison du caractère particulier qu'il donne au choix de l'Académie.

Après le rapport de la commission rédigé par M. Émile Augier, un des plus chauds et des plus énergiques partisans du poète,

l'Académie devait ajourner la délibération à la séance prochaine ; Victor Hugo est intervenu. Il a déclaré qu'il était venu pour l'auteur de *Miette et Noré*, et qu'il tenait à prendre part au vote. Il a demandé la délibération immédiate parce qu'il ne pouvait assister à la séance suivante. Sur la demande du grand poète, l'Académie a, séance tenante et à l'unanimité, décerné le prix Vitet à M. Jean Aicard ; ce vote unanime — événement bien rare au palais Mazarin — et cette déférence au désir de Victor Hugo témoignent d'une manière éclatante en quelle haute estime l'Académie tient le talent et l'œuvre de M. Jean Aicard<sup>10</sup>.

Et d'autres détails émergèrent par la suite :

Ce fut Émile Augier qui présenta spontanément à l'Académie le poème de *Miette et Noré*. Mais Aicard avait un concurrent sérieux, Champfleury, et le prix pouvait être partagé entre les deux écrivains.

Victor Hugo, dont on venait de fêter, et avec quelle gloire ! les quatre-vingts ans, entra au milieu de la séance : « Je viens pour Jean Aicard, dit-il, et je demande la parole. » — Puis il reprit : « Il reste deux concurrents en présence. Champfleury est mon ami depuis plus de quarante ans : je vote pour Jean Aicard. Mon ami Champfleury a soixante ans, et un long passé de succès derrière lui ; vous allez, en lui attribuant la moitié du prix Vitet, lui donner une récompense insuffisante ! Pour Jean Aicard, au contraire, qui est jeune, lui, le prix Vitet, si vous le lui donnez tout entier, est une consécration : je promets un poète à la France<sup>11</sup> !... »

<sup>10</sup> *La France*, dimanche 26 juin 1881, page 3, colonnes 1-2.

<sup>11</sup> DARZENS (Rodolphe), *Le Théâtre Libre illustré 1889-1890*, Paris, E. Dentu éditeur, 1890 ; « Première soirée, 21 Octobre 1889, *Le Père Lebonnard* par Jean Aicard », pages 5-11.

#### 4° Lamartine

Alphonse de Lamartine est mort le 28 février 1869 et l'élection du 7 avril 1870 attribua son fauteuil à Émile Ollivier, Premier ministre. Mais la guerre éclata. Émile Ollivier tomba le 9 août et son impopularité l'obligea à quitter la France ; il n'y revint qu'après la chute de Thiers. En 1874, il souhaita être reçu et prépara son discours de réception, mais Guizot exigea la suppression des considérations trop politiques : Ollivier refusa et répliqua par une révélation gênante sur le fils de Guizot ! À la suite de ce pénible incident, et pour apaiser tous les esprits, l'Académie déclara Ollivier reçu sans discours... Lamartine n'avait pas eu son éloge !

Pour réparer cette incongruité, les Immortels décidèrent que le concours de poésie de l'année 1881 aurait pour sujet imposé : *Lamartine*. Malgré le nombre des envois, aucun ne fut jugé digne d'être couronné : « Le prix de poésie n'a pas été décerné. Ce ne sont point les poètes qui ont manqué, puisque cent soixante-seize ont traité le sujet mis au concours : *Lamartine*<sup>12</sup>. »

L'idée fut reprise deux ans plus tard pour le concours de poésie 1883. L'Académie attribua le prix dans sa séance privée du mardi 13 février 1883 :

Dans la séance du mardi 13 février, l'Académie française a statué sur le concours pour le prix de poésie, dont le sujet était : « Lamartine ».

Elle a décerné le premier prix, de la valeur de 4,000 francs, à la pièce inscrite sous le n° 169, ayant pour épigraphe : *Os homini sublime dedit, coelum que tueri* (OVIDE).

<sup>12</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, vendredi 5 août 1881, édition du matin, page 2, colonne 4, « Académie française ».

« Ce qui est menacé aujourd’hui, c’est la noblesse même de l’homme. » (H.-F. AMIEL)

Dont l’auteur est M. Jean Aicard <sup>13</sup>.

Jean Aicard reçut sa récompense au cours de la séance publique du jeudi 15 novembre. Grande innovation : alors que, selon les usages établis, seuls les académiciens élus pouvaient prendre la parole à la tribune, il fut exceptionnellement décidé, pour cette année, que le lauréat serait invité à lire lui-même son poème. Cette dérogation extraordinaire au ronronnement séculaire de la vénérable maison fut diversement commentée :

Après ce discours, un grand jeune homme brun, à l’aspect mélodramatique, se lève. C’est le vainqueur du prix de poésie. C’est M. Jean Aicard. Il va lire son poème. Encore une modernité. Jusqu’à ce jour, l’auteur récompensé se plaisait à s’effacer. Son œuvre était lue par un académicien. On objectera qu’un poète sait toujours mieux lire ses vers que M. Legouvé lui-même. D’abord il se peut que ce ne soit pas exact, l’auteur de *Un Jeune homme qui ne fait rien* étant un lecteur exquis. Ensuite il y a dans cette présentation d’un poème par son auteur un étalage qui froisse, surtout quand cet auteur peut dire : Je vais vous en donner pour quatre mille francs.

Cette réflexion n’attaque en rien, on le comprend, l’œuvre en elle-même qui est vraiment remarquable. Elle a des envolées superbes. Je ne parle ici que du diseur que j’ai le droit de juger comme on juge tout acteur. Or, parfois l’auteur s’est emballé au point de dénaturer son poème. Quand il a dit, par exemple :

Lorsque ses longs accords montent en cris puissants,  
Rythmiques comme ceux d’une mer qui halète...

<sup>13</sup> *La Presse*, 48<sup>e</sup> année, n° 46, jeudi 15 février 1883, page 1, colonne 6, « Échos du jour ».

J’ai entendu : « D’une mère qui allaite » et, pendant que je me demandais comment cela pouvait former un vers, j’ai perdu les cinq ou six qui suivaient <sup>14</sup>.

Est-il au monde une situation plus embarrassante que celle du poète convié à lire ses propres vers en public ? Je plaignais de tout mon cœur M. Jean Aicard, assis devant son pupitre, au centre de l’hémicycle, sous le feu de tous les regards, entre ses juges d’hier, qui lui avaient donné le prix de poésie, et ses juges d’aujourd’hui, qui allaient ratifier de leurs applaudissements l’arrêt de l’Académie. Il paraît que les poètes ont des grâces d’état, car, sans témoigner le moindre déplaisir ni la plus légère confusion, M. Jean Aicard a lu d’une voix ferme et vibrante ses strophes à Lamartine. Soutenus, j’allais dire défendus, par la diction de l’auteur, ces vers n’ont pas paru indignes de la récompense qui leur a été décernée <sup>15</sup>.

M. Jean Aicard, qui a obtenu le premier prix, a lu lui-même ses vers sur Lamartine, que M. Camille Doucet a bien qualifiés de “poésie fière, ardente et convaincue” ; ils n’ont point perdu à être lus de cette voix chaude et vibrante, pleine de douces caresses et de beaux éclats <sup>16</sup>. »

Par la lecture de son long poème, c’est donc Jean Aicard qui rendit à Lamartine, – qu’il avait bien connu lors de sa scolarité à Mâcon, – l’hommage traditionnel dont l’Académie n’avait su l’honorer !

<sup>14</sup> *Le Figaro*, 29<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 320, vendredi 16 novembre 1883, page 1, colonne 6, « À l’Académie française ».

<sup>15</sup> *Le Temps*, 23<sup>e</sup> année, n° 8239, samedi 17 novembre 1883, page 3, colonne 5, « Académie française ».

<sup>16</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, vendredi 16 novembre 1883, page 2, colonne 5, « Académie française ».

## 5° Jeanne d'Arc

Avec cette quatrième récompense s'achève la liste officielle des prix reçus par Jean Aicard de l'Académie française... Mais j'ai découvert qu'il y en eut un cinquième !

Dans sa séance du jeudi 18 avril 1907, l'Académie délivra les prix de son concours annuel de poésie. *Le Figaro* précise que les poèmes envoyés devaient être composés « sur un fait important de notre histoire<sup>17</sup> ». La France était alors agitée par de grandes grèves et la chronique académique ne fut guère relayée par les journaux. Seul, *Le Gaulois* apporta quelques précisions :

À l'Académie française.

Dans sa séance d'hier, présidée par M. Henry Houssaye, l'Académie a déclaré la vacance du fauteuil de M. Berthelot, et fixé au jeudi 30 mai la date de l'élection du successeur de M. Brunetière.

Puis elle a décerné le prix du concours de poésie, qui est de 4,000 francs, de la manière suivante :

Un prix de 3,000 francs à M. Gauthier Ferrières, pour son poème intitulé : *Lettre d'un vainqueur de Denain*, et un prix de 1,000 fr. à M. Jacques André, pour son poème sur *Jeanne d'Arc*<sup>18</sup>.

Si Léon-Adolphe-Désiré Gauthier-Ferrières était un jeune écrivain dont la renommée commençait à s'établir, son concurrent « Jacques André » était un parfait inconnu des lettres. Et le journaliste avait commis une petite erreur puisque le poème

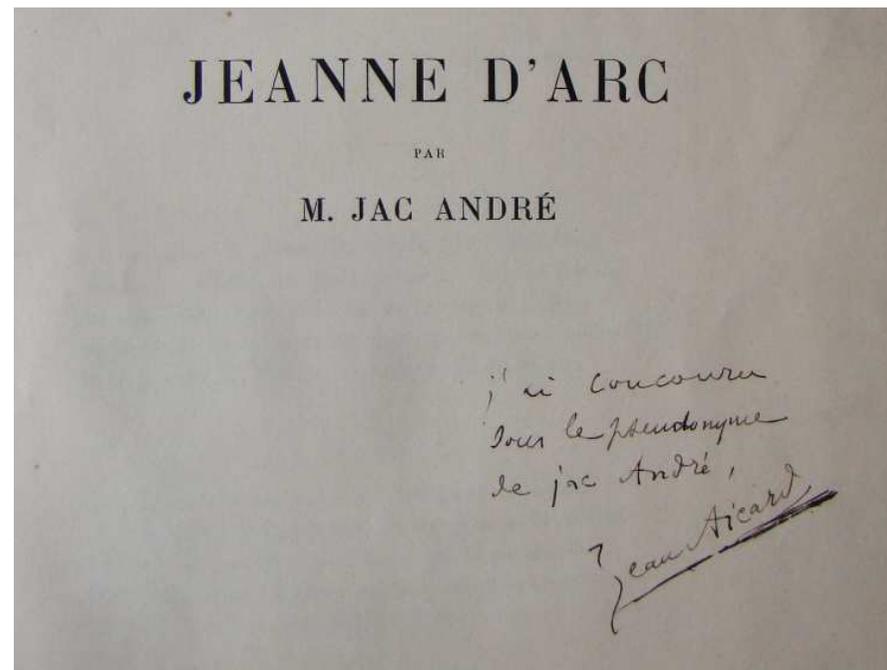
<sup>17</sup> *Le Figaro*, 53<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 109, vendredi 19 avril 1907, page 1, colonne 5, « Échos. À l'Institut ».

<sup>18</sup> *Le Gaulois*, 42<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 10779, vendredi 19 avril 1907, page 1, colonne 3, « Échos de partout ».

avait été imprimé par l'Académie sous le nom plus exact de « Jac André ».

En fait, le doute n'est pas permis, car il existe, dans la bibliothèque du musée des *Lauriers-Roses*, un exemplaire imprimé de cette œuvre où Jean Aicard a porté de sa main, à côté du titre, la mention très explicite : « j'ai concouru sous le pseudonyme de jac André ». Et ce texte a été publié peu après, avec quelques petites corrections mais sous la signature « Jean Aicard », par la *Revue des Deux Mondes*<sup>19</sup> !

Ce pseudonyme est aisément compréhensible. « Jac » est incontestablement un clin d'œil à la sœur aînée, Jacqueline, la



Aicard (Jean), *Jeanne d'Arc*, Paris, Académie française, 1907 (exemplaire de la bibliothèque du musée Jean-Aicard, page de titre avec mention manuscrite autographe de l'auteur).

<sup>19</sup> *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1<sup>er</sup> mai 1909, pages 188-198.

bonne fée qui veilla sur ses débuts et le soutint dans toutes les épreuves de la vie : c'est ici le moment de rappeler que Jean Aicard, dans ses jeunes années, signait parfois « Jacquelin » les poèmes affectueux et pleins de tendresse qu'il lui adressait. Quant à « André », n'est-ce pas une marque de reconnaissance envers Amédée André, le père de Jacqueline mais pas de Jean, et qui n'hésita cependant pas à le recevoir comme un fils et à l'admettre au sein de sa famille. Amédée est mort en février 1889 : vingt ans plus tard, Jean n'avait pas oublié.

Le choix du sujet s'explique tout aussi aisément : Jean Aicard a toujours été fasciné par le personnage de Jeanne d'Arc, guerrière engagée pour la libération du royaume et son unité, qui a poursuivi son combat jusqu'au supplice. Le premier ouvrage publié de Jean Aicard fut justement un long poème intitulé *Jeanne d'Arc*<sup>20</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la figure historique de Jeanne a été utilisée pour promouvoir divers messages religieux, politiques ou philosophiques, et Michelet en fit « une sainte laïque ». L'Église romaine – qui avait beaucoup à se faire pardonner ! – ouvrit son procès en canonisation en 1897... mais ne la déclara « bienheureuse » que le 18 avril 1909.

Il est, par contre, plus difficile de comprendre la – les ? – raison(s) de cet anonymat. Il est vrai qu'à la fin de l'année 1906, Jean Aicard s'était porté candidat pour le fauteuil n° 4, vacant depuis la mort de José-Maria de Heredia, ainsi qu'au fauteuil n° 5 précédemment occupé par l'avocat Edmond Rousse...

Les académiciens furent-ils dupes ?... nous ne le saurons jamais puisque l'événement n'eut pas les honneurs de la presse – pourtant généralement friande de ces petites intrigues, – trop accaparée qu'elle était par les troubles politiques qui agitaient alors le pays.

---

<sup>20</sup> Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1866, in-8°, 12 pages.

\*

Toutes ces distinctions prouvent la considération constamment portée à l'œuvre littéraire de Jean Aicard par ceux-là même qui le précédèrent sous la Coupole et qui, en quelque sorte, l'avaient déjà adopté avant même que de lui accorder le privilège de siéger parmi eux.

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres citées de Jean Aicard

*Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; la première édition ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage en janvier 1874. – 2/ Paris, Alphonse Lemerre, 1874, in-18. – 3 augmentée/ Paris, G. Charpentier, 1879, in-18. – Nouvelle édition, Paris, E. Flammarion, [1909], 256 pages.

*La Chanson de l'enfant*, Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages. – Nouvelle édition, ornée de 128 compositions par T. Lobreichon, Paris, Georges Chamerot, 1884, in-4°, 268 pages. – 5/ Paris, G. Fischbacher, sd, in-12. – 8/ Paris, G. Fischbacher, [1885], in-12.

*Miette et Noré*, 1/ Paris, G. Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. – 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Charpentier, 1880, in-18. – Paris, imprimerie E. Capio-mont et Renault, 1880, in-8°, xxxii-413 pages. – 6/ Paris, P. Ollendorff, 1885, in-18. Paris, E. Flammarion, 1898.

*Lamartine, pièce de vers qui a remporté le premier prix de poésie, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie française le jeudi 15 novembre 1883*, Paris, typographie de

Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, 1883, in-8°, 13 pages. Paris, P. Ollendorff, 1883, in-16, 13 pages.

*Jeanne d'Arc*, Paris, Académie française, 1907, 18 pages. *Revue des Deux Mondes*, tome LXXIX<sup>e</sup> année, cinquième période, tome LI, 1<sup>er</sup> mai 1909, pages 188-198.

## LAMARTINE (\*)

Jean AICARD

Jamais le front de l'homme, où l'âme se devine,  
Ne s'est levé plus fier de la marque divine ;  
Et le regard humain jamais ne s'est levé  
Plus beau d'un reflet pur de l'idéal rêvé.

### I

LAMARTINE a vingt ans, la beauté, la jeunesse ;  
La grâce et la fierté du divin Raphaël...  
Un ange le dispute encore à sa maîtresse,  
Mais lui, qui, dans l'amour, n'aime que la tendresse,  
A détourné déjà ses beaux yeux vers le ciel...

Il chante. — Et le fracas du grand Paris s'arrête.  
L'âme et la rêverie ont trouvé leur poète :  
« Quelle est donc cette voix ? » murmurent les passants...  
Ainsi l'orgue sacré rend l'église muette

---

(\*) *Lamartine*, pièce de vers qui a remporté le premier prix de poésie, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie française le jeudi 15 novembre 1883, Paris, typographie de Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, 1883, in-8°, 13 pages. — Académie française. *Concours de poésie, premier prix, Lamartine*, par M. Jean Aicard, poème lu par l'auteur dans la séance publique annuelle de l'Académie française le jeudi 15 novembre 1883, Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1883, in-16, 13 pages.

Lorsque ses longs accords montent en cris puissants,  
Rythmiques comme ceux d'une mer qui halète,  
Puis s'apaisent, perdus sur de lointains brisants,  
Évanouis enfin comme un brouillard d'encens.

Il chante. — C'est l'oiseau du songe qui gazouille ;  
C'est l'Hybla, bourdonnant de ses ruches à miel ;  
C'est toujours une larme, un regard qui se mouille,  
Beau comme l'azur même, et tourné vers le ciel !  
Douce larmes ! Le monde y répond par les siennes ;  
C'est l'âme de Chénier sur des lèvres chrétiennes ;  
Sur des lys frissonnants, c'est le vol d'Ariel ;  
C'est un rayon vibrant, presque immatériel.

Il chante. — Et la clarté douce de l'Évangile,  
Le sourire de femme annoncé par Virgile,  
L'espérance, une vierge en fleur, la charité  
Qui fait au cœur du Christ souffrir l'humanité,  
— Pour la première fois ce poème est chanté !  
Car, depuis deux mille ans, la tendresse infinie  
Parlait au fond des cœurs une langue bénie,  
Mais la Muse, attardée à l'autre antiquité,  
Pour pleurer avec l'homme attendait ce génie !  
Et voici qu'oubliant de parer sa beauté,  
La Muse s'inclinait sur la douleur humaine,  
Plus belle d'abandon, semblable à Magdeleine  
Sous ses longs cheveux d'or, ses pleurs et son haleine,  
Sous les parfums sacrés lavant et réchauffant  
Les pieds du Christ, baisés comme ceux d'un enfant !

On dit qu'en expirant le cygne, qui se pleure,  
Pour la première fois chante à sa dernière heure,  
Comme si, — lorsqu'il faut que tant de beauté meure, —

La forme se changeait en un son tendre et pur,  
Qui vole aussi, qui monte, et se perd dans l'azur...  
Eh bien, non, — ce n'est pas ainsi que chante un cygne ;  
Ce n'est pas en mourant, — ainsi qu'on le rêvait :  
Dès qu'il perd les tons gris de son jeune duvet,  
Il plonge son col blanc dans sa blancheur insigne,  
Et surpris et joyeux des candeurs qu'il revêt,  
Comprenant que l'azur, l'azur seul, en est digne,  
Il s'élançait d'un bond frémissant vers les cieus,  
Et c'est son vol qui fait, égal et gracieux,  
Vibrer comme un grand luth l'espace harmonieux !

Ainsi, du premier bond, à des hauteurs nouvelles,  
Quand l'aspiration emporta ton esprit,  
Lamartine, — le monde émerveillé comprit  
Qu'au lieu de mots usés, impuissants ou rebelles,  
Tes hymnes étaient faits du beau son de tes ailes,  
D'un grand essor vibrant vers le ciel regretté,  
Et qu'au cygne divin, jaloux de sa beauté,  
Appartenaient l'espace et l'immortalité !

## II

L'espace ! il le fallait aux élans de son âme,  
À ses yeux qui, fixant les mystiques soleils,  
Loin d'en être aveuglés en renvoyaient la flamme !  
Aux désirs sans répit de ses nuits sans sommeils  
Il fallait l'Orient et les déserts vermeils  
Peuplés de souvenirs, de rêve et de conseils !

Sous les palmiers d'Asie il vit mourir sa fille ;  
Il vint mêler sa cendre aux terres de Monceaux ;  
Et dans son cœur puissant, trempé des grandes eaux,

Il cria : « Désormais la France est ma famille ;  
« Dieu donne les enfants ; il les ôte : c'est bien ;  
« Je fus père : à présent, je vivrai citoyen ! »

### III

Quoi ! cet homme a les dons sacrés, et ceux du monde,  
La race et l'élégance, et l'inspiration ;  
Les moissons de Booz chantent dans son sillon,  
La harpe de David dans son âme profonde,  
Et, — libre de rêver, — il rêve l'action !

Que fera-t-il, chanteur à l'âme tendre et douce,  
Dans ce choc des partis où l'idéal le pousse,  
Dans ce conflit hurlant des intérêts blessés !  
Juste à l'heure où la foule en rumeur se courrouce,  
Écume et gronde autour des palais menacés !

Autour de nos palais, sous un vent de colère,  
Elle monte à grands cris, cette mer populaire  
Que les rois, ô Xerxès ! font battre vainement !  
Dont on ne couvre pas la voix, ô Démosthènes !...  
Mais... le rêveur — paraît... Il lance au flot des chaînes...  
Et le monstre étonné gronde amoureux.

Trois jours, il tint charmée une émeute en furie !  
Les fusils, les couteaux l'ont entouré d'éclairs !  
Lui n'a que son discours, qu'il croise avec les fers,  
Et cette même voix qui module des vers,  
Seule, a couvert le cœur de la France attendrie !  
... La chanson d'un poète a sauvé la patrie !

Saluez ce héros, vous tous : c'est mieux qu'un roi !  
Déployez, sur son front, le drapeau tricolore !  
C'est le soldat du Rêve, à la lèvre sonore,  
Qui n'a point de colère et qui n'a point d'effroi,  
Armé comme la paix, divin comme la foi,  
Que Moïse conseille et que Socrate honore.

Il parle, — et les vieux rois, vaincus par la beauté,  
Nous pardonnent déjà la jeune liberté !  
L'Europe politique entend avec surprise  
Des mots humains : « bonté, paix, amour fraternel ! »  
Peu s'en faut qu'en chantant elle ne les redise,  
Car l'idéal paraît comme le bien réel  
Dans cette grande voix, qui trois jours fut comprise,  
Et qui n'a su flétrir qu'un nom : Machiavel !

Chaînes d'or, fleurs et miel, son éloquence coule ;  
Il parle, et sa grande âme a passé dans la foule ;  
Il parle, et l'échafaud, la loi de mort, s'écroule !  
À sa voix, sous l'éclat tranquille de ses yeux,  
La Mort a reculé, qui n'obéit qu'aux dieux !

### IV

La Mort a reculé, non pas la calomnie,  
Non pas l'esprit qui doute et la haine qui nie,  
Car le doute est commode à l'ingrat envieux !

Ah ! malheur à celui qui songe, même une heure,  
Au bien des nations et de l'humanité !  
Que son père gémisses et que sa mère pleure !  
D'avance il a sur lui l'outrage immérité...

— Quand celui-ci voulut haranguer la tempête,  
Il savait, ce penseur, le sort de ses pareils ;  
Qu'on n'aime pas longtemps les porteurs de conseils,  
Et que les moins martyrs n'ont livré que leur tête !  
Lui-même avait écrit sur ces tables de fer,  
Dalles des siècles morts où se lit : « HONTE ET GLOIRE ; »  
Il avait, descendant l'abîme de l'histoire,  
À sa propre clarté marché dans la nuit noire ;  
Il pouvait dire aussi : « Je reviens de l'enfer ! »  
Pourtant, sorti d'un cercle, il entra dans un autre,  
Sachant bien l'homme injuste et les peuples ingrats...  
Mais c'était un prophète et c'était un apôtre :  
Il voyait son destin, et ne reculait pas !

Oh ! pour avoir un jour ta gloire et ton génie,  
Qui de nous, vains chercheurs de banale harmonie,  
Qui de nous ne dirait : « Voici mon cœur ; frappez ! »  
Pourquoi donc croisons-nous des bras inoccupés,  
Comme si devant nous l'histoire était finie ?...  
Nous aimons cependant les hommes, la patrie !...  
Que nous manque-t-il donc pour AGIR, — comme toi ?  
L'élan qui transportait les montagnes : la foi !  
... La foi dans la patrie, et dans l'idéal même,  
Dans tout ce qu'on désire et dans tout ce qu'on aime,  
Dans les hommes par qui ton grand cœur a souffert,  
Dans nos propres vertus, et dans le ciel — désert !

C'en est fait, ce n'est plus l'idéal qui nous mène !  
Un inconnu nouveau devant nous s'est ouvert ;  
L'enthousiasme est mort ; l'expérience est reine ;  
La science a grandi, mais la grandeur se perd !  
Le dévouement calcule, et la raison certaine  
Mesurant à son tour l'ingratitude humaine

Et quel temps elle met à couvrir l'œuf de haine  
Se prête et se retire aux causes qu'elle sert !

Toi, de tes yeux sereins tu voyais la justice,  
Au-dessus des partis, du mal, du sacrifice,  
Et tu fis ton devoir tout entier, d'un seul coup !  
Après, tu n'as maudit ni le ciel, ni la terre ;  
Tu n'as pas de fureur, pas même de dégoût ;  
Le dieu n'est pas pour toi voilé par son mystère,  
Et, — pauvre après l'éclat, — tu rouvres, solitaire,  
Homère, Dante et Job, qui consolent de tout.

## V

Il est vieux. C'est dix ans après la grande lutte.  
Il est encor lui-même et debout dans la chute ;  
Je le revois toujours, maigre et svelte vieillard,  
Dans les champs paternels châtelain campagnard,  
Suivi d'un lévrier qui court au moindre signe,  
Pressant un lourd bâton fait d'un cep de sa vigne,  
Tête haute, front droit, profil à longue ligne...  
Sur l'horizon natal il jette un beau regard,  
Et cause lentement de poésie et d'art.

Il parle d'amitié, d'amour et de famille,  
Et qu'il en parle bien de ces choses du cœur !  
Que ses yeux sont profonds où, seul, l'idéal brille !  
Sa bouche, où le sourire est triste avec douceur,  
N'a jamais ri d'un mot trivial ou moqueur,  
Car le rire est humain et sa bouche est divine.  
Il croit à de grands buts auxquels Dieu nous destine ;  
Il rêve, il chante, il souffre, et c'est bien Lamartine.

## VI

Mais où sont les troupeaux du vieux chef de tribu ?  
Ses chevaux d'Orient, dociles et superbes ?  
Où sont ses bois, ses prés et ses moissons en gerbes ?  
Hélas ! il vendra tout !... Hélas ! tout est vendu !  
Il n'a plus rien, celui qui donnait à mains pleines,  
Il n'a plus rien à lui, sur les monts, dans les plaines,  
Pas même la maison où sa mère a vécu !

Ô vents !... si vous allez aux déserts de Syrie,  
Ne dites pas aux cheiks des Arabes errants  
Que le grand pèlerin n'est plus parmi les grands !  
Qu'il n'a plus de chevaux ! et que, dans sa patrie,  
C'est un pauvre, — celui qui fut un cheik des Francs !...

## VII

Quand Walter Scott, sentant sa veine en lui tarie,  
Plein de jours, salua d'une voix attendrie,  
Avec l'accent profond du génie expirant,  
Tous ceux qui, l'ayant lu, l'aimaient en l'admirant,  
Et monta, fier encor, sur le vaisseau de guerre  
Qu'offrit au vieil enfant la royale Angleterre  
Pour que la vaste mer le berçât consolé,  
Ce jour-là, — tout ému, Lamartine a parlé !

C'est qu'il avait compris, — le poète de l'âme,  
Ferme comme un soldat, tendre comme une femme,  
Qui, marchant sans la voir sur la réalité,  
Suscita contre lui ce monstre révolté, —  
C'est qu'il avait compris, notre grand Lamartine,

L'angoisse d'un esprit qui s'éveille en ruine,  
Et la grandeur d'un peuple, admirable à son tour,  
Qui, vingt ans, par un homme, enchanté chaque jour,  
Paie enfin au génie une dette d'amour !

Et nous, quand ce chanteur, qui sut aimer et croire,  
Et dont on couronnait le beau front recueilli  
Avec le laurier d'or par Virgile cueilli,  
Quand lui, qui fut le roi d'un peuple enorgueilli,  
Le tribun dont un mot valait une victoire,  
Quand Lamartine, hélas ! seul, malade et vieilli,  
Tomba sur un genou devant la porte noire,  
— Non, nous n'avons pas su lui redire sa gloire !

## VIII

Mais au gouffre des jours, où les jours l'ont poussé,  
(Hélas ! ce qui n'est plus tient dans la main des  
[ hommes !])

Un destin est à nous quand il est au passé ;  
Là, semblables aux dieux, tout chétifs que nous sommes,  
Nous rendons la parole aux morts silencieux,  
Et sur leurs pas d'enfants ramenant les aïeux,  
Nous les éternisons dans l'instant glorieux !

... Entre donc, — jeune et beau, — dans la gloire infinie,  
Ô toi qui fus sacré par un double génie :  
Doué du beau pouvoir de soumettre à tes vers,  
Aux nombres ondulés de ta longue harmonie,  
Les grands cœurs et les grands esprits de l'univers,  
— Et du pouvoir, encor plus sublime peut-être,  
D'illuminer des cœurs ignorants ou pervers :

De faire dans leur ombre un instant apparaître,  
Aux clartés de tes mots plus prompts que des éclairs,  
Le dieu, — le dieu caché qui doit rester le maître !...  
Monte au ciel éclatant des sages radieux !  
Laissant loin sous tes pieds l'injustice et la haine,  
Monte dans l'avenir de la mémoire humaine,  
Beau d'une majesté tranquille et souveraine,  
Jeune de la jeunesse immortelle des dieux !

## JEANNE D'ARC (\*)

M. JAC ANDRÉ [Jean AICARD]

*E vulnere virescit virtus.*

Si l'on pouvait, parmi les siècles de l'Histoire,  
Choisir un siècle, un jour, pour y vivre en héros,  
On voudrait, chevalier, forcer la prison noire  
Où Jeanne d'Arc souffrait pour un roi sans mémoire,  
Et regardait la France à travers des barreaux.



La prisonnière songe, — et son passé l'entoure :  
C'est le soir ; ses agneaux pleurent dans le bercail ;  
Elle sait que la France attend qu'on la secoure ;  
Elle entre dans l'église ; et, là, l'humble pastoure  
Illumine son âme aux lueurs d'un vitrail.

— « Le sang des morts t'appelle et ne veut plus se taire,  
« Jeanne !... Prends cette épée ! et chasse le vainqueur !  
« Ils foulent vos labours, leurs chevaux d'Angleterre !

---

(\*) *Jeanne d'Arc*, Paris, Académie française, 1907, in-16, 18 pages. — Manuscrit aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32. Nouvelle publication avec quelques corrections dans la *Revue des Deux Mondes*, volume LXXIX<sup>e</sup> année, cinquième période, tome LI, 1<sup>er</sup> mai 1909, pages 188-198.

« Fille de paysans, sauve la bonne terre ! »  
— Ses yeux divins voyaient les rêves de son cœur.

— « L'incendie est partout ; c'est partout la tuerie ;  
« Le sang couche les blés au revers des sillons ! »  
— Et dans le cœur obscur de la vierge attendrie,  
Un amour merveilleux pour sa triste patrie  
Flambait comme un vitrail où saignent des rayons.

— « La France est un bûcher où se meurt l'espérance !  
« Peux-tu voir tant d'horreurs avec indifférence ?  
« Eux-mêmes tes troupeaux comprennent le tocsin ! »  
— Et la vierge sentit s'émouvoir en son sein  
Une grande pitié du royaume de France.

◇

— « Pourquoi, gentil Dauphin, pourquoi  
Vous cacher derrière vos pages ?  
Vous aurez toujours l'air d'un roi,  
Dans les plus simples équipages.

« Écoutez-moi, gentil dauphin :  
L'Anglais partout tient la campagne,  
Mais Dieu qui règne — exauce enfin  
Saint Louis et saint Charlemagne :

« Tous les deux ils l'ont tant prié,  
— J'en ai par lui bonne assurance —  
Que, vous prenant en sa pitié,  
Il veut par moi sauver la France ! »

— « Paysanne, qui donc es-tu ? »  
— « Je ne sais écrire ni lire,  
Mais lorsque j'aurai combattu,  
Qui je suis — Dieu saura le dire !

« Pour vous porter l'ordre de Dieu,  
J'ai, malgré ma famille en larmes,  
Traversé le fer et le feu,  
À cheval — comme un homme d'armes !

« Orléans m'appelle au secours...  
Par saint Michel qui me protège !  
Quand j'y serai depuis trois jours,  
Les Anglais lèveront le siège !

« Les vrais rois de France, à leurs fronts  
Doivent porter le sceau céleste :  
Donc, à Reims, nous vous sacrerons  
Du nom de roi — qu'on vous conteste !

« ... Pourquoi, gentil dauphin, pourquoi  
Vous cacher derrière vos pages ?  
Dans les plus simples équipages,  
Vous aurez toujours l'air d'un roi. »

◇

— « Orléans ! Orléans ! nous te prendrons sans faute ! »  
... Dans son armure blanche et sur son cheval blanc,  
Jeanne, — la sainte-épée au flanc, —  
Tient sa bannière droite et haute,  
Et Glasdale étonné l'injurie — en tremblant...

Blessée, elle tomba, — mais voyant sa bannière  
Aux mains d'un écuyer flotter près du rempart,  
Elle y court, reprend l'étendard,  
Monte sur les murs la première,  
Et, là, cloue à ses pieds l'orgueil du Léopard.

— « Montjoie et Saint-Denis ! » — sur un pont qui chancelle  
L'épouvante a poussé le flot des ennemis...  
Le pont croule ! Dieu l'a permis,  
Mais Jeanne, la bonne Pucelle,  
Pleure sur ces Anglais que le ciel a punis !

« *Te Deum laudamus !* » La ville est délivrée.  
— « Mon épée est sans tache et mon cœur sans remords...  
« Je bouterai l'Anglais dehors,  
« Mais la vie humaine est sacrée !... »  
Et la fille au grand cœur pleurait sur tous les morts.

On la voyait, bannière au poing, les yeux en larmes,  
Dans la mêlée en feu, sur son haut cheval blanc,  
Garder toujours l'épée au flanc...  
— Lorsque la Pitié prend les armes,  
Son glaive sans fureur châtié en consolant.



Cathédrale de Reims, ouvre tous tes portiques !  
— Haut mitrés, et vêtus des larges dalmatiques  
Pesantes de bijoux encastrés dans l'or fin —  
Les Évêques, debout sous les porches gothiques,  
Au seuil du temple en fête attendent le dauphin.

Et, du haut de leurs tours, voyant, par la campagne,  
Venir Charles, — qu'un train magnifique accompagne, —  
Tressaillantes d'amour, les cloches ont chanté !  
Car il est l'héritier de notre Charlemagne,  
Et Jeanne, dans ce jour, lui rend la royauté.

« Noël ! » — Jeanne, en avant de l'escorte royale,  
Tient en main, d'un grand air de gloire et de bonheur  
L'étendard dont la flamme, en plein ciel triomphale,  
Salue avec orgueil la haute cathédrale :  
Il était à la peine, il doit être à l'honneur.

« Noël ! » — Et l'on dirait que la voûte s'écroule,  
Tant est puissant l'écho du *Veni Creator*,  
Quand le prier élève au-dessus de la foule,  
Lourd de gemmes, le cadre où luit la Sainte-Ampoule,  
Sous un bec de colombe, entre deux ailes d'or.

Au pied du maître-autel le dauphin s'agenouille.  
Douze puissants seigneurs représentent les pairs ;  
On se montre Vendôme, Alençon, La Trémouille ;  
Charles courbe son front, que l'huile sainte mouille,  
Devant lui la couronne a lancé des éclairs.

D'Albret, près du dauphin, porte droite l'Épée.  
Quand l'archevêque pose, au front de Charles — roi, —  
La couronne, longtemps par un autre usurpée,  
Jeanne d'Arc, que les voix d'en haut n'ont pas trompée,  
Rayonne... Et les clochers répondent au beffroi.

Les trompettes, alors, pour sonner l'allégresse,  
Érigent vers le ciel leur long col pavoisé...

Sous le porche envahi tout un peuple se presse,  
Et Jeanne, aux pieds du roi qui, joyeux, se redresse,  
Baise le bord de son manteau fleurdelisé.



Hélas ! le lendemain, c'est Paris... c'est Compiègne !...  
Mais Charles VII est roi. C'est par Elle qu'il règne...  
Ainsi donc, la Guerrière au cœur miraculeux  
A dressé l'étendard du Christ dans les ciels bleus ;  
Elle le tint si haut, par-dessus la mêlée,  
Qu'il toucha l'azur seul, de sa flamme envolée ;  
Elle l'a gardé pur, candide, éblouissant,  
Jamais éclaboussé d'une goutte de sang,  
Tant sa main l'élevait plus haut que la bataille,  
Intangible à travers coups d'estoc et de taille,  
Lances qu'on brise et noirs canons d'où sort l'éclair !

36

Sur les combats mouvants, plus grondants que la mer,  
— Fracas, plaintes, clameurs, corps à corps, chocs de troupes,  
Flots houleux de chevaux lancés, poitrails sur croupes,  
Monstrueux Océan où hurlent des noyés  
Que broie, au fond, une hydre aux millions de pieds, —  
Il planait, — l'Étendard, — invincible naguère,  
Symbole de la paix sur l'horreur de la guerre,  
Si surhumain, si haut, si providentiel,  
Qu'il semblait accourir des profondeurs du ciel,  
Et que l'Anglais, tremblant d'épouvantes étranges,  
Croyait le voir suivi par des légions d'anges...

Et quand elle eut, — puissant Dieu d'amour ! — en ton nom,  
Sur Orléans repris planté le fier pennon,

Elle courut à Reims, la guerrière idéale,  
L'incliner triomphant devant la cathédrale  
Où le peuple des saints, dans la pierre sculpté,  
Frémissait d'aise, à voir sa jeune sainteté...  
La France alors, Seigneur, acclamait ta guerrière !  
Tes prêtres assemblés ne criaient pas : « Arrière ! »  
Et l'étendard de Jeanne entra dans ta maison.

Maintenant, elle est seule, oubliée, en prison,  
Nuit et jour enchaînée à son lit de souffrance,  
Elle, l'ange divin qui délivra la France,  
Et c'est en l'outrageant que les trois « houspilleurs »  
Lui portent l'eau d'angoisse et le pain de douleurs.



Son regard fixe a fait revivre devant elle  
Les plus beaux souvenirs de sa gloire immortelle ;  
Son propre cœur, dans l'ombre éblouissait ses yeux...  
C'est fini !... Rien n'est plus du passé merveilleux...  
La grande vision brusquement s'est éteinte  
Qui rayonnait tantôt, vivante et comme peinte,  
Dans le cadre élargi des soupiraux étroits...  
Plus rien... Le ciel du soir sous des barreaux en croix.

37



Alors Jeanne a croisé ses mains sur sa poitrine :

— « Ô sainte Marguerite, ô sainte Catherine,  
« Et vous, grand saint Michel, regardez mon tourment !  
« Je vous ai bien toujours obéi bravement ;

« Ce que vous commandiez, je l'ai fait en son heure ;  
« Dites si vous voulez maintenant que je meure,  
« Ou si nos chevaliers pensent toujours à moi  
« Et s'ils me reprendront pour me rendre à mon roi ?  
« ... Si l'on m'oublie, — alors, grands Saints en qui j'espère,  
« Je veux garder encor les troupeaux de mon père...  
« Quelle est cette lueur ?... Est-ce vous que je vois ?...  
« Êtes-vous là ?... Parlez !... J'ai besoin de vos voix !  
« ... Comme on les entendait, là-bas, sous le grand chêne !...  
« Seigneur, ma délivrance est-elle ou non prochaine ?  
« Hélas ! je n'entends rien !... hélas ! Seigneur Jésus,  
« Pourquoi, voyant mes maux, ne me parlez-vous plus ? »

Christ de Gethsémani, reconnais-tu ta plainte ?  
Toi seul pourras le dire à ta guerrière sainte  
Pourquoi ton Dieu, toujours, semble mourir en nous  
Quand nous voyons grandir, pleins d'angoisse, à genoux  
L'ombre sinistre où la trahison se consomme !  
Dieu n'est-il donc en nous que notre foi dans l'homme  
Puisque — au soir de Judas — toi-même, épouvanté,  
Tu t'es senti mourir dans ta divinité !

Réponds à Jeanne, Christ, consolateur du monde !  
Mais elle espère en vain que le ciel lui réponde :  
À cause des geôliers, dont le rire est moqueur,  
Elle entend mal la voix divine de son cœur.

◇

Jeanne ! La Hire accourt !... Dunois, d'Illiers, Xaintrilles,  
Les voici tous, tes grands compagnons de batailles !  
La France entière est là, sous ton horrible tour !...

On t'arrache à la haine avec des cris d'amour...  
Ils sont tous là !... tous ceux qui te suivaient au sacre,  
À Patay, quand ton cœur maudissait le massacre,  
À Beaugency, devant Jargeau, dans Orléans !...  
L'honneur leur fait tenter des exploits de géants...  
Ils ébranlent la tour qui croule en projectiles...  
Les héroïsmes vains sont des gloires utiles,  
Tous le savent ! Et dans les grondements de fer,  
Jusqu'aux murs de Rouen roulant comme une mer,  
Un peuple entier s'y brise en vagues démontées,  
Les grandes actions valant d'être tentées !...  
Mais quoi !... la ville est prise ?... on abaisse le pont ?...  
— « Ah ! mon Dieu m'entendait : la France me répond ! »  
Visions !... Charles VII ne tente rien pour Jeanne,  
Et c'est au nom de Dieu qu'un prêtre la condamne.

◇

Moines, prieurs, abbés, c'est l'affreux tribunal.

Cauchon préside, esprit rusé, prélat vénal,  
Très illustre parmi les traîtres de l'histoire.

Discret, Bedford préside à l'interrogatoire :

— « Jeanne, je suis, de droit, votre juge. »

— « Nenni :

Vous vous faites mon juge, étant mon ennemi. »

« — Êtes-vous en état de grâce ? »

— « Je souhaite

Ou bien que Dieu m'y garde, ou bien que Dieu m'y mette. »

— « L'entendez-vous encor, la voix qui vous leurrerait ? »

— « Je l'écouterais mieux là-bas, dans la forêt...  
Vos geôliers tourmenteurs m'en gâtent bien la joie. »

— « Où donc sont vos esprits ? »

— « Ici, sans qu'on les voie ;  
Et puissiez-vous, de leur lumière, être éclairés ! »

— « Les Anglais sont chrétiens : et vous les abhorrez ? »

— « Je ne déteste pas l'Anglais... mais qu'il s'en aille ! »

— « Dieu défend de verser le sang ! »

— « Dans la bataille,

Je dressais l'étendard, bien haut, bien droit en main,  
Afin de ne jamais verser le sang humain. »

Ainsi Jeanne, sincère, évitait tous les pièges.

— « Avouez-vous si vous aviez des sortilèges ? »

— « Deux : amour de la France et mépris du danger. »

— « Vous marchiez sur les morts ? »

— « C'est à Dieu de juger ;  
Il convient parler bas de ces grandes tueries... »

— « Tout en usant de charme et de sorcelleries,  
Vous frappiez les Anglais ? »

— « Mourants, je les pensais. »

— « Vous prédisiez bien haut la victoire aux Français ?

— « Je criais : « En avant ! » et j'allais la première. »

— « Pourtant l'Anglais triomphe et vous tient prisonnière ? »

— « Pour réussir, il faut durer... Enchaînez-moi,  
Vous n'enchaînez pas la fortune du Roi,  
Vous n'enchaînez pas la fortune de France. »

— « Ainsi vous espérez contre toute espérance !  
... Dieu hait-il les Anglais ? »

— « Nous les mettrons dehors.  
Dieu veut qu'ils sortent tous de France, sauf les morts.  
J'ai mes conseils du ciel, à qui je suis soumise. »

— « Il n'est conseil du ciel que transmis par l'Église.  
Le démon vous inspire, et vous risquez le feu ! »

— « J'ai dit ce que j'ai dit : je sers d'abord mon Dieu ! »

◇

Justice !... Éveille-toi, conscience du monde !  
Et toi, terre des preux, cœur du monde chrétien,

Pousse le cri vengeur avant que ce feu gronde,  
France ! ou l'opprobre anglais va devenir le tien !

Permettras-tu qu'un si grand crime se consume ?  
C'est une enfant ; son cœur est plus pur que le jour ;  
Son rêve a dépassé les idéals de l'homme ;  
Seule au monde elle fut la guerrière d'amour.

Toi, Rouen, voudras-tu que cela s'accomplisse ?  
Veux-tu garder un sceau d'infamie à ton front ?  
Non, non ! pour arrêter l'effroyable supplice,  
D'eux-mêmes tes pavés, Rouen, se lèveront !

Le bûcher !... le bûcher !... le feu luit, le feu monte !  
Le ciel va donc tonner et la terre s'ouvrir ?...  
Hélas ! le sol gaulois n'a pas frémi de honte,  
Et l'impassible azur laisse Jeanne mourir !

Mais les bourreaux, en la livrant vive à la flamme  
Qui serpente et rugit comme un dragon d'enfer,  
N'apprendront ni la mort ni l'horreur à son âme :  
L'abandon fut son vrai martyr ; il est souffert.

Elle a tout épuisé des affres d'agonie,  
Et lorsqu'elle apparaît, — sous l'écrêteau fatal, —  
Dans la flamme, — splendeur de sa gloire infinie, —  
Déjà l'affreux bûcher n'est qu'un haut piédestal.



Les soldats l'insultaient de cris et de bourrades...  
En chemise, — la mitre infamante à son front,

Elle allait, priant Dieu, tranquille sous l'affront.  
— Cauchon et Winchester trônaient sur des estrades.

De loin, elle aperçut l'effroyable bûcher ;  
Et comme, en cet instant de révolte suprême,  
La vierge s'arrêtait, se pleurant elle-même,  
Elle dut, sous les coups, se remettre à marcher.

Elle retient les pleurs, mais un sanglot l'opresse :  
Quoi ! tout ce peuple anglais, qui lui semble attendri,  
Vient pour la voir mourir, sans protester d'un cri !  
... C'est toujours l'abandon qui, seul, fait sa détresse.

Le Dieu de Jeanne d'Arc, lui, du haut de sa croix,  
Vit pleurer à ses pieds la Femme maternelle,  
Et la pitié du ciel, qu'il fit descendre en elle,  
Remonta vers son cœur, dans l'instant des effrois ;

D'abord, les yeux tournés vers son Père céleste,  
Il cria : « M'avez-vous abandonné, Seigneur ? »  
Mais aussitôt le Dieu, connaissant son bonheur :  
« Non, non, vous êtes là, tant qu'un seul cœur nous reste ! »

Jésus-Dieu fut un homme, et Jeanne est une enfant...  
Voici pourtant l'effort que le Maître attend d'elle :  
Plus seule dans la mort que son divin modèle,  
Croire — malgré Warwick — à Jésus triomphant.

Elle le fit. — Parmi cette horrible assemblée,  
Pas un cœur ne l'aimait ; son cœur était bien seul ;  
Son corps pur, cendre au vent, n'aura pas de linceul...  
Pourtant la paix revint dans son âme troublée.

Sur l'échafaud, où la suivait son confesseur :  
— « Vous lèverez la croix bien haut, — que je la voie ! »  
Puis, quand le feu rampa, furtif, cherchant sa proie :  
— « Mon père, descendez », dit-elle avec douceur.

C'est du péril d'autrui qu'elle était alarmée,  
Dans l'étrange moment de périr par le feu,  
Puis elle dit : « Jésus ! » et, retournant à Dieu,  
L'archange disparut dans l'immense fumée.

## LES TRIBULATIONS D'UN CANDIDAT

**Dominique AMANN**

Ayant accédé à une certaine notoriété, Jean Aicard rechercha la consécration suprême : l'élection à l'Académie française. Selon les usages de l'époque, le candidat devait d'abord se déclarer en envoyant une lettre officielle et « faire ses visites », c'est-à-dire aller se présenter à tous les académiciens en place.

Une candidature était alors une véritable aventure. Compte tenu de l'honorabilité de la position, les auteurs se trouvaient en concurrence avec des personnages célèbres... mais n'ayant parfois jamais produit un seul volume : militaires, ecclésiastiques, avocats, députés, etc. En matière de littérature, une féroce compétition opposait les écoles et les courants alors à la mode : Parnasse, naturalistes, idéalistes, symbolistes, décadents... et bien d'autres encore ! Enfin, en cette III<sup>e</sup> République triomphante, la politique s'insinuait partout et les clans s'affrontaient sur tous les terrains – et même à l'Académie, mais de manière plus feutrée – en une lutte sans merci.

L'élection offrait un véritable spectacle quand les candidats étaient nombreux. L'élu devait réunir la moitié des suffrages – seuls les académiciens effectivement présents à la séance pouvant voter. Le premier tour permettait d'établir la notoriété d'un chacun ; mais il fallait encore que les académiciens qui avaient donné leur voix à un candidat très minoritaire acceptassent de la reporter ensuite sur un autre mieux placé... Et, lorsque,

après six ou sept voire même huit tours, chacun restait sur ses positions, l'élection était renvoyée... à quelques mois !

## Premières invites

*Le Gaulois*, relayé par *La Presse*, indique qu'en janvier 1891 le nom de Jean Aicard fut prononcé pour succéder à Octave Feuillet récemment décédé :

Octave Feuillet dort son dernier sommeil depuis quelques jours à peine et déjà recommencent les combinaisons autour du fauteuil désormais vacant à l'Académie française.

Parmi les candidatures qu'on pose à sa succession, figure celle de M. Jean Aicard.

Le poète de *Smilis* fut, de tous les jeunes hommes de sa génération, l'un de ceux qui vécurent le plus dans l'intimité d'Émile Augier. Aussi, quand mourut celui-ci, quelques amis lui firent-ils entrevoir la possibilité de lui succéder à l'Institut, ajoutant que nul plus que lui ne pourrait faire dignement l'éloge du maître.

Ce n'est point sans émotion que le poète rappelle ses relations, si suivies, si cordiales avec Émile Augier. On sait qu'il ne brigua pas sa succession à l'Académie. À vrai dire, il ne songe pas davantage, aujourd'hui, à être candidat en remplacement d'Octave Feuillet. Il pense justement que les candidatures académiques naissent d'elles-mêmes, de circonstances qu'on ne fait pas et qu'on ne saurait provoquer<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Le Gaulois*, 25<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3054, jeudi 8 janvier 1891, page 1, colonne 6, « Bloc-Notes Parisien ». — *La Presse*, n° 948, vendredi 9 janvier 1891, page 2, colonnes 3-4, « Chez M. Jean Aicard ». — Octave Feuillet (1821-1890), romancier et auteur dramatique, le premier élu à l'Académie française pour sa qualité de « romancier ». Dans son discours de réception,

Ce même *Gaulois* offrit à ses lecteurs, le jeudi 21 mai 1891, sous la plume du célèbre journaliste Gaston Jollivet, collaborateur des plus grands titres nationaux, un long article humoristique de plus de deux colonnes à la une intitulé « Académisables », débutant ainsi : « Voulez-vous faire ensemble une supposition tout à fait macabre, mais dont l'in vraisemblance atténuée heureusement l'horreur ? Imaginons que, aujourd'hui même, en pleine séance de l'Académie, avant la terminaison du scrutin, une ou plusieurs cartouches de dynamite fassent sauter le palais Mazarin et réduisent en poudre les trente-neuf Immortels. » L'auteur se plaît alors à former la nouvelle Académie qui sortirait du désastre qu'il a imaginé et, après avoir remplacé, siège à siège, politiciens, critiques d'art, orateurs, avocats, ecclésiastiques, historiens, auteurs dramatiques, romanciers, professeurs, philosophes, journalistes, marins, soldats et nobles, il nomme les poètes éligibles : « Certes, les muses pleureraient longtemps la perte de MM. Leconte de l'Isle, Sully Prudhomme, Coppée ; mais que de noms se pressent sous ma plume, attestant tous que la poésie n'est pas à la veille de périr en cette fin de siècle ! L'Académie actuelle n'a-t-elle pas, pour ainsi dire, nommé d'avance ses successeurs, en couronnant les œuvres de MM. Stephen Liégeard, de Borelli, Haraucourt, de Heredia, Jean Aicard. Et tous les amants des beaux vers ne désigneraient-ils pas également les noms de MM. Vicaire et Dorchain ? L'Académie nouvelle ne serait-elle pas enfin tentée de pardonner, même aux gauloiseries de M. Silvestre, en faveur de *Griselidis*<sup>2</sup> ?

il fit l'historique du roman mais Ludovic Vitet, en le recevant, ne loua en lui que l'auteur dramatique ! — Émile Augier, élu le 31 mars 1857 grâce à la voix d'Alfred de Musset, est décédé le 25 octobre 1889.

<sup>2</sup> *Le Gaulois*, 25<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3187, jeudi 21 mai 1891, page 1, colonnes 1-3, « Académisables ».

L'idée faisait-elle son chemin ?... le même quotidien publia, le mardi 1<sup>er</sup> novembre 1892, un quatrain d'un chroniqueur anonyme, qui parut à la une... bien qu'il n'honorât guère son auteur :

Candidats à l'académie :

M. JEAN AICARD

Roman, théâtre, poésie,

Il cultive tout avec art.

Entre Aicard et l'Académie,

Il n'y a pas un grand... *écart*<sup>3</sup>.

## 1. En mai 1894

L'élection du jeudi 31 mai 1894 devait pourvoir les deux fauteuils laissés vides par les décès d'Hippolyte Taine le 5 mars 1893 et de Maxime Du Camp le 8 février 1894. C'est à ce second fauteuil, le n° 33, que Jean Aicard s'enhardit à faire sa première tentative. Mais le nouveau candidat eut affaire à forte partie face à Émile Deschanel<sup>4</sup> et au poète-romancier Paul Bourget, comme le prouvent les résultats :

	1 <sup>er</sup> t.	2 <sup>e</sup> t.
Émile Deschanel	16	14
Paul Bourget	15	19

<sup>3</sup> *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3633, mardi 1<sup>er</sup> novembre 1892, page 1, colonne 3, « Échos de Paris ».

<sup>4</sup> Émile Deschanel (1819-1904), écrivain et homme politique, père de Paul Deschanel (président de la République française en 1920). Parmi ses œuvres : *Histoire de la conversation* (1857), *Christophe Colomb et Vasco de Gama* (1862), *Physiologie des écrivains et des artistes* (1864), *Études sur Aristophane* (1867), *Le Romantisme des classiques* (1882) ; ainsi que *Catholicisme et Socialisme* (1850), qui provoqua son exil (1851-1859).

Jean Aicard	2	0	
Émile Zola	0	0	5

Pour expliquer le bien piètre score d'un écrivain aussi connu et fécond qu'Émile Zola, il convient tout d'abord de rappeler que, dans *L'Événement illustré* du 11 mai 1868, celui-ci avait déclaré que l'Académie était une « serre d'hivernage pour les médiocrités qui craignent la gelée » ! Propos de jeunesse, de toute évidence oublié en 1890 quand Zola fit candidature pour la première fois lors de l'élection tenue le 1<sup>er</sup> mai 1890 pour pourvoir le fauteuil d'Émile Augier, mort le 25 octobre 1889. Treize candidats étaient en lice et, de ce fait, aucun ne put recueillir la majorité exigée des suffrages malgré sept tours de scrutin. L'affaire fut ajournée et Zola maintint sa candidature. Les académiciens votèrent à nouveau le jeudi 11 décembre : il n'y avait plus que sept compétiteurs et c'est un nouveau-venu, Charles de Freycinet, qui l'emporta.

En 1890, Zola sortait tout juste de l'Affaire. Condamné à un an de prison pour son *J'accuse*, il avait dû fuir en Angleterre et ne put revenir qu'après onze mois d'exil. Il fit l'objet d'une campagne de dénigrement d'une très grande violence de la part des nationalistes antidreyfusards : articles satiriques, caricatures, chansons, libelles. Et les académiciens lui manifestèrent, eux aussi, quelque rancœur.

De ce jour, Zola décida de se présenter systématiquement à toutes les élections. Il le fit, avec des fortunes diverses, à dix-neuf reprises : à l'élection du 28 mai 1896, il obtint même seize suffrages alors que la majorité était fixée ce jour-là à dix-sept voix ! Mais après son échec du 8 décembre 1898, il se retira définitivement de la compétition.

<sup>5</sup> *Le Figaro*, 40<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 152, vendredi 1<sup>er</sup> juin 1894, page 1, colonne 5, « À travers Paris ».

## 2. En juin 1895

Jean Aicard tenta à nouveau sa chance au fauteuil n° 38 devenu vacant par suite du décès de Ferdinand de Lesseps le 7 décembre 1894. L'élection eut lieu le 20 juin 1895. Des six candidats déclarés, aucun n'atteignit la majorité à l'issue du quatrième tour et les opérations furent ajournées<sup>6</sup> :

	1 <sup>er</sup> t.	2 <sup>e</sup> t.	3 <sup>e</sup> t.	4 <sup>e</sup> t.
Francis Charmes	11	15	17	15
Jean Aicard	10	7	7	6
Desjardins	8	5	3	3
Barboux	2	5	3	3
Émile Zola	1	0	1	1
De Kéraniou	0	0	0	0
Bulletins blancs	2	2	3	6

50

Cette fois-ci, Jean Aicard atteignit un score très honorable au premier tour... même si ses électeurs se reportèrent ensuite sur Francis Charmes, mieux placé dès le début.

La seconde élection, renvoyée au jeudi 23 janvier 1896, vit les candidatures nouvelles d'Anatole France et du marquis de Costa de Beauregard. Les autres candidats, dont Jean Aicard, préférèrent alors se désister. Cette lutte paraissait jouée d'avance : Anatole France y fut, en effet, élu dès le premier tour de scrutin.

## 3. En juin 1896

Probablement électrisé par son score très encourageant de l'année précédente, Jean Aicard récidiva au fauteuil n° 2,

<sup>6</sup> *Le Figaro*, 41<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 172, vendredi 21 juin 1895, page 1, colonne 6, « À travers Paris ».

vacant depuis le décès de son titulaire, Alexandre Dumas fils, le 27 novembre 1895.

Sept candidats se déclarèrent pour l'élection du 28 mai 1896 : Jean Aicard recueillit six voix au premier tour et neuf au troisième... mais l'Académie, n'ayant pu constituer une majorité malgré huit tours, renvoya le scrutin à plus tard<sup>7</sup>. Le vote eut lieu le 10 décembre suivant : face à la candidature d'André Theuriet<sup>8</sup> – effectivement élu au premier tour – Jean Aicard avait préféré se retirer. Peut-être était-il également déçu de voir ses scores au-dessous de la dizaine de voix obtenue en juin 1895 !

C'est à ce premier tour du mois de mai que se rattache le document suivant, en deux feuillets de la main de Jean Aicard, qui a le seul intérêt de donner à penser que, de l'avis commun, c'est Zola qui devait l'emporter :

### Interview express

Rencontré Jean Aicard :

— Eh bien et ces élections académiques ? Ce sera cette fois un beau combat où vous tenez en face de Zola le drapeau de l'idéalisme, car depuis surtout la publication de votre *Jésus*, qui donne à votre œuvre entière sa signification définitive, les idéalistes comptent sur vous. Triompheront-ils ?

51

<sup>7</sup> *Le Figaro*, 42<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 150, vendredi 29 mai 1896, page 2, colonne 2, « Les votes de l'Académie ».

<sup>8</sup> André Theuriet (1833-1907), poète et romancier. Œuvres : neuf recueils de vers, plus de cinquante romans, contes et nouvelles. Il a aussi donné *Jean-Marie* (drame en un acte et en vers, 1/ Paris, Odéon, 11 octobre 1871), *La Maison des deux barbeaux* (comédie en trois actes, 1/ Paris, Odéon, 4 février 1885), *Raymonde* (comédie en trois actes, 1/ Paris, Comédie-Française, 28 mai 1887) et *Les Maugars* (pièce en quatre actes, 1/ Paris, Odéon, 1<sup>er</sup> octobre 1901).

— Je ne suis plus candidat depuis ce matin. Je me retire.

— Peut-on savoir pourquoi ?

— Nous étions trois concurrents bien en ligne : MM. Zola, Barboux et moi ; mais tout le monde s'accordait à l'Académie pour affirmer qu'elle se diviserait en trois groupes à peu près égaux et que chacun d'eux était déterminé à ne pas abandonner son candidat. Donc, c'était l'élection n'aboutissant pas ; plus rien du beau duel rêvé entre l'idéalisme et le naturalisme, ce n'était plus qu'un simulacre de combat, la défaite sûre sans l'honorable lutte... Alors à quoi bon ? Je me suis retiré.

— Laissant en présence M. Barboux et M. Zola ? Croyez-vous que cette retentissante candidature littéraire de Zola puisse être utilement combattue par M. Barboux ?

— Je n'ai plus rien à vous dire<sup>9</sup>.

#### 4. En 1900

Jean Aicard se retira ensuite quelque temps de la compétition : il y eut, en effet, deux fauteuils à pourvoir en 1897, deux en 1898 et un en 1899. Il tenta de nouveau sa chance en 1900 : à l'élection du 15 février, deux sièges devaient être attribués, occupés précédemment par Édouard Pailleron mort le 19 avril 1899, et Victor Cherbuliez disparu le 1<sup>er</sup> juillet suivant. Jean Aicard concourut pour les deux. Les élections furent acquises assez rapidement<sup>10</sup> :

— au fauteuil Pailleron (n° 12) :

<sup>9</sup> Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII ».

<sup>10</sup> *Le Figaro*, 46<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 47, vendredi 16 février 1900, page 1 colonne 6 et page 2 colonnes 1-2, « L'élection d'hier à l'Académie ».

	1 <sup>er</sup> t.	2 <sup>e</sup> t.	3 <sup>e</sup> t.
Paul Hervieu	15	16	17
Étienne Lamy	15	16	16
H. d'Avenel	3	0	0
Jean Aicard	0	0	0
Leroy de Kéraniou	0	0	0
Cathey	0	0	0
Bulletins blancs	0	1	0

— au fauteuil Cherbuliez (n° 3) :

	1 <sup>er</sup> t.	2 <sup>e</sup> t.
Émile Faguet	14	18
René Bazin	10	11
G. de Porto-Riche	9	4
Jean Aicard	0	0
Cathey	0	0

et ces nouveaux résultats étaient très décevants pour notre écrivain, affronté à quelques ténors qui avaient monopolisé les suffrages. Et puis, des allégations du chroniqueur donnent à penser que les idées ou les engagements politiques des candidats n'étaient pas sans importance : « M. Paul Hervieu, paraît-il, a le grand tort de n'être point nationaliste » ; ou : « Les voix "républicaines" de M. de Porto-Riche se sont portées au second tour sur le nom de M. Faguet, pour faire échouer M. René Bazin, candidat de la droite de l'Académie »<sup>11</sup>.

<sup>11</sup> En 1903 (*Le Figaro*, n° 170, vendredi 19 juin 1903, page 3, colonne 1, « À l'Académie française »), le chroniqueur souligne à nouveau les clivages politiques : « Il paraît qu'à l'Académie, on se répartit, ainsi qu'à la Chambre, en "gauche" et "droite". Les deux nouveaux élus seraient plutôt du centre ; mais on considère M. Masson comme l'élu de la gauche et M. Bazin comme celui de la droite. En général, les historiens sont de la droite et les romanciers de la gauche. »

## 5. En 1906

Légitimement déçu, Jean Aicard laissa passer l'élection de juin 1900, les deux de 1901, les deux de 1903, et encore celles de 1904 et de 1905 !

L'Académie perdit deux de ses membres en 1905 : le duc Edme-Armand-Gaston d'Audiffret-Pasquier mort le 4 juin et le poète José-Maria de Heredia décédé le 2 octobre. La vacance de leurs fauteuils fut proclamée et, dans la séance du jeudi 18 janvier 1906, les académiciens prirent connaissance des titres des candidats. Trois s'étaient manifestés pour le fauteuil n° 4, celui d'Heredia : 1° le très célèbre romancier et homme politique, patriote nationaliste ardent et maître à penser de toute une génération, Maurice Barrès, député de Paris ; 2° le poète et conservateur de musée Edmond Haraucourt<sup>12</sup> qui, malgré

54

---

<sup>12</sup> Fonctionnaire – et notamment conservateur du musée du Trocadéro (1894-1903) puis du musée de Cluny (1903-1925), – Haraucourt fut également poète et romancier... mais aussi compositeur, parolier, journaliste et auteur dramatique. Il fit partie des *Hydropathes* et collabora à *La Jeune France* ; il présida la Société des gens de lettres de 1920 à 1922. L'un de ses poèmes les plus connus est le « Rondel de l'adieu », paru dans *Seul* en 1890, traduit dans toutes les langues et exploité par plus de cinquante chansonniers : « Partir, c'est mourir un peu... ». Mais il était entré dans la carrière littéraire avec un recueil fort sulfureux, *La Légende des sexes, poèmes hystériques et profanes*, publié en Belgique en 1882 sous l'anonymat du pseudonyme « Sire de Chambley » et contenant, notamment, le trop célèbre « Sonnet pointu » ! Même si, assagi, il s'était bien racheté par une œuvre sérieuse et de grande qualité littéraire, notamment par son mystère *La Passion*, en deux chants et six parties, le seul souvenir de son recueil torride le poursuivait et, lorsqu'il voulut accéder aux plus hautes marches de la gloire littéraire, il y eut constamment des académiciens intransigeants pour lui reprocher ses polissonneries d'antan et lui barrer à jamais l'accès à la Coupole ! « Quant à Edmond Haraucourt, conservateur du musée de Cluny et poète retraité, il m'est extrêmement sympathique, parce qu'il a le mérite de n'avoir pas été vertueux dans sa jeunesse. Il a écrit la *Légende des Sexes*. S'il a envoyé tous ses bouquins aux académiciens, ils n'ont pas dû s'ennuyer. Ma parole ! Je voudrai voir Costa de Beauregard ou René Bazin lisant la *Légende des Sexes* !... On m'assure que l'aimable Dorchain rougit à la seule pensée d'avoir l'auteur de la *Légende des Sexes* pour collègue à l'Académie.

plusieurs tentatives, n'obtiendra jamais de fauteuil ; 3° et Jean Aicard<sup>13</sup>.

L'élection du jeudi 25 janvier 1906 vit le succès de Maurice Barrès<sup>14</sup>, élu avec vingt-deux voix, contre huit à Haraucourt, une à Aicard et deux bulletins blancs<sup>15</sup>.

## 6. En 1907

Jean Aicard revint à la compétition pour l'élection du 14 février 1907. Des deux fauteuils à pourvoir – le n° 5 de l'avocat Edmond Rousse, ancien bâtonnier du barreau de Paris, mort le 1<sup>er</sup> août 1906 ; et le n° 25 de l'historien Albert Sorel, décédé le 26 juin 1906 – il concourut pour le premier : il n'y avait que trois candidats, mais le marquis et historien Pierre de Ségur, grand favori, obtint vingt et une voix dès le premier tour, contre huit à Jean Aicard et trois à Jean Revel<sup>16</sup>.

Ces scores étaient déjà plus encourageants et, si notre écrivain laissa passer l'élection du 23 mai suivant – pourtant desti-

55

---

Aussi bien, se présente-t-il à la succession de M. d'Audiffret – parce qu'Edmond Haraucourt brigue la succession de Heredia. Il ne veut avoir aucun contact avec ce peu convenable garçon ! » (J. Ernest-Charles, *Gil Blas*, novembre 1905). Pour cette turpitude de jeunesse, l'infortuné poète n'endossa jamais l'habit vert !

<sup>13</sup> *Le Figaro*, 52<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 19, vendredi 19 janvier 1906, page 1, colonne 4, « À travers Paris ».

<sup>14</sup> Barrès avait fait une tentative l'année précédente en concourant pour le fauteuil laissé vacant par la mort du statuaire Eugène Guillaume, mais ce fut l'avocat-essayiste Étienne Lamy qui l'obtint, devenant ainsi le cinq centième Immortel. Il fit de nouveau acte de candidature dès la vacance du fauteuil du duc d'Audiffret-Pasquier mais, étant simple député, il retira sa candidature quand le ministre Alexandre Ribot déclara la sienne ; le décès d'Heredia lui permit de concourir à nouveau et d'être élu.

<sup>15</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 25, 26 janvier 1906, page 4, colonne 2, « Académie française ».

<sup>16</sup> *Le Figaro*, 53<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 46, vendredi 15 février 1907, page 1, colonnes 1-3, « Deux immortalités nouvelles ». — Pierre de Ségur (1853-1916), ancien membre du Conseil d'État.

née à pourvoir au remplacement de Ferdinand Brunetière, l'autre académicien d'origine toulonnaise, – c'est peut-être parce que la personnalité des compétiteurs laissait entrevoir une situation fort embrouillée : il fallut, en effet, sept tours de scrutin pour désigner un vainqueur.

## 7. En 1908

L'élection du 5 mars 1908 avait à pourvoir trois fauteuils vacants. Jean Aicard s'était d'abord déclaré pour le fauteuil n° 2 d'André Theuriet, mort le 23 avril 1907, mais, en octobre 1907, il reporta sa candidature sur le n° 24, précédemment occupé par le poète Sully Prudhomme<sup>17</sup>, prix Nobel de littérature en 1901, mort le 6 septembre 1907. Dans deux lettres, il explicite les sentiments délicats qui ont motivé cette décision :

56

Paris, le 16 oct. 1907

Monsieur le secrétaire perpétuel,

Je crois devoir retirer ma candidature au fauteuil d'André Theuriet. Je dois à Sully Prudhomme de me présenter sur son fauteuil, certain que ses amis comprendront le sentiment qui m'impose cette décision ; je vous prie de bien vouloir la communiquer à l'Académie française.

Veillez agréer [...].

Paris 16 oct 1907

Mon cher ami,

Depuis ma visite chez vous j'ai bien, bien réfléchi. Vous comprendrez mieux que personne, vous à qui Sully Prudhomme

---

<sup>17</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 290, 19 octobre 1907, page 2, colonne 5, « Échos ».

a parlé de moi et avec qui vous avez fait alliance en ma faveur, que je ne suis pas libre de ne pas devenir le candidat à sa succession. Dût la lutte tourner contre moi, je lui dois d'essayer d'être celui à qui incombera l'honneur de prononcer son éloge devant l'illustre compagnie.

Je vous prie de me pardonner ma décision ; l'homme de cœur que vous êtes la comprendra mieux que tout autre, – et j'espère que si votre candidat sur le fauteuil de Sully Prudhomme vient à perdre ses chances, – vous me rendrez votre appui à ce moment-là.

Croyez [...]<sup>18</sup>.

Il y rencontra trois concurrents : 1° Henri Poincaré, mathématicien de renommée mondiale, de l'Académie des sciences et cousin de Raymond Poincaré ; 2° Charles de Pomairols, écrivain régionaliste rouergat qui, malgré quelques tentatives, ne réussit jamais à obtenir un fauteuil ; 3° Émile Bergerat, auteur dramatique et chroniqueur, genre de Théophile Gautier.

Ses titres furent défendus par Pierre Loti :

En venant présenter aujourd'hui les titres de Jean Aicard, j'agis comme par mandat d'un des nôtres, qui fut mon parrain à l'Académie et dont nous vénérons tous la mémoire : Sully Prudhomme.

Une semaine avant sa mort, Sully Prudhomme, dans une lettre à son ami M. Bonnier de l'Institut, disait : « Je viens d'écrire une nouvelle page pour la présentation des titres de Jean Aicard à l'Académie française ». Mais cette page, hélas ! n'a pas été retrouvée, sans quoi je vous l'aurais simplement lue.

---

<sup>18</sup> Ces deux brouillons de lettres sont extraits des archives numériques du musée des *Lauriers-Roses*. Je n'ai pu identifier précisément le destinataire de la seconde, « Mon cher ami »...

57

Il s'agissait, à ce moment-là, du fauteuil de M. Theuriet. Mais, notre cher et illustre Sully Prudhomme étant mort, Jean Aicard, obéissant à un sentiment qu'il est aisé de comprendre, crut devoir reporter sa candidature sur le fauteuil de son ami.

\*

L'œuvre de Jean Aicard est considérable : dix volumes de vers, six pièces de théâtre en vers, plusieurs romans.

Il eut son premier succès en 1873 dans la *Revue des Deux Mondes*, avec les *Poèmes de Provence*.

En 1875 il donna la *Chanson de l'Enfant* et un peu plus tard le *Livre des petits*, un livre dont toutes les anthologies classiques ont reproduit les pièces principales, – et l'on peut dire que ce poète est dans toutes les mémoires enfantines des pays de langue française.

Puis vint, en 1879, la belle épopée rustique de *Miette et Noré*, à laquelle l'Académie française accorda le prix Vitet.

Dans la plupart de ses romans, qui parurent ensuite, il décrit les paysages de son pays, et la Provence tout entière l'a reconnu depuis longtemps comme son grand poète en français.

C'est déjà un beau titre, mais je n'ai pas besoin d'ajouter que sa renommée de romancier a dépassé les limites de son Midi natal, et même de notre France. Et, pour exprimer l'émotion tendre qui se dégage de ses romans, voici une phrase de Sully Prudhomme que je veux citer : « Jean Aicard prêle au cœur, avec un art accompli, les accents les *plus naturels*. »

=

Comme auteur dramatique, il a fait représenter à la Comédie-Française quatre pièces : *Davenant*, *Smilis*, *Othello*, le *Père Lebonnard* ; au théâtre d'Orange et au théâtre Sarah-Bernhardt *La Légende du cœur* ; à la Porte St Martin, le *Manteau du Roi*. Quant au *Père Lebonnard*, après dix-huit ans de succès, il continue encore en ce moment sa carrière sur les principales scènes d'Europe.

C'est du reste l'Académie française qui la première a désigné Jean Aicard à l'attention du public. Elle couronna les *Poèmes de Provence*, deux ans plus tard la *Chanson de l'Enfant*, puis donna le prix Vitet à *Miette et Noré*. Et, lorsqu'à ce moment elle crut avoir épuisé en sa faveur tous les prix dont elle pouvait disposer, elle lui en attribua un quatrième... sans le savoir : Jean Aicard fut en effet, l'année suivante, le lauréat du prix du budget pour l'*Éloge de Lamartine*.

Sully Prudhomme, auquel je reviens toujours, – et c'est naturel puisqu'il s'agit de la place vide laissée par lui, – avait en 1874 consacré le talent de Jean Aicard par un beau sonnet, que l'on retrouve dans son œuvre, et où, après avoir exalté les vers ensoleillés de son ami, il ajoute :

Plains et n'imité pas la tristesse des nôtres  
Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers.

=

Je dirai encore, pour finir, que, l'année dernière, Sully Prudhomme, craignant de ne pouvoir venir en personne présenter les titres de Jean Aicard au fauteuil de M. Theuriet, avait exprimé le désir de me voir le suppléer, le cas échéant. C'est pourquoi je me sens le droit de dire qu'aujourd'hui j'ai véritablement parlé en son nom – et qu'il lui serait doux de savoir sa place, ici, occupée par son ami<sup>19</sup>.

Sur un feuillet à part, Loti précise :

Après mon exposition, palabre de P. Bourget et de Costa de Beauregard pour Pomairols, citant au moins 50 vers.

=

<sup>19</sup> Discours autographe de Pierre Loti. La Garde (Var), collections du musée Jean Aicard-Paulin Bertrand.

Je voudrais simplement faire remarquer que Jean Aicard – dont je regrette de n’avoir pas cité des vers – possède essentiellement les qualités que vient de nous vanter si bien M. Paul Bourget : il est lui aussi un merveilleux poète *régional*.

Le scrutin attribua le fauteuil à Henri Poincaré, élu au second tour<sup>20</sup> :

	1 <sup>er</sup> t.	2 <sup>e</sup> t.
Henri Poincaré	14	17
Charles de Pomairols	12	10
Jean Aicard	7	4
Émile Bergerat	0	2

## 8. En 1909

Une série de décès ayant rendu vacants quelques sièges, l’Académie eut à organiser plusieurs élections. Jean Aicard fit, un peu avant la fin de l’année 1908, acte de candidature à deux fauteuils : le n° 10 précédemment occupé par le poète parnassien François Coppée et le n° 26 de l’historien et philologue Gaston Boissier<sup>21</sup>. Le cardinal François-Désiré Mathieu étant décédé le 26 octobre, M. Stephen Liégeard se reporta sur son fauteuil.

En décembre 1908, il y avait au total quatre places disponibles... et fort convoitées : 1° le fauteuil n° 34, de l’historien Émile Gebhart, décédé le 21 avril 1908 : MM. Raymond Poincaré, le général Bonnal, Gustave Schlumberger, Frédéric

<sup>20</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 65, 6 mars 1908, page 4, colonne 2, « Académie française ».

<sup>21</sup> *Le Figaro*, 54<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 283, vendredi 9 octobre 1908, page 1, colonne 4, « À travers Paris ».

Plessis ; 2° le fauteuil n° 22, du romancier et auteur dramatique Ludovic Halévy, mort le 7 mai 1908 : MM. Alfred Capus, Eugène Brioux, Georges de Porto-Riche ; 3° le fauteuil n° 10, de François Coppée : MM. Edmond Haraucourt, Auguste Dorchain, Charles de Pomairols, Ernest Daudet, Jean Aicard et Jean Lahor (D<sup>r</sup> Cazalis) ; 4° le fauteuil n° 26, de Gaston Boissier : MM. René Doumic, Gustave Schlumberger et Jean Aicard<sup>22</sup>.

Gustave Schlumberger se retira de la compétition et fut remplacé par Denys Cochin, chimiste et député de Paris.

Dans la séance du jeudi 25 mars 1909, l’Académie entendit la présentation des titres des candidats<sup>23</sup>. Loti, pour avoir déjà présenté en détail Jean Aicard l’année précédente, le fit, cette fois-ci, de manière plus sobre :

Messieurs,

Déjà l’année dernière j’avais sollicité l’honneur de défendre les titres de Jean Aicard. Je le ferai donc cette fois en très peu de mots.

Ses titres d’ailleurs sont connus de nous tous, et voici une phrase de notre cher Sully Prudhomme : « L’Académie française, en donnant successivement à Jean Aicard toutes les couronnes dont elle dispose, semble depuis longtemps l’avoir désigné comme l’un des siens. »

Jean Aicard est le grand poète français de la Provence. Il est aussi le poète philosophe dont l’œuvre est tout imprégnée de sympathie humaine.

<sup>22</sup> *Le Figaro*, 54<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 351, mercredi 16 décembre 1908, page 4, colonne 4, « À l’Institut ».

<sup>23</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 78, vendredi 19 mars 1909, page 2, colonne 6, « Académie française. Deux élections » ; et n° 85, vendredi 26 mars 1909, page 3, colonnes 3-4, « À l’Institut ».

Ses romans, – du *Roi de Camargue* à *Maurin des Maures*, – ne font que prolonger dans la prose sa poésie de compassion, de charité et de pardon infini. Il en est de même de son théâtre, et surtout de cette pièce en vers, le *Père Lebonnard*, représentée mille fois en diverses langues sur les scènes du monde entier et qui est aujourd'hui classique, demeurée au répertoire de la Comédie-Française.

Au cours d'une très longue carrière, depuis plus de quarante ans, toute l'œuvre de Jean Aicard s'est développée, en complète indépendance, avec les mêmes caractères de tendre humanité, d'art simple et noble, de pur idéalisme.

=

Du reste, au lieu de continuer à vous dire des choses de moi-même, j'aime mieux vous lire quelques strophes prises çà et là dans son livre de *Jésus*, – non pas qu'elles soient plus belles que tant d'autres écrites par lui, mais parce que j'y retrouve presque tout ce que j'aime, et ce que vous aimerez, de son âme.

Cela s'appelle : Les Pèlerins d'Emmaüs, prière dans le soir. Le lendemain de la mort de Jésus, ces pèlerins, au crépuscule, cheminent tristement vers Emmaüs :

Disciples de Jésus, etc.

Pierre Loti<sup>24</sup>

L'élection eut lieu dans la séance du jeudi 1<sup>er</sup> avril : Jean Aicard obtint le fauteuil de François Coppée et René Doumic celui de Gaston Boissier<sup>25</sup>.

Pour le fauteuil n° 10, le scrutin ne pouvait être qu'incertain en raison du nombre de candidats. Jean Aicard y affrontait en

<sup>24</sup> Discours autographe de Pierre Loti. La Garde (Var), collections du musée Jean Aicard-Paulin Bertrand.

<sup>25</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 92, vendredi 2 avril 1909, page 3, colonnes 2-4, « Académie française. Deux immortalités nouvelles ».

effet six autres concurrents : l'écrivain et journaliste Ernest Daudet (frère aîné d'Alphonse) ; les poètes Auguste Dorchain, Edmond Haraucourt, Jean Lahor, Charles de Pomairols ; et l'inattendu Michel Pons, restaurateur parisien et poète à ses heures !

Au premier tour, Jean Aicard n'était pas le mieux placé : avec cinq voix, il arrivait derrière Haraucourt (neuf voix) et Lahor (huit voix). Mais les suffrages primitivement portés sur les candidats de second plan se regroupèrent progressivement sur lui : dès le quatrième tour, il était nettement en tête (douze voix) ; il passa les trois suivants à une seule voix de la majorité. Suspense d'autant plus insoutenable qu'il était d'usage d'ajourner les opérations après six ou sept votes sans résultat. Mais Loti tint bon et la voix manquante arriva enfin au huitième tour : Jean Aicard était élu membre de l'Académie française !

Probablement le soir même, Loti envoya cette lettre à son ami, sur un papier à en-tête du *Grand hôtel de la gare du Quai d'Orsay* :

Mon bon Jean,

Je suis certes beaucoup plus content que si c'était moi. Après le vote, les gens venaient me serrer la main et me féliciter comme si j'avais été l'élu. Au 3<sup>e</sup> tour, Lemaître est venu du bout de la salle m'apporter son bulletin pour que je le mette moi-même dans l'urne. Au 5<sup>e</sup> tour, d'Haussonville m'a montré le sien.

Je t'ai fait une propagande mirifique pendant le quart d'heure qui a précédé le vote, et c'est pas pour me vanter, tu sais.

Il faut que je te cite les noms de ceux qui, pensant que j'allais te voir, m'ont chargé *avec effusion* de te féliciter *de leur part* : Bazin, Richepin, Hervieu, Rostand, Ribot, Lemaître, Deschanel. Quant à Mézières, il était venu avec moi chez toi.

Je regrette bien de n'avoir pu t'embrasser, ainsi que ta sœur.

Pierre

Vandal a été bien, Thureau-Dangin aussi – Bourget, très bien<sup>26</sup>.

Qui furent les électeurs de Jean Aicard ? Il est, certes, délicat, de se livrer à cet exercice de divination... Au 31 mars 1909, l'Académie française comptait trente-cinq membres : Henri Barboux (1834-1910), avocat ; Maurice Barrès (1862-1923), essayiste, romancier, homme politique ; René Bazin (1853-1932), romancier, essayiste ; Paul Bourget (1852-1935), romancier, poète, auteur dramatique ; Eugène Brieux (1858-1932), auteur dramatique ; Francis Charmes (1848-1916), diplomate, journaliste ; Jules Claretie (1840-1913), romancier, auteur dramatique, critique ; Paul Deschanel (1856-1922), homme politique ; Maurice Donnay (1859-1945), auteur dramatique ; Émile Faguet (1847-1916), critique littéraire, historien de la littérature, essayiste ; Anatole France (1844-1924), romancier, poète ; Charles Freycinet (1828-1923), ingénieur des Mines, physicien, homme politique à partir de 1870 ; Gabriel Hanotaux (1853-1944), homme politique, historien, diplomate ; Paul-Gabriel d'Haussonville (1843-1924), homme politique, avocat, essayiste, historien de la littérature ; Paul Hervieu (1857-1915), romancier, auteur dramatique, avocat, diplomate ; Henri Houssaye (1848-1911), historien, romancier ; Étienne Lamy (1845-1919), essayiste, homme politique et avocat ; Henri Lavedan (1859-1940), auteur dramatique, romancier ; Ernest Lavisse (1842-1922), historien ; Jules Lemaître (1853-1914),

---

<sup>26</sup> Lettre autographe de Pierre Loti. La Garde (Var), collections du musée Jean Aicard-Paulin Bertrand.

auteur dramatique, critique dramatique, essayiste, historien de la littérature et conteur ; Pierre Loti (1850-1923), officier de Marine, romancier ; Frédéric Masson (1847-1923), historien ; Alfred Mézières (1826-1915), historien de la littérature, homme politique, essayiste ; Albert de Mun (1841-1914), officier de cavalerie, homme politique, essayiste ; Émile Ollivier (1825-1913), homme politique, avocat et essayiste ; Henri Poincaré (1854-1912), mathématicien, mécanicien, astronome, ingénieur des Mines et philosophe ; Raymond Poincaré (1860-1934), homme politique, avocat et essayiste ; Alexandre Ribot (1842-1923), homme politique, avocat, magistrat et juriste ; Jean Richepin (1849-1926), poète, romancier, auteur dramatique, auteur du célèbre *Chemineau* ; Edmond Rostand (1868-1918), auteur dramatique (*Cyrano de Bergerac*), poète ; Pierre de Ségur (1853-1916), historien ; Paul Thureau-Dangin (1837-1913), historien ; Albert Vandal (1853-1910), historien ; Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910), essayiste, historien, critique littéraire, diplomate ; et Melchior de Vogüé (1829-1916), archéologue, épigraphiste, historien, diplomate.

Deux académiciens étaient absents à la séance du 1<sup>er</sup> avril : MM. Anatole France et Émile Ollivier ; par ailleurs, les deux élus du 18 mars précédent, MM. Raymond Poincaré et Eugène Brieux n'avaient pas acquis le droit de vote n'ayant pas encore été reçus solennellement. Il y avait donc trente et un votants et la majorité était de seize voix.

D'après la lettre de Pierre Loti transcrite ci-dessus, Jean Aicard a probablement recueilli les suffrages de René Bazin, Paul Bourget, Paul Deschanel, Paul-Gabriel d'Haussonville, Paul Hervieu, Jules Lemaître, Alfred Mézières, Alexandre Ribot, Jean Richepin, Edmond Rostand, Paul Thureau-Dangin et Albert Vandal. Pierre Loti lui-même, qui avait présenté la candidature de son ami et fait une campagne active en sa

faveur, n'a pu que lui apporter son appui. Et probablement aussi Jules Claretie qui, en tant qu'administrateur de la Comédie-Française, avait reçu et fait jouer des œuvres du nouvel élu.

Les deux voix manquantes à cette liste pourraient être celles des deux auteurs dramatiques Maurice Donnay et Henri Lavedan.

Selon les usages établis, le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, alors « directeur de l'Académie française », se rendit, le lundi 5 avril, chez le président de la République, M. Armand Fallières, pour soumettre à son approbation cette double élection, et *Le Figaro* précise : « À cette approbation officielle le Président a voulu joindre ses compliments personnels pour les choix de l'Académie<sup>27</sup>. »

Au cours de la séance du jeudi 6 mai, les académiciens chargèrent Pierre Loti d'accueillir Jean Aicard<sup>28</sup>.

Le calendrier de fin d'année était fort rempli, car il y avait quatre élus à recevoir – MM. Poincaré, Brioux, Aicard et Doumic – et c'était, par ailleurs, la grande période des séances publiques annuelles des académies parisiennes<sup>29</sup> ! Enfin, Pierre Loti attendait la confirmation d'un voyage qu'il devait faire en Afrique au premier trimestre de l'année 1910.

Fort de la liberté que lui avait donnée Jean Aicard, Loti réussit, après de nombreuses démarches et des arrangements, à obtenir le 23 décembre. Mais, patatras ! Jean n'en voulait

---

<sup>27</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 96, mardi 6 avril 1909, page 1, colonne 4, « À travers Paris ». Cette visite avait été annoncée par ce même journal, dans sa livraison n° 93 du samedi 3 avril 1909, page 1, colonne 3, « À travers Paris ».

<sup>28</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 127, vendredi 7 mai 1909, page 3, colonnes 3-4, « À l'Institut ».

<sup>29</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 140, jeudi 20 mai 1909, page 1, colonne 4, « À travers Paris ».

plus : la perspective de devoir venir passer les fêtes de Noël à Paris ne le séduisait guère. Loti dut lui envoyer une lettre certes très amicale mais aussi fermement comminatoire :

Mon bon Jean,

Que d'ennuis et de tripotages ! Je commence par le commencement. À cause de mon voyage en Afrique, j'avais obtenu de Thureau-Dangin, tu te rappelles, que nous passerions *les premiers*, en Déc<sup>bre</sup>. En son absence, on a perdu ça de vue et mis Poincaré avant nous. Quand il a su ça, il a fulminé de Corfou, en même temps que je fulminais de Rochefort, demandant que, puisque le 9 Déc. était pris, on nous laissât au moins le 23. (toujours, me faisant fort de ton assentiment puisque tu m'avais donné carte blanche. On m'a répondu que le 23 était pris par la séance annuelle des sciences. Pour me faire plaisir, par grande exception on m'a offert le 30 Déc<sup>bre</sup> on ne fait jamais de réception pendant les vacances de Noël, 15 de l'an, ça dérange tout le monde. J'ai répondu que ça me dérangeait moi aussi beaucoup, car c'est le moment où j'ai mon fils, qui est à Paris le reste de l'année scolaire. J'ai donc refusé, demandant qu'alors la date du 27 janvier fût maintenue, mais non impérieuse, avec cette clause que, si je vais en Afrique, ce serait remis en avril. Je t'ai informé de cette demande, et toi, tu as pris la balle au bond, un peu trop vite, permets-moi de te le dire, puisque rien n'était fixé. Tu t'es trop pressé à envoyer tes dépêches.

Sur ces entrefaites, je reçois ce matin une belle lettre de Ribot me disant que, pour me faire plaisir, l'Académie saute à pieds joints sur les sciences et m'accorde le 23 janvier. Je réponds en hâte mon acceptation enthousiaste (toujours fort de ton assentiment formellement donné d'avance) je remercie, etc. Je télégraphie à Londres et ailleurs pour changer des voyages d'amis... Et puis, crac ! Ce soir, ta dépêche : tu n'en veux plus. Alors,

arrange ça toi-même avec Ribot, mon bon Jean ; je ne ferai aucune objection à ce que ce soit remis en avril, mais je n'ose plus m'en mêler, j'aurais l'air d'un farceur.

Je suis désolé que ça te contrarie, je t'assure, mon bon Jean. Mais il me semble que tu aurais mauvaise grâce à présent à ne pas accepter. Tu sais qu'en principe un académicien doit habiter Paris ; s'il n'habite pas, il se dérange toujours pour y venir quand il y a une élection, à moins de maladie ; à plus forte raison quand il s'agit de le recevoir lui-même. Personne ne comprendra à l'Académie que le simple ennui de te déplacer pour huit jours de St Raphaël à Paris te fasse refuser une chose que tu disais accepter d'avance les yeux fermés.

Maintenant fais ce que tu voudras, je te répète. *Moi, ça m'est égal*. La seule chose qui m'ennuie un peu c'est de m'être engagé pour toi. Et la seule chose que je ne peux pas faire, c'est de leur récrire *moi-même* que ça ne tient plus.

J'espère que tu comprendras tout ça et ne te fâcheras pas. Manœuvre à ton idée.

Je t'embrasse affectueusement,  
Julien

Tout ça, c'est la peur que tu as de ne pas trouver le soleil à Paris le 23 Déc<sup>bre</sup>, espèce variété de cigale !

Il faudra aussi que je te communique mon discours, au cas où quelque chose ne te plairait pas.

(J'ai changé *espèce* par *variété* ; espèce t'aurait peut-être fâché : tu es si pointu de caractère !)

Je résume ma longue lettre, peut-être confuse :

Ce qui me dérangerait, ce serait une date de janvier, février ou mars. Le 23 Déc. ou le 1<sup>er</sup> avril, *ça m'est tout à fait égal*. Mais, après tant de pourparlers et la gentillesse qu'ils ont mise à me donner le 23, je n'ose plus discuter. Si tu crois pouvoir le faire, en alléguant quelque motif impérieux de santé, *survenu depuis*

*que tu m'avais dit t'en rapporter à moi*, fais-le. Mais je crains que tu n'aies mauvaise grâce. Je crois qu'il faut te résigner à venir passer huit jours à Paris avec ta sœur. Pardon de t'embêter tant que ça.

J<sup>30</sup>.

Pour ne pas blesser son ami et éviter de créer des difficultés à tout le monde, Jean Aicard se résolut donc à accepter et la réception fut définitivement fixée au jeudi 23 décembre<sup>31</sup>. Selon l'usage, Jean Aicard lut préalablement son discours, le jeudi précédent, 16 décembre, devant la commission désignée à cet effet et chargée de vérifier si les propos de l'impétrant ne risquaient pas de soulever quelque incident de séance.

Et le jour tant attendu arriva, ainsi annoncé par *Le Figaro* :

#### À Travers Paris

C'est aujourd'hui qu'aura lieu, sous la Coupole, la réception de M. Jean Aicard.

Le nouvel académicien, qui fera l'éloge de son prédécesseur François Coppée, sera accueilli par M. Pierre Loti.

La salle de la Coupole n'étant pas éclairée, depuis Mazarin, et le temps étant gris, la séance a été avancée d'une heure : on commencera donc à une heure précise, et la cérémonie pourra ainsi prendre fin avant la chute du jour<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> Lettre autographe de Pierre Loti. La Garde (Var), collections du musée Jean Aicard-Paulin Bertrand.

<sup>31</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 316, vendredi 12 novembre 1909, page 3, colonne 6, « Académie française » : « L'Académie que présidait hier M. Jean Richepin, assisté de M. Etienne Lamy, comme secrétaire perpétuel intérimaire, a décidé que la réception de M. Jean Aicard aura lieu le 23 décembre prochain. »

<sup>32</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 357, jeudi 23 décembre 1909, page 1, colonne 4, « À travers Paris ».

Malgré une pluie battante, la foule des grandes solennités s'était donné rendez-vous sur le quai Conti :

M. Thureau-Dangin, qui en a vu d'autres, disait de la séance d'hier, devant la chasse aux invitations et l'assaut des places qui la précédèrent : "Jamais réception académique ne fut plus courue, pas même la mienne." Et il ajoutait, raillant à ses propres dépens : "Ce jour-là, on venait pour voir si j'existais vraiment, et pour connaître enfin les titres tout au moins de mes œuvres..."

L'éminent et très fin secrétaire perpétuel se calomniait lui-même. Mais il n'exagérait point en notant l'extraordinaire engouement public qui se manifestait pour la réception de Jean Aicard. Depuis un mois on luttait furieusement, à coups de visites, de démarches, de sollicitations, de suppliques, de courtisannies mondaines, autour des quelques centaines d'entrées dont l'exiguïté de l'hémicycle académique permet seulement de disposer. Et depuis quinze jours, Jean Aicard et Pierre Loti, qui s'étaient laissé dépouiller de leur lot, en mendiaient eux-mêmes au secrétariat assiégé. Avec mélancolie, Jean Aicard répétait le mot d'Émile Augier : "On m'a donné juste assez de places pour mécontenter mes amis."

Or, ce n'était point pour la vaine gloriole de les montrer avec quelque méchanceté sournoise aux bonnes amies moins favorisées, que l'on courait ainsi après les précieux petits cartons verts. On prétendait en user, pour sa propre joie. On en usa ; il ne s'en négligea ni ne s'en perdit aucun. Dès mercredi, à midi, c'est-à-dire la veille même de la solennité, nous avons pu voir autour de la Coupole une petite foule mêlée, de valets de chambre, de commissionnaires et de camelots, prêts déjà à faire la queue aux diverses portes d'entrée, pour assurer les places de leurs maîtres ou de leurs commettants. Pour quelques-uns

d'entre eux la station fut ainsi de vingt-quatre heures, plus longue que les fameuses factions montées à la grille, lors du dernier procès célèbre, de la maison de l'autre coin du quai. [...] <sup>33</sup>.

Une réception à l'Académie française constituait toujours un événement... au moins mondain ; Jean Aicard était un auteur populaire et un vaste lectorat appréciait ses nombreuses œuvres ; le délicieux poète François Coppée, dont l'éloge devait être prononcé, avait laissé à tous le meilleur souvenir. Et puis, la personnalité de Pierre Loti suscitait toujours un grand intérêt ou une certaine curiosité : « C'est un des jeunes immortels (sa jeunesse, en effet, paraît, plus qu'aucune autre, décidée à l'immortalité) qu'on a le plus rarement l'occasion d'entendre et d'applaudir en cette docte enceinte. Et puis il court sur lui toutes sortes de légendes ; en dehors de l'auréole dont est nimbé le front de celui en qui les lectrices de ses prestigieux récits voient le héros de tant de merveilleuses et exotiques aventures, il y a le troublant mélange de l'homme de guerre et de l'homme de harem, de l'écrivain et du satrape, du marin galonné et du fumeur d'opium. On se passe en des salons privilégiés certaines photographies révélant l'académicien en des costumes déconcertants. On raconte des choses étranges et magnifiques sur sa résidence de Rochefort, où il reçoit les hôtes de distinction déguisé en mamamouchi et entouré d'un peuple de serviteurs prosternés sur des tapis de mosquée... <sup>34</sup> »

Une nombreuse assistance s'était donc donné rendez-vous – environ un millier de personnes pour *Les Coulisses*. Malgré

<sup>33</sup> *Gil Blas*, 30<sup>e</sup> année, n° 12004, vendredi 24 décembre 1909, page 1, colonnes 5-6, « Sous la Coupole » ; article de Gaston Lagrange.

<sup>34</sup> *The New York Herald*, du vendredi 24 décembre 1909.

cette affluence record, les huissiers de service réussirent à loger tout le monde : académiciens, Parisiens, Provençaux, et même « un Ottoman authentique, le premier docteur en droit musulman que nous ayons en France<sup>35</sup> ». Assise au banc réservé à la famille, Jacqueline Lonclas, la sœur tendrement aimée, partageait le triomphe du jeune frère qu'elle avait recueilli, protégé et soutenu dans toutes les épreuves de sa carrière littéraire.

À l'heure dite, l'Académie fait son entrée selon le cérémonial traditionnel :

Une heure. Le tambour résonne sourdement sous les voûtes lointaines et, par les deux portes ouvertes, la garde rangée, l'arme à l'épaule, apparaît dans la pénombre du couloir.

Le directeur, Pierre Loti, entre, menu et svelte, escorté du secrétaire perpétuel Thureau-Dangin et du chancelier de Ségur ; derrière lui, jeune d'allure, Aicard, escorté de ses deux parrains, Mézières et Houssaye, tous deux blanc barbus. Et c'est ensuite le flot des immortels [...] <sup>36</sup>.

Le nouvel académicien, vêtu de son habit vert tout neuf, est radieux. Il prend place à son pupitre, entouré de ses deux parrains et, de sa voix envoûtante, claire et nette, parfaitement articulée, lit un long discours célébrant d'abord François Coppée,

---

<sup>35</sup> *The New York Herald*, du vendredi 24 décembre 1909. *Le Petit Var* (30<sup>e</sup> année, n° 10644, vendredi 24 décembre 1909, page 1, colonne 1), rendant compte de la réception de Jean Aicard, précise : « un fils de Mahomet, superbe sous la double blancheur du fin burnous et de la gandourah richement brodée. C'est un ami de Jean Aicard, Ali Ben Fekkar, licencié en droit, professeur de langue arabe à la Chambre de Commerce de Lyon. Les articles publiés par Jean Aicard sur le monde musulman et l'Algérie ont créé, entre ces deux hommes, les liens d'une forte amitié ».

<sup>36</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10644, vendredi 24 décembre 1909, page 1 colonnes 1-6 et page 2 colonnes 1-5, « À l'Académie française ».

son prédécesseur, puis sa Provence natale dans laquelle il avait puisé l'essentiel de son inspiration.

Pierre Loti lui répond au nom de l'Académie, en un magnifique discours plein de malices fort subtiles. Il eut même l'audace, en cette III<sup>e</sup> République socialiste et laïque, de reconnaître en François Coppée et Jean Aicard « deux profonds mystiques, et deux mystiques chrétiens » et d'achever son discours en lisant intégralement les seize vers qui terminent le prologue du *Jésus* de Jean Aicard, paraphrasant les paroles des disciples d'Emmaüs et formant une véritable prière !

Après cette séance mémorable pour lui, le nouvel académicien fut présenté au président de la République :

Le Président de la République a reçu hier après-midi les membres du bureau de l'Académie française, qui lui ont présenté, conformément à l'usage, le dernier académicien reçu, M. Jean Aicard.

M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, a remis au chef de l'État un double exemplaire du volume contenant les discours prononcés par MM. Pierre Loti et Jean Aicard à la séance de réception de ce dernier ; puis M. Fallières a félicité M. Jean Aicard de l'honneur que lui a fait l'Académie en l'élisant et l'Académie du choix qu'elle a fait en appelant à elle ce poète <sup>37</sup>.

### Le fauteuil n° 10

Jean Aicard était désormais l'un des quarante Immortels, admis à siéger sous la Coupole et à prendre part à toutes les délibérations et à tous les votes. Élu au fauteuil n° 10, il en devenait le quatorzième titulaire, à la suite de :

---

<sup>37</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 23, lundi 24 janvier 1910, page 2, colonne 4, « Échos ».

1. Antoine Godeau (1605-1672), élu en 1634 : ce poète opta ensuite pour l'état ecclésiastique et fut évêque de Grasse (1636) puis de Vence (1638).

2. Esprit Fléchier (1632-1710), élu en 1673 : abbé de Saint-Séverin, aumônier de Madame la Dauphine, puis évêque de Lavaur (1685) et de Nîmes (1687) où il fit preuve de modération et de générosité envers les Réformés, ce poète français et latin, remarquable orateur sacré, prononça l'oraison funèbre de Turenne.

3. Henri de Nesmond (1655-1727), élu en 1710 : remarquable orateur, il fut évêque de Montauban et archevêque d'Albi (1703) puis de Toulouse.

4. Jean-Jacques Amelot de Chaillou (1689-1749), élu en 1727 : magistrat, il fut intendant des Finances puis ministre des Affaires étrangères avant de connaître la disgrâce en 1744.

5. Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle (1684-1761), élu en 1749 : petit-fils du surintendant Fouquet, il fit une carrière de diplomate et de militaire. Maréchal de France (1740), duc et pair (1748), ministre secrétaire d'État à la Guerre (1758).

6. Nicolas-Charles-Joseph Trublet (1697-1770), élu en 1761 : chanoine, ce critique et moraliste appartenait au parti dévot, ce qui lui valut l'hostilité des philosophes.

7. Le marquis Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803), élu en 1770 : poète et philosophe, il fut hostile aux idées de la Révolution française.

8. Hugues-Bernard Maret, duc de Bassano (1763-1839), élu en 1803 : ministre de Napoléon, il fut proscrit en 1816 par les Bourbons et exclu de l'Académie. Il rentra en France en 1820, réhabilité par Louis-Philippe qui le fit pair de France (1831).

9. Joseph-Louis-Joachim Lainé (1767-1835), nommé par ordonnance en 1816 : avocat, élu en 1808 au corps législatif, il fut l'auteur d'un rapport demandant des libertés constitution-

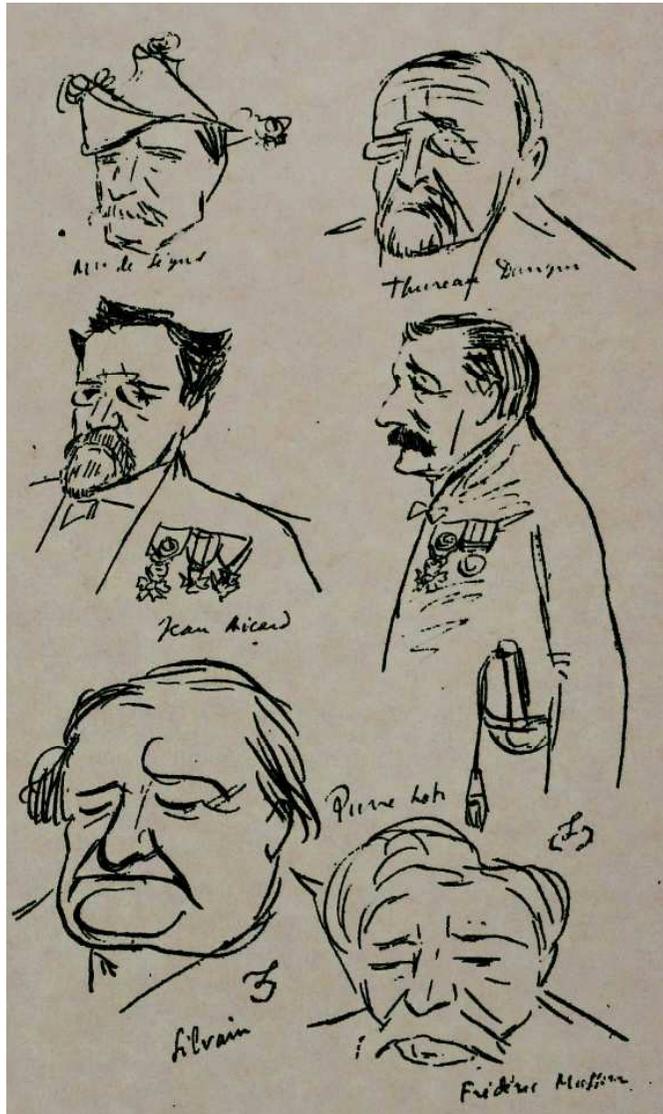
nelles, ce qui lui valut la vindicte de Napoléon. Ministre de l'Intérieur en 1816-1818, il entra à la Chambre des pairs en 1823.

10. Louis Emmanuel Mercier-Dupaty (1775-1851) élu en 1836 : ingénieur et hydrographe de la Marine, il céda à sa vocation d'auteur dramatique et devint le poète attitré de Bonaparte.

11. Alfred de Musset (1810-1857), élu en 1852 : poète romantique, auteur de comédies et de nouvelles en prose. Bibliothécaire du ministère de l'Intérieur sous la monarchie de Juillet, il fut révoqué en 1848 : l'Empire le rappela comme bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique.

12. Victor de Laprade (1812-1883), élu en 1858 : avocat, il se tourna rapidement vers la poésie. Nommé professeur de littérature française à la faculté des lettres de Lyon en 1847, son opposition à l'Empire entraîna sa révocation en 1861. Ses œuvres s'inspirent de la foi catholique et du sentiment de la Nature.

13. François Coppée (1842-1908), élu en 1884 : poète, dramaturge et romancier, il fut le chantre du petit peuple de Paris et des faubourgs et, avec Leconte de Lisle, un des maîtres du Parnasse.



Caricatures publiées par *Je dis tout* (n° 1, samedi 1<sup>er</sup> janvier 1910, page 6, colonne 2, « À l'Académie française ») avec la légende :

*Croquis de séance dus à la plume alerte de notre confrère Ernest Lajeunesse, le cruel historiographe de la Gendelette qui a bien voulu collaborer ainsi au « je dis tout ».*

On y voit, de haut en bas et de gauche à droite : : Pierre de Ségur et Paul Thureau-Dangin ; Jean Aicard et Pierre Loti ; Silvain et Frédéric Masson.

## DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE (\*)

Jean AICARD

M. JEAN AICARD, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. François Coppée, y est venu prendre séance le Jeudi 23 décembre 1909, et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

On n'a point coutume, lorsqu'on sollicite vos suffrages, de vous affirmer qu'on en est indigne... Mais si la fonction du candidat n'est point d'être modeste, son devoir, dit-on, est de le devenir tout d'un coup, dès qu'il est bien assuré de son immortalité viagère. Eh bien, non, Messieurs, ce n'est pas à

(\*) *Institut de France. Académie française. Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Jean Aicard le 23 décembre 1909*, Paris, typographie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'Institut de France, 1909, in-8°, 54 pages. Le discours de Jean Aicard est publié aux pages 1-27. — Autre publication : *Discours prononcé par M. Jean Aicard dans la séance publique tenue pour sa réception par l'Académie française le 23 décembre 1909*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1909, in-8°, 32 pages. La remarquable identité des deux textes donne à penser que leur composition a été faite sur le même manuscrit. La publication de Flammarion contient quelques modifications, de toute évidence portées par l'auteur. Quant aux corrections de ponctuation, elles paraissent le fait d'un prote particulièrement vétilleux.

l'heure où, en m'accueillant comme l'un des vôtres, vous me prouvez la plus extrême bienveillance, que je me permettrai de vous la reprocher comme une injustice.

Sans doute, parmi les titres que j'ai pu invoquer en appelant sur moi votre faveur, le plus heureux fut d'avoir eu pour Muse la lumineuse Provence, et — je dois l'avouer — ce mérite-là tient un peu au hasard de la naissance... Tel qu'il est pourtant, il m'impose l'obligation qui m'est douce, et que vous trouverez naturelle, de laisser paraître devant vous une fierté qui n'est pas uniquement la mienne : comparable en effet à quelqu'un de ces hérauts d'armes d'autrefois qui parlaient au nom de leur Prince, j'apporte ici la gratitude d'une région de France qui s'est joyeusement félicitée d'avoir au milieu de vous un représentant de ses traditions poétiques et de son vieux génie populaire.

C'est parce qu'il a simplement, lui aussi, exprimé l'âme de son peuple, celui de Paris, que François Coppée, charmant et vaillant poète, a su conquérir l'originalité et le succès. Ce rapport lointain entre nos deux œuvres m'aidera, j'espère, à mieux comprendre et à mieux louer mon illustre prédécesseur.

Il était né en 1842, de parents sans fortune, d'une mère très pieuse et d'un père monarchiste, dans une maison où Charlet, leur voisin de palier, dessinait passionnément, du matin au soir, ses types de vieux grognards de l'Empire. Toute la destinée de Coppée tient en puissance dans ces quelques détails. Il restera fidèle à ses impressions premières ; il deviendra le plébéien aristocratique ; sa poésie sera de cœur chrétien, d'esprit militaire et chevaleresque ; et, en le recevant à l'Académie française, Victor Cherbuliez pourra lui adresser ces paroles, dont l'avenir de Coppée justifiera l'application : « Une opinion est bien peu de chose ; c'est une grande chose que la fidélité. »

Coppée avait trois sœurs, dont une, M<sup>lle</sup> Annette, à laquelle il a dédié les *Récits et Élégies*, a été la compagne attentive de

toute son existence laborieuse. La mort même ne les a pas séparés longtemps.

Autant qu'à sa vieille mère, c'est à cette sœur qu'il pensait assurément lorsqu'il a dit :

Qu'importe un peu de bruit autour de votre nom,  
Qu'importe le laurier bien souvent éphémère,  
Si quelque blanche épouse, ou quelque vieille mère,  
Ne doit pas de sa main le suspendre au foyer !

De bonne heure, Coppée, pour aider sa famille, se vit contraint d'interrompre ses études et d'accepter une place de commis chez un particulier ; puis il entra comme expéditionnaire au Ministère de la Guerre. Il avait vingt ans quand la mort de son père, depuis longtemps malade, fit de lui un chef de famille. Sa mère et ses trois sœurs attendaient tout de ses énergies et de son travail, et lui, il espérait tout de la grande promiseuse qui trahit souvent ses plus passionnés amants, de la Poésie.

En 1866, il publiait *Le Reliquaire* et bientôt après *Les Intimités*, qui le laissèrent inconnu. En 1869, Coppée est l'auteur des *Humbles* et il donne le *Passant* à l'Odéon. Il avait 27 ans. La représentation du *Passant* fut un triomphe inouï :

Je sais faire glisser un bateau sur le lac  
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,  
Choisir dans le jardin les branches les plus souples...

Tant de grâce fluide dans une langue si ferme, si précise, si colorée, charmèrent public et critique. Le lendemain Coppée était célèbre.

À partir de ce moment, toujours fidèle au même idéal, il s'affirme chaque jour davantage comme le poète à la fois des plus simples réalités et des plus nobles visions.

En avril 1870, il donne les *Deux Douleurs* à la Comédie-Française ; puis, durant la guerre, la *Lettre d'un Mobile breton* ; puis en 1871, à l'Odéon, *Fais ce que dois*.

Un jour, il apprend que son maître Leconte de Lisle est dans une situation difficile : il abandonne aussitôt en faveur de son ami sa place de bibliothécaire au Sénat. Cet unique trait nous révèle à lui seul une générosité que plus d'un autre vint confirmer, à toutes les heures de son existence.

Cependant on représente toujours *Le Passant*. Coppée n'est plus seulement célèbre, il est déjà populaire. Point de salons où l'on ne récite *La Grève des Forgerons* et ce dramatique poème qui s'appelle *La Bénédiction*.

Coppée fit jouer *Le Luthier de Crémone* en 1876. Il donne les *Récits et Élégies* en 1878. Parurent ensuite : *Le Trésor* et *Madame de Maintenon* ; *Severo Torelli*, en 1883, obtient un très grand succès. L'année suivante, Coppée vient siéger parmi vous. Il remplace Victor de Laprade, qui lui-même avait succédé à Alfred de Musset.

Dix ans plus tard, il fait représenter triomphalement, à l'Odéon, les cinq actes de *Pour la Couronne*.

Enfin, en 1898, Coppée publie *La Bonne souffrance*. Il est, à ce moment, avec éclat, le Président de la Ligue de la Patrie française, c'est-à-dire qu'il est bien le Coppée qu'on pouvait prévoir, celui qu'il sera jusqu'au bout sans défaillance, devant la douleur et devant la mort... Et ici, négligeant toutes contingences, nous nous rappellerons que nous n'avons pas à faire la critique de ses opinions, mais seulement le juste éloge de la loyauté et de la crânerie chevaleresques qu'il mit à les servir.

Dans son nouveau rôle, Coppée ne cherche aucune satisfaction d'amour-propre ; il obéit à sa nature profonde qui se découvre à lui plus nettement que jadis parce qu'il souffre et parce qu'il vieillit. Sa constance jusqu'à la fin, pour le plus

grand honneur de son nom, nous rappellera sans cesse le mot de Cherbuliez : « C'est une grande chose que la fidélité ! » Son attitude dans sa longue agonie aura une beauté transcendante, car il s'était fait l'héroïque serviteur de cette mystique qui veut que nos souffrances, acceptées dans un esprit de sacrifice, ne soient pas vaines, mais rachètent d'autres douleurs humaines ; et quand on fermera ses pauvres yeux sur son lit de torture, il aura mérité que l'on dise de lui ce qu'il a dit ici même de son prédécesseur Victor de Laprade : « Quand la mort mit un terme à ses souffrances, ce chrétien qui les avait supportées avec tant de résignation, cet homme de foi eut la fin dont il était digne : il s'éteignit avec la sérénité d'un saint. »

Vraiment, c'est une force qui impose tous les respects, celle qui donne à l'agonie la plus effroyable la beauté du courage souriant. Si un chef-d'œuvre d'art, patiemment enfanté dans la joie et pour la joie, appelle notre admiration, que penserons-nous d'une telle mort, et que dire d'une destinée horrible, quand elle est subie — toute fatale qu'elle soit — dans un désir de sacrifice qui la transforme en œuvre de dévouement et comme en martyr volontaire ! Le peuple de Paris, que Coppée aimait tant, a reconnu qu'un tel effort vaut l'héroïsme du soldat qui se dévoue, et il fit à son poète de touchantes funérailles. On peut interroger aujourd'hui, — j'en ai fait l'épreuve — les bourgeois, les boutiquiers, les ouvriers de nos faubourgs ; tous seront unanimes à répondre : « Celui-là fut un brave homme. »

François Coppée, Parisien de Paris, a par-dessus tout aimé « le petit monde » de la grand'ville. À l'origine de cet amour qu'il a servi au moyen d'un art achevé, on trouve deux sentiments vénérables : le goût naturel de tout homme pour le lieu de son origine, et une infinie pitié pour les souffrants et les miséreux.

Labeur quotidien acharné, récréations interdites, résignation aux pires douleurs humaines aggravées par le manque de

fortune, Coppée et sa famille avaient connu tout cela ; c'est lui qui nous l'a confié en des pages émouvantes. Devenu, du soir au lendemain, un poète célèbre, aussitôt choyé des éditeurs, il n'oublia jamais les compagnons des premières heures qui avaient été les heures pénibles. La gloire de sa destinée, c'est d'avoir mis au service de ces humbles, qu'il avait coudoyés en son obscurité, une œuvre éclatante qui les fit mieux connaître et mieux aimer. Et, au début de sa carrière, sous le feu des railleries faciles, il eut quelque courage à le tenter, mais il aima mieux laisser accuser injustement son goût qu'avec justice son cœur.

Ainsi, au moment même du triomphe incomparable du *Passant*, il se refusait à l'orgueil d'être un chanteur de chimères somptueuses ou de réalités dorées, pour nous faire descendre dans l'âme de ceux que la société nomme les petits, et qui cependant portent en eux, surtout aux heures trop fréquentes des sacrifices cachés, toute la grandeur de la destinée humaine.

On se rappelle le sujet du *Passant*, et comment et pourquoi la courtisane Silvia, après avoir rêvé un instant de retenir dans sa royale demeure le gentil chanteur florentin, l'oblige enfin à s'éloigner d'elle.

Dans la réalité, ce fut lui, ce fut le poète, c'est Coppée qui abandonna de gaîté de cœur la Muse courtisane, la favorite des riches, pour retourner vers les miséreux, et non pas même vers ceux des chaumières que consolent les rayons et les fleurs, mais vers ceux des villes qui ne participent jamais à la vie heureuse des choses naturelles.

Il y a là, de la part d'un tel poète, une abdication momentanée de la royauté lyrique qu'il porte en lui, un abandon volontaire de sa libre et insouciant fantaisie transformée en pitié, il y a là enfin une attitude littéraire qui sont véritablement méritoires car le poète n'ignore pas qu'en essayant d'entraîner ses lecteurs

dans les mansardes ou dans quelque triste boutique des faubourgs éloignés, il découragera tous ceux pour qui la poésie ne doit être qu'un luxe ajouté aux autres.

Ceux-là ne pardonneront pas à la Muse de Coppée la simplicité de sa mise. Cependant, quand les duchesses se font sœurs de charité et s'en vont visiter les maisons des pauvres, elles n'ont point coutume de se parer de tous leurs bijoux ; et au regard de nos cœurs, peut-être à nos yeux de chair, elles semblent alors embellies d'une grâce que ne leur donnent pas les plus précieuses toilettes... Et puis, nous savons bien qu'elles retrouveront, quand il conviendra, aux jours de fête ou de gloire, leurs diadèmes et tous leurs diamants.

Ainsi la Muse de Coppée. Elle avait chez elle ses bijoux et sa couronne et, en se refusant à les porter tous les jours, elle acceptait noblement le risque de déplaire aux plus superficiels, c'est-à-dire aux plus influents peut-être d'entre les heureux du monde, à ceux qui ne jugent que sur l'éclat de leur parure les femmes et mêmes les immortelles.

MESSIEURS,

Bien qu'il ait cru devoir dire tout à l'heure qu'il a, lui aussi, exalté l'âme populaire, le successeur de François Coppée ne peut prétendre à aucun des mérites du poète qui, pour écrire les *Humbles*, a dû revivre en imagination l'existence du pauvre des cités.

Les rustiques que j'ai chantés sont de libres paysans, ceux du Var, fils des Ligures, latins et grecs, qui vivent au soleil allègrement et qui d'ailleurs, en leur fierté restée païenne, n'accepteraient pas volontiers ce titre d' « humbles », cher à l'esprit évangélique. C'est même là un des traits les plus frappants de leur caractère. Jules Michelet le signale quelque part,

en ajoutant qu'il y a plusieurs midis, parfaitement dissemblables. Le paysan du Var, lui, est silencieux et d'allure lente. Il a une dignité de chef arabe, une gravité habituelle dont il ne se départ que pour de rares éclats de fureur ; ou bien pour d'ironiques gaîtés auxquelles il ne veut de témoins que ses congénères. Ses retours de bon cœur ne sont pas moins rapides que ses colères. Hospitalier, il offre vite le peu qu'il possède, pourvu qu'on l'ait salué, en l'abordant, avec cette cordialité profondément humaine qui semble dire : « Qui que tu sois, je n'oublie pas que tu es mon égal devant la douleur et devant la mort. » Et, pauvre sans en souffrir, invité à l'indolence par la gaîté de ses hivers lumineux et verdoyants, à la contemplation par la splendeur azurée de ses horizons de terre et de mer, il se laisse vivre, en se répétant que les étoiles du ciel ne sont pas moins belles pour lui que pour ceux qu'il appelle « les plus grands riches ».

Vous le voyez, il n'y a aucun mérite à descendre parmi des hommes d'une telle race, ou plutôt à ne les avoir jamais quittés, à parler avec eux le dialecte du Var et à les célébrer en français de France.

Or, ils savent, Messieurs, que vous écoutez en ce moment leur éloge, et j'éprouve une délicieuse émotion à vous dire, à vous apprendre peut-être, que le cœur d'un peuple rustique n'est pas insensible à l'honneur de votre attention. Il me semble qu'il y a quelque chose d'un peu nouveau et, en tout cas, d'émouvant, dans cette pensée que l'endroit où nous sommes, ce palais de la vieille France, attire aujourd'hui les yeux de plus d'un paysan et d'un bûcheron de Provence. Plus d'un sait très bien que l'idiome qu'il parle est destiné à périr avant longtemps ; il n'ignore pas non plus que vous pouvez en retenir tel ou tel vocable pittoresque, que lui-même a déjà francisé à sa manière, et qui viendra peut-être un jour, grâce à

vous, enrichir le trésor du langage français, dont vous avez le dépôt. Cette race artiste, qui accepte les transformations modernes, voudrait du moins sauver quelque chose de ses beautés anciennes, et elle comprend que votre mission est de servir la gloire de l'esprit français dans l'avenir, au moyen même de ses gloires passées.

François Coppée, dans sa recherche d'une poésie simple mais non rustique, n'avait guère qu'un prédécesseur : le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. En vérité, pour célébrer le petit monde urbain, pour dire en vers ses mœurs, ses travaux, ses amusements, l'auteur des *Humbles* dut inventer une forme littéraire, et il fallut, pour faire pardonner l'audace du projet, que cette forme fût impeccable.

Tout au contraire, à qui veut chanter le peuple des campagnes, les devanciers ne manquent pas. La poésie bucolique a ses chefs-d'œuvre dans les deux antiquités, et, en France, elle s'offre à nous avec ces chants populaires aimés du *Misanthrope*, et dans lesquels Molière voyait des modèles d'art simple et clair, d'expression et de mouvement passionnés :

La belle aurait pu, loin d'ici,  
Manger ses fraises sans souci :  
Au bord d'une claire fontaine,  
Auprès d'un rude moissonneur  
Qui l'aurait prise sur son cœur,  
Elle aurait eu bien moins de peine !

Ces rimes de Pierre Dupont ne sont pas étincelantes, mais ne voyons-nous pas que la claire fontaine, le rude moissonneur et un baiser qui sent la fraise, n'ont pas besoin d'épithètes rares, et suffisent, sans plus d'ornement, à notre goût de vie et de beauté ! Tous nous aimons ces choses, et elles peuvent venir

à nous sans apprêt. Peut-être même trop de science dans l'expression leur ôterait un rien de leur charme. C'est un art encore que de n'en point trop montrer.

Au contraire, si l'on écoute Coppée, lorsqu'il nous dit :

Je prends un chemin noir semé d'écailles d'huîtres,

ou lorsqu'il va rêvant :

D'un bout de Bièvre avec quelques champs oubliés  
Où l'on tend une corde au tronc des peupliers,  
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,

en ce cas, n'a-t-on pas le droit de ne point partager tout à fait les goûts du poète ? Il faudra donc qu'à lire ses vers nous trouvions un plaisir qui ne nous est pas donné tout d'abord par le sujet de son tableau. Ce qui nous plaît ici, c'est la justesse et le relief du détail, c'est la ressemblance du portrait ; et seules la force d'évocation, la magie de l'écrivain, les ressources inattendues de son talent, nous captivent.

Cet art d'ajustage, de sertissage, cette habileté incomparable de l'ouvrier qui amenuise des bois légers ou entaille un dur métal et y pratique des mortaises imperceptibles auxquelles s'adaptent, avec une précision d'horlogerie, d'invisibles tenons ; cette perfection de métier, grâce à quoi le versificateur, appelant à lui des rimes rares, imprévues, les accouple avec tant d'aisance qu'elles paraissent s'attirer d'elles-mêmes comme des colombes amoureuses ; toute cette admirable façon d'écrire en vers, ce fut la loi du Parnasse ; c'est l'art de François Coppée.

En 1865 fut imprimé le *Parnasse contemporain*. Œuvre d'école ? Non. Les poètes du Parnasse, très divers d'âme, de

caprice, de fantaisie, n'entendaient pas être une école ; mais sur quelques points précis, ils avaient, semble-t-il, une volonté commune : réagir contre le vers lâché ; contre la prétendue inspiration qui, les yeux au ciel, ne daigne pas contrôler le travail sur le papier ; contre l'estompe qui triche, en noyant le dessin ; contre la rime insuffisante ; contre la composition romantique où le désordre et l'abondance étaient — quelquefois sans examen — considérés comme les signes du génie. Toutes ces choses furent, par les Parnassiens, condamnées pêle-mêle sous le beau nom d'éloquence prononcé avec mépris, — ce qui était un blasphème, car l'éloquence, qui a ici des maîtres illustres, c'est le jaillissement spontané de l'expression émotive, c'est le mouvement vital essentiel que le poète doit conserver à la strophe ou à la période, tout en s'efforçant de leur donner, avec la correction parfaite, la fermeté définitive.

L'idéal des poètes du Parnasse, c'était, au fond, la sobre, rigoureuse et indestructible ordonnance des constructions d'un Leconte de Lisle opposée à l'œuvre ondoyante, tumultueuse, forêt ou océan, d'un Victor Hugo. On en voulait surtout à ce Brummel du style, à Alfred de Musset, mélancolique et délicieux dandy, qui ne comprenait pas que l'élégance vraie pût aller sans quelque dédaigneuse et jolie négligence, et qui avait pris avec la Muse, traitée en grisette, d'impertinentes libertés. On ne pardonnait pas à Lamartine, archevêque en exil, son divin mépris, hautainement avoué, pour l'art terrestre des vers, auquel il devait sa gloire. Par crainte et dégoût des imitations faciles, on rappelait le génie à l'ordre. Et si l'on saluait avec quelque respect M. Alfred de Vigny, c'était surtout parce que son émotion contenue, sa réserve de soldat grand seigneur, casqué et cuirassé, semblaient un solennel reproche à la débordante exaltation romantique. N'avait-il pas dit en effet : « Seul le silence est grand » ? Mais cette maxime superbe ne

peut faire que des sages : elle n'encourage ni les orateurs, ni les poètes.

Aucune réaction n'allant sans excès, l'application de la théorie parnassienne risquait, chez quelques-uns, d'aboutir à de la roideur... Si, dans l'ensemble d'un ouvrage littéraire, il pouvait arriver que chaque détail prît la même valeur de beauté, il pourrait bien se faire aussi que le chef-d'œuvre y perdît tout naturel et en demeurât comme guindé. La perfection soutenue, chère avec raison au sonnettiste, nécessaire aux joyaux de Cellini, est peut-être contraire à la libre grandeur des athlètes d'un Michel-Ange comme à la souplesse des Galatées virgiliennes.

Et c'est, je pense, ce qu'a voulu dire Coppée, dans ce joli conte, véritable *galégeade* parisienne, où il nous montre un sévère architecte de jardins acharné à détruire tous les passereaux, surtout les merles, qui troublent et déshonorent la magnifique symétrie de ses allées tirées au cordeau. Notre homme n'en laisse pas vivre un seul... Mais, de l'autre côté du mur mitoyen, veille un véritable poète qui, n'ayant pas la même esthétique, fait acheter chaque jour au marché quantité d'oiseaux, et infatigablement « remet des merles » dans les massifs de son désolé voisin... Il y a peut-être, comme cela, dans toutes les littératures, des œuvres imposantes jusqu'à paraître monotones et où, sournoisement, on aimerait à lâcher quelques merles, à mettre de petites taches heureuses, un peu de divin naturel.

L'auteur de cette fable symbolique, notre Coppée, était de ceux qui savent aimer et admirer partout. Il savait que la variété des tempéraments littéraires fait la grandeur d'une littérature. Si la poésie n'était pas une façon toute personnelle de sentir et d'exprimer ce qu'on sent, un seul chanteur suffirait au monde entier, et ce serait vraiment dommage. Jean de La

Fontaine et J.-M. de Heredia sont deux très grands poètes qui n'ont rien de commun entre eux, rien, que l'admiration de tous les Français.

La théorie d'art du Parnasse n'a été appliquée par personne mieux que par François Coppée. À toutes les pages de son œuvre il nous fait admirer une incomparable maîtrise ; et l'on peut observer que moins les sujets qu'il choisit ont par eux-mêmes d'agréables couleurs, plus il met de coquetterie à les broder méticuleusement sur la trame, sans qu'un point soit manqué, sans qu'un fil dépasse le contour net du dessin. Un tel art fait accepter tous les motifs de l'artiste. Mais Coppée ne s'en tiendra pas aux tableaux modernes des *Humbles* et des *Intimités*. Il lui plaira un jour de prendre le grand style épique, dramatique, lyrique ; et alors, — bien qu'il s'en défende en certaines pages d'une spirituelle mais trop grande modestie, — son alexandrin somptueux saura flamboyer comme l'épée du héros, étinceler comme le diadème du Roi.

On a dit des *Récits et Élégies* qu'ils sont une petite *Légende des Siècles*. Point si petite, sinon par la brièveté.

Dans cette série, il y a plus d'un chef-d'œuvre, par exemple *Les Yeux de la Femme* :

L'Éden resplendissait dans sa beauté première.  
Ève, les yeux fermés encore à la lumière,  
Venait d'être créée, et reposait parmi  
L'herbe en fleur, avec l'homme auprès d'elle endormi ;  
Et, pour le mal futur qu'en enfer le Rebelle  
Méditait, elle était merveilleusement belle.  
Son visage très pur, dans ses cheveux noyé,  
S'appuyait mollement sur son bras replié  
Qui montrait le duvet de son aisselle blanche ;  
Et, du coude mignon à la robuste hanche,

Une ligne adorable, aux souples mouvements,  
Descendait et glissait jusqu'à ses pieds charmants.

Le Créateur était fier de sa créature.

Sa puissance avait pris tout ce que la nature  
Dans l'exquis et le beau lui donne et lui soumet,  
Afin d'en embellir la femme, qui dormait.  
Il avait pris, pour mieux parfumer son haleine,  
La brise qui passait sur les lys de la plaine ;  
Pour faire palpiter ses seins jeunes et fiers,  
Il avait pris le rythme harmonieux des mers ;  
Elle parlait en songe, et, pour ce doux murmure,  
Il avait pris les chants d'oiseaux sous la ramure ;  
Et, pour ses longs cheveux d'or fluide et vermeil,  
Il avait pris l'éclat des rayons du soleil ;  
Et, pour sa chair superbe, il avait pris les roses.

Mais Ève s'éveillait...

Et sous ses cils baissés frémissait un rayon.  
Alors, visible au fond du buisson tout en flamme,  
Dieu voulut résumer les charmes de la femme  
En un seul, mais qui fût le plus essentiel,  
Et mit dans son regard tout l'infini du ciel.

Dans le récit, voilà de quels beaux sons de lyre sut, quand il lui plaisait, s'accompagner l'auteur du *Petit Épicier de Mont-rouge*. Au théâtre, il atteignit souvent les mêmes beautés lyriques, surtout dans sa tragédie *Pour la Couronne* : Voyant son père tout près de trahir son pays, Constantin Brancomir a tué son père. Ainsi il a montré le stoïque patriotisme d'un païen. Mais, le meurtre à peine consommé, ce même Constantin, dont la conscience est chrétienne, ne cessera de se reprocher son parricide. Les remords le poursuivent. Il appelle désespéré-

ment un éternel pardon qu'il est impuissant à s'accorder à lui-même :

Oh ! calme-toi, mon cœur ! point de révolte impie !  
Il est bon que je meure, il est bon que j'expie.  
J'ai dû frapper, je n'ai pas pu faire autrement,  
Mais j'ai tué mon père, il faut un châtiment !

Ce parricide digne de pitié et de respect, nous le verrons, dans une dernière scène qui est admirable, souffrir l'insulte publique au pied de la statue de bronze élevée à son père traître et honoré. Ce drame, où le double sentiment patriotique et chrétien se rencontre à un degré exemplaire, a donné à Coppée une belle place parmi les grands lyriques du Théâtre.

Dans toute l'œuvre de Coppée nous retrouverons ainsi à chaque pas le sentiment chrétien uni au sentiment patriotique ; partout, à côté de graves physionomies religieuses, nous apparaissent de belles figures de soldats, au-dessus desquelles frissonne le drapeau ailé.

Parmi ses poèmes militaires, aucun n'est plus émouvant que celui qu'il a intitulé *Pour le Drapeau*. Nous sommes en Algérie. Un fort est attaqué par une nuée de bédouins. Les Français, n'étant pas en nombre, vont être écrasés... Des condamnés de France, gardés dans le fort, demandent au commandant des armes qu'ils rendront, assurent-ils, après l'affaire :

« Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes  
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats mais cent hommes,  
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis...  
Nous savons que le fort est bondé de fusils :  
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,  
On rendra les fusils, ma parole d'honneur ! »

On les leur prête ; ils les rendent, en effet, après la victoire :

Alors ces condamnés, ainsi qu'ils avaient dit,  
Tenant loyalement la parole jurée,  
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée.  
Sans hésitation ils mirent en faisceaux,  
Devant leur commandant, leurs fusils encor chauds.  
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,  
À ces soldats d'un jour qui déposaient les armes  
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau  
Et disait rudement : « Merci !... pour le drapeau ! »

N'est-il pas vrai qu'à la sollicitation du poète on accorde à ces héroïques forçats tous les pardons, les mêmes qui ouvrirent au bon larron les portes du ciel ?...

Il serait intéressant de suivre pas à pas, dès les débuts de Coppée, le fil jamais rompu qui, en tous temps, rattache fortement ses conceptions littéraires à la morale chrétienne. Le sentiment religieux pénètre chaque page de son œuvre poétique, même quand cela n'apparaît point tout d'abord. Il n'est pas jusqu'au titre de son premier volume de vers où nous ne retrouvions le mysticisme catholique qui brûle fidèlement au fond de son cœur. Dans ce livre, *Le Reliquaire*, Coppée se lamente ainsi :

Je ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre  
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

Et il ajoute :

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi,  
Sans cesse je *retourne à mon passé riant*...

Dans *l'Exilée*, il dit :

Mon rêve, par l'amour *redevenu chrétien*...

Les mille vers du poème *Angélus* ne sont qu'une longue prière... Qu'est-ce que le morceau célèbre intitulé *La Bénédiction*, sinon la glorification d'un héros religieux, dont l'odieux martyr est pour nous faire maudire la guerre ? Dans *Severo Torelli*, la pompe religieuse est un ressort essentiel en même temps qu'une beauté du drame. *Le Luthier de Crémone* est un hymne à la gloire du sacrifice qui sanctifie la plus déshéritée des créatures. La Silvia du *Passant* qu'est-elle, sinon une sœur de Madeleine la pécheresse répandant l'huile embaumée sur les pieds de son Sauveur ? Et qu'est-ce encore que le malheureux Olivier, sinon l'âme de cette même Silvia vivant et souffrant, cette fois, sous la figure d'un jeune homme ?

Dans ce poème d'*Olivier*, Coppée disait déjà, en 1874 :

Quand m'accable par trop le spleen décourageant,  
Je retourne tout seul, à l'heure du couchant,  
Dans ce quartier paisible où me menait mon père...  
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir...  
Et je sens remonter à mes lèvres surprises  
Les prières qu'il m'a, dans mon enfance, apprises...  
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire...  
Excusez, j'oubliais que je conte une histoire ;  
Mais en parlant de moi, lecteurs, j'en fais l'aveu  
Je parle d'Olivier qui me ressemble un peu.

En vérité, dans Olivier, le corrompu qui aspire à l'idéale pureté, on reconnaît un jeune frère de ce Rolla dont le blasphème était une prière. Au fond des cryptes de leur mémoire, on voit,

toujours debout, l'image de la Madone immaculée « luire en sa châsse ardente, avec sa chape d'or ». Olivier lutte contre des scrupules qui sont, par excellence, religieux ; visiblement, pour lui, l'amour est empoisonné aux sources ; c'est le péché d'origine ; et ce débauché, assoiffé de Dieu, ne sera plus régénéré que par la douce absolution du prêtre, dans le secret du confessionnal où le pécheur se frappe la poitrine en sanglotant... Comment est-il possible que l'École réaliste, invoquant la vérité de couleurs qui distingue les descriptions de Coppée, ait revendiqué un seul instant comme l'un des siens ce pur spiritualiste !

On n'en finirait pas de rechercher et de retrouver, dans son œuvre poétique, le signe dont est marqué, par sa religion, l'auteur du *Pater*.

Son œuvre en prose, à ce point de vue, n'est pas moins significative. Avec quelle ardeur, dans son discours de réception à l'Académie, ne s'indigne-t-il pas en rappelant qu'on a pu accuser de panthéisme M. Victor de Laprade ! — « Jamais, s'écrie-t-il, jamais dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit le plus intimement son âme à l'univers, il n'a oublié Celui qui en est l'auteur ! » Coppée, quelque temps, poursuit sur ce ton, et la défense est si vive, que Victor Cherbuliez réplique avec une aimable impatience : — « Quand il aurait été un peu panthéiste en sa jeunesse, je n'y verrais pas grand mal ! Lucrèce ne croyait qu'aux atomes, Goethe ne croyait pas au Dieu personnel, et il est presque impossible de savoir ce que Shakespeare croyait. La grande poésie n'est prisonnière d'aucune église, d'aucune école. » Ce dernier trait eût été des plus piquants, si notre Coppée n'eût pas été à la fois un esprit très religieux et de très large compréhension, comme en témoigne son œuvre tout entière. Ses poèmes, ses nouvelles, son roman si plein de pitié : *Le Coupable* ; ses beaux discours sur les aveugles ; les quatre volumes intitulés *Mon franc parler*, nous

révèlent la simple évolution d'une âme naturellement religieuse, qui, aux derniers jours de la vie, ne fera que tenir, en toute liberté, la promesse des heures premières. Il est intéressant d'y insister, et il n'y a pas d'indiscrétion à le faire, parce que notre poète a lui-même parlé tant de fois de ce qu'on a improprement appelé sa conversion, qu'elle en était devenue quelque chose comme un événement parisien.

Qu'en aucun temps il n'ait été le captif d'une doctrine étroite, il est aisé de s'en convaincre. À la veille du jour où il allait se proclamer soldat du Christ, le sentiment chrétien était en lui assez profond déjà, assez actif, pour faire glisser ce monarchiste, par la pente de la charité, à des affirmations socialistes, voire un peu anarchiques. Écoutez-le, c'est bien lui qui parle : « Nous maintenons, dit-il, le droit du plus riche ? Il ne vaut pas mieux que le droit du plus fort. » Et ailleurs : « J'en suis désolé pour ceux qui font de la propriété la troisième personne d'une trinité dont les deux premières sont la religion et la famille ; mais elle n'est pas impérissable et sainte... » Ainsi pense le Coppée de 1894, et il faut bien que ce soient là des audaces, — puisqu'il est nécessaire d'ajouter qu'elles sont essentiellement chrétiennes, et celles mêmes de Bourdaloue prêchant devant S. M. Louis XIV. Coppée s'écrie encore : « L'âme a des ailes, elle peut s'élever au-dessus des dogmes et des cultes, dans une sereine région où lui apparaissent une justice et une vérité supérieures. » Là-dessus, — on ne s'y attendait guère, — il patronne l'impôt sur le revenu, prône l'union de toutes les Églises, et l'on dirait d'une réplique souriante aux impatiences de M. Victor Cherbuliez.

Si ce sont là des hérésies, elles sont d'un brave homme que Dieu n'aura pas le courage de damner ; mais voici *La Bonne Souffrance*, et le poète sent remonter à ses lèvres la simple prière que lui apprit sa mère dans son berceau.

Il avait été sceptique sans réflexion, à la manière d'un boulevardier ; il se retrouva croyant sans discussion, comme il convient. Sa foi première avait sommeillé en lui telle qu'elle lui avait été transmise. Vieillissant, il la sentit se réveiller avec tous les autres souvenirs d'enfance, les plus doux et les plus lointains, que la mort bienfaitrice rapporte à la vie qui s'en va...

Logique est cette fin du poète, comme il est tout simple que, — dans un siècle où l'on est si prompt à l'invective féroce et inconsidérée, — sa sincérité, la noblesse de ses aspirations de Français, la largeur de ses sentiments de chrétien, la générosité de son cœur d'homme, son caractère enfin, aient détourné de lui la rancune des partis qu'il a le plus vivement combattus. Il est de ceux dont la bonne foi est si limpide, que devant eux la haine désarme. Il pouvait avoir des adversaires, il ne peut pas avoir d'ennemis, celui qui a dit, dans un vers où l'énergie du patriote est comme voilée de tendresse humaine :

La bonté, c'est le fond de toute âme française.

Certes, il savait que, s'ils veulent assurer leur triomphe, les principes de bonté doivent parfois se défendre avec une rigueur qui paraît être leur propre négation ; et il se méfiait du rêve humanitaire : il en a dénoncé le péril. Pour lui, cependant, la France, étant chrétienne et catholique, était nécessairement de charité universelle. Par là, sa pensée religieuse rejoignait, dans l'idéal, la pitié philosophique, qui se souvient de s'être trempée aux sources évangéliques. Et c'est ainsi que notre France à tous, c'est celle de Jeanne d'Arc, l'héroïne au grand cœur qui, vaincue ou victorieuse, pleure sur tous les blessés et sur tous les morts.

MESSIEURS,

Il y a trois ans à peine, il fut donné à quelques écrivains, philosophes, romanciers, poètes, d'assister à un bien touchant spectacle. Ce fut le jour où, François Coppée à notre tête, nous allâmes offrir à Sully Prudhomme une médaille commémorative du vingt-cinquième anniversaire de son élection à l'Académie française.

Sans avoir jamais suivi Coppée en disciple, ni même l'avoir vu souvent, je l'ai toujours admiré, toujours aimé et je crois l'avoir compris. Avec Sully Prudhomme, pour qui je n'avais point de secret, je suis resté pendant plus de quarante années en rapport d'étroite amitié, en conformité absolue de sentiments et d'idées.

Coppée et Sully Prudhomme étaient les poètes les plus brillants du Parnasse. Ainsi ce Parnasse qui, disait-on, avait été le piédestal des Impassibles, a eu pour gloires dominantes deux hommes qui, par des moyens différents, sont des créateurs d'émotions, l'un en de beaux récits, en d'admirables drames impersonnels, l'autre en des stances où se révèle la plus noble vie intérieure.

L'originalité de Coppée fut de prêter à d'humbles existences et à leurs douleurs muettes l'expression d'un art accompli. L'originalité de Sully Prudhomme fut de découvrir, dans l'ancien domaine des rêveries vagues, d'y définir et d'y nommer la cause et le sens des plus subtiles impressions de notre âme repliée sur elle-même. Dans ses stances, la pensée précise s'accompagne toujours d'une atmosphère de songerie délicieuse. Il a inventé une analyse qui ne détruit pas le charme de l'objet qu'elle étudie. Bien nouveaux tous les deux, bien modernes, chacun à sa façon, Coppée en donnant droit de cité, dans notre poésie nationale, au portrait moral et physique d'humbles

Français de divers états ; Sully Prudhomme en notant avec minutie les gammes et les nuances d'une psychologie chantante, en créant, dirai-je, l'analyse rêveuse, et en mettant aux mains de la science contemporaine la lyre même de Lucrèce.

La médaille commémorative que nous apportions à Sully Prudhomme, c'est Coppée qui, en notre nom à tous, avait mission de la lui offrir.

Les deux poètes étaient tous deux à la veille de leur mort. Nous le savions et ils ne l'ignoraient pas ; et ce fut, sous nos yeux attentifs, une entrevue pathétique.

À eux deux, ils représentaient alors les plus hautes émotions de l'âme humaine, les plus heureuses et les plus poignantes : l'un, la foi confiante qui se repose en son Dieu ; l'autre, la recherche obstinée qui se heurte à l'inconnaissable ; la première, plus enviable, puisqu'elle est donnée par Celui qu'elle affirme et puisqu'elle est, à l'heure des pires agonies, le grand appui, la consolation sans égale ; la seconde, humainement plus admirable peut-être, si le mourant, dont elle accroît la détresse, montre la même sérénité à supporter sans secours les maux sans rémission.

Pour écouter notre orateur, sur lequel il fixait ses beaux yeux où rêvait son âme déjà lointaine, Sully Prudhomme dut rester assis, en son habituelle attitude de penseur lassé. Coppée, en évoquant l'époque de leurs premières ardeurs littéraires, eut, une fois encore, dans ses yeux clairs au regard droit, une flamme de jeunesse ; et, pour affirmer son admiration à l'auteur des *Vaines Tendresses*, il retrouva quelque chose de ses belles énergies de combattant ; mais cette fermeté n'était qu'apparente : on sentait que les deux poètes étaient, l'un par l'autre, également attendris.

Quand ils s'étreignirent enfin, nous eûmes tous quelque peine à maîtriser notre émotion ; et moi, comprenant bien

qu'ils ne devaient plus se revoir, je répétais en moi-même ce vers de Sully Prudhomme, où sa forte résignation avoue une inquiétude :

Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers...

puis ce vers de Coppée :

Je tâche de finir mon voyage en chrétien...

Qu'importent ces divergences ? Bien au-dessus des vaines querelles, dans la région où nos deux poètes avaient placé leur idéal, on ne rencontre que fières pensées et sentiments héroïques, ceux qui deviendront un jour, si la France demeure fidèle à sa mission, le patrimoine de tous les hommes. Et c'est, sans doute, ce que veut dire le naïf et charmant *Grimoire des Bergers*, lorsqu'il nous assure qu'il y a aussi une France là-haut, dans le Ciel :

France est le Paradis du Monde,  
Va combattre, je te seconde,  
Puis tu viendras, je te le dis,  
Dans la France du Paradis.



Jean Aicard académicien, photographie anonyme  
(archives municipales de Toulon, 1 S Fonds Jean Aicard).

## RÉPONSE DE L'ACADÉMIE AU DISCOURS DE JEAN AICARD (\*)

Pierre Loti

Ce n'est pas la première fois, Monsieur, que cette salle entend vibrer votre parole ardente, et le cas est unique, si je ne me trompe, d'un nouveau venu parmi nous ayant déjà parlé ici même, bien longtemps avant le jour de sa réception.

En effet, il y a vingt-cinq ans à peu près, la mode s'établit pendant quelques semaines que les lauréats de nos concours fussent invités à lire leur œuvre en séance publique. Le sujet donné cette année-là comme épreuve avait été l'*Éloge de Lamartine*, et les compositions, bien entendu, n'étaient signées que de chiffres conventionnels. Or, le triomphateur anonyme se trouva être Jean Aicard, et l'Académie française, qui déjà précédemment vous avait décerné trois de ses prix, dut vous couronner une quatrième fois.

Vous étiez donc venu sous cette coupole, — où je ne fréquentais point encore ; — vous y aviez même remporté, ce qui ne m'étonne pas, un succès sans précédent avec votre beau poème. Et il avait semblé à tous que votre place ici ne pourrait manquer

(\*) *Institut de France. Académie française. Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Jean Aicard le 23 décembre 1909, Paris, typographie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'Institut de France, 1909, in-8°, 54 pages. Le discours de Pierre Loti est publié aux pages 29-54.*

d'être bientôt définitive ; vous paraissiez désigné pour la plus prochaine de ces vacances que la dame au sablier se plaît à faire si souvent parmi nous. Mais, hélas ! Monsieur, des années devaient pourtant passer, beaucoup d'années, un peu plus d'un quart de siècle, avant que vous ayez su conjurer les espiègles démons gardiens de notre seuil, et c'est seulement lorsque nous approchons, vous et moi, du déclin de nos jours, que j'ai la grande joie de vous faire, au nom de notre Compagnie, l'accueil traditionnel.

Je dis ma joie grande, oui ; mais elle est cependant très voilée d'appréhension et de deuil, car il me faut parler de celui dont vous avez pris la place et qui était, dans nos rangs, mon ami le plus ancien et le plus sûr. Avec votre autorité de poète, que je ne possède point, n'ayant jamais fait de vers, vous venez de louer si techniquement la haute perfection de son œuvre, que je ne vois plus bien ce que je saurais ajouter. Je parlerai donc moins de l'écrivain, que de l'homme, qui fut exquis, et mourut sans reproche comme sans peur. Mais je m'inquiète, voyez-vous, d'être le dernier peut-être à prononcer son nom dans cette salle, à cette séance qui, pour employer un terme d'église, sera un peu comme son « bout de l'an ». Quelques minutes encore, et, quand ceux qui m'écoutent seront partis, quand ces bancs seront vides, il semble que plus de cendre, plus de silence vont retomber sur lui, — oh ! non point dans le monde des humbles où sa mémoire sera longtemps bénie, mais tout au moins dans ce milieu spécial qui est le nôtre et où l'on oublie si vite... Alors, je sens que la tâche pour moi est lourde ; je me juge très indigne d'être l'officiant qui dira le mot final à cette sorte de service mortuaire.

François Coppée ! Deux images très distinctes me restent de lui, celle d'autrefois et celle d'hier, celle du gai vivant un peu gamin aux yeux si rieurs, et celle du saint martyr ; deux images

qui seraient presque inconciliables, si elles n'avaient ce trait commun : sa constante et simple bonté...

Donc, vous êtes de la Provence, vous, Monsieur. Vous venez de nous le déclarer, mais nous le savions. Vous en êtes même tellement que, semble-t-il, un peu du soleil de là-bas vient nous visiter à votre suite, avec un souffle du mistral tout chargé de la bonne senteur des pins maritimes. Et on s'étonnerait à peine si, derrière ces murs, des tambourins et des galoubets, arrivés pour vous faire fête, menaient en ce moment quelque farandole sur le triste quai Conti.

Lui, notre cher Coppée, il était de Paris ; ou du moins, il était bien plus que de Paris, car il était de Montmartre, — ou peu s'en faut. À cette origine, il devait l'étincelle particulière de son esprit ; il devait surtout l'instinctive ironie, qui chez lui cependant pouvait demeurer supérieurement drôle sans jamais sentir le vitriol comme chez nos chansonniers de la butte inénarrable. Il s'était amusé jadis à donner de lui-même cette définition, stupéfiante à première vue : « Je suis... la dernière grisette. » Et en vérité ce mot de grisette, suranné si gentiment sans ridicule, convenait assez aux petits aspects superficiels de son caractère. Dans ses jeunes années, il fut un peu le cousin attardé de Mimi Pinson ; il en avait la gaieté facile, les dehors insouciantes et la sentimentalité toujours prête derrière le fou rire ; comme elle, il éprouvait un frisson, — démodé, hélas ! de nos jours, — à entendre sonner les musiques militaires, à regarder les régiments passer ; et, comme elle aussi, aux heures de mélancolie, il se rappelait confusément la Vierge blanche, qui veille dans la pénombre des églises.

Ces premières années de Coppée, elles n'eurent point, comme les vôtres, Monsieur, un beau cadre de lumière et d'espace. Oh ! non, tant s'en faut ! Et je ne sais vraiment pas si, à bien considérer, sa fin sublime commande plus l'admiration que

104

son enfance enclose, que son humble adolescence qui fut sans joie, surchargée d'obligations quotidiennes, mais qui cependant n'eut jamais un murmure. Vous venez de nous dire comment, de si bonne heure, il dut interrompre ses études, et puis travailler à gages, pour faire vivre sa famille. En effet, et il faut s'incliner très bas devant l'héroïsme de cet enfant qui, plus que tout autre, était voué aux chimères dorées, aux rêves de beauté, d'indépendance et de soleil, mais qui, sans jamais se plaindre, toujours souriant et toujours bon, acceptait la chaîne des humbles, au milieu de décors de plus en plus attristants, alors qu'il fallait, pour cause de pauvreté croissante, changer souvent de domicile, promener d'un faubourg à un autre le mobilier trop modeste. Il est vrai, dans cet intérieur si gêné qui fut celui de son enfance, personne ne devint jamais ni grossier ni vulgaire : ses parents, d'une culture morale très au-dessus de leur misère matérielle, restaient ardemment chrétiens et monarchistes, — et c'est là une garantie de distinction quand même. Oh ! loin de moi la pensée que, chez les travailleurs antireligieux et révolutionnaires, la grossièreté vienne forcément prendre place au foyer ; mais je dis qu'elle est toujours bannie de chez ceux qui demeurent fidèles aux croyances et aux traditions de notre passé, — et, à quelque opinion que l'on appartienne, on ne me contredira pas. Pour employer votre joli mot de tout à l'heure, Monsieur, les parents de François Coppée étaient des *plébéiens aristocratiques*, gens d'une espèce aujourd'hui très rare ; à leur contact il ne déflora point cette délicatesse native, cette élégance d'esprit, qui, dans la suite, lorsque d'un coup de baguette magique il fut admis chez les Altesses, lui permirent d'y entrer comme de plain-pied. Mais combien il dut souffrir, malgré son bon sourire de surface, dans tous ces logis pauvres et sombres, visités si souvent par la maladie et la mort ! Cependant sa jeune tête, emplie de visions enchantées, n'y connaissait point

105

de lassitude, car, en plus de son labeur de copiste, d'expéditionnaire, qui souvent se prolongeait la nuit, il trouvait le moyen de lire, d'étudier, de s'instruire seul, et de composer des poèmes — que personne, bien entendu, ne lisait encore, mais que la jolie flamme éclairait déjà. Pour ses repos du dimanche, il s'accordait d'aller respirer l'odeur des pelouses et des arbres, mais pas beaucoup plus loin que les jardins et les remparts de la ville ; et c'est ainsi qu'il s'éprit de ces faubourgs parisiens, comme on s'attache toujours aux lieux où l'on a souffert, et aimé, — et qu'il trouva le secret de nous les rendre presque enviables, en ces vers où toute la clarté de son âme les transfigure. J'ai dit « souffert et aimé » ; c'est que je le soupçonne fort d'avoir eu de bonne heure quantité de petites aventures, — avec des blondes surtout, — oh ! des passionnettes légères et sentimentales, comme les entendait sa cousine Mimi Pinson. Sans cela, comment eût-il pu, avant sa vingtième année, être déjà un charmant poète de l'amour ? Et quel amusant contraste d'entendre cet homme, qui devait plus tard devenir un catholique si fervent et si pur, donner au lecteur, dans une pièce où il vante le charme contestable de quelque coin de banlieue, ce conseil, qui encore ne s'inspire pas directement des préceptes de l'Église : « J'y ai ma blonde. Ayez-y votre brune. »

Vers ses vingt-trois ans, il enthousiasma Catulle Mendès, dont ce fut l'honneur de l'avoir découvert, et qui lui fit aussitôt connaître Heredia, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, tous à peu près de son âge. Cette pléiade de jeunes prit alors l'habitude de se réunir chaque samedi chez Leconte de Lisle, et c'est au milieu de cette élite qu'il perfectionna sa technique impeccable de Parnassien.

Quatre années plus tard, il écrivait sur commande, en hâte et en fièvre, dans sa très pauvre chambrette de Montmartre, le chef-d'œuvre qui d'un seul coup lui donna la gloire. Le *Passant*,

c'était toute son irréalisable chimère qui s'élançait de sa prison comme par une trouée dans la muraille, qui soudainement fusait en une gerbe étincelante vers le bleu sans limites. Évidemment, il eût aimé être ce « passant » lui-même, ce Zanetto sans entraves, dont le langage sonne la jeunesse, le matin, la liberté, le cristal, et qui vient nous dire :

... Je vais par là, mais si la route  
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,  
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.  
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage  
Comme la feuille morte et comme le nuage.  
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où,  
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,  
Avide seulement d'horizon et d'espace,  
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe...

106

Son ciel à lui, pauvre petit Coppée d'alors, son ciel pour y suivre les oiseaux, c'était le plafond bas, au-dessus de ces veillées laborieuses et prolongées tard, où, par économie, toute la famille se serrait autour d'une même lampe, sa mère et ses sœurs se courbant sur leurs travaux d'aiguille ; lui, peinant sur ses copies à tant la ligne.

Mais ce fut une chose tellement triomphale, cette première du *Passant* à l'Odéon, que toute la vie de l'auteur s'en trouva changée. Soudain, sans l'avoir prévu, il était homme célèbre sur le coup de minuit, dès que son nom eut été harmonieusement jeté au public par Sarah Bernhardt, qui venait, elle aussi, de se révéler idéale et unique dans le personnage de Zanetto. On joua le *Passant* sur toutes les scènes, dans les salons, dans les cours étrangères. On le joua aux Tuileries, et l'Empereur d'alors offrit avec bonne grâce une pension au jeune poète, —

qui la refusa, bien entendu : le contraire, n'est-ce pas, nous eût presque gâté la mémoire de notre Coppée, si digne et si aimablement fier.

À côté de son désintéressement, dont vous venez, Monsieur, de nous citer un exemple à propos de Leconte de l'Isle, ce que nous devons peut-être admirer le plus, chez ce jeune triomphateur que les hommages du monde élégant eussent pu griser, c'est son retour, sans doute plutôt voulu qu'instinctif, vers ces humbles au milieu desquels il avait vécu son enfance obscure. Par devoir, par sympathie, par affectueuse pitié, il fit aux humbles le cadeau magnifique de son talent. Certes, il se permit encore de hautes envolées vers le pays des chimères, mais c'est au peuple qu'il songea surtout. Au peuple, aux ouvriers, à tous ceux que notre orgueil a dénommés *les petits*, il apporta la vraie poésie qu'ils ignoraient encore et qui les ravit comme une chose délicieusement nouvelle. Il accomplit ce prodige de se mettre à la portée des plus modestes travailleurs en prenant ses sujets dans leur vie de chaque jour, et de les captiver, sans qu'ils pussent dire pourquoi, par un art si accompli et une langue si cristalline, que les gens du monde se laissaient prendre en même temps et admiraient comme eux.

C'est en cela, du reste, qu'il fut un véritable novateur, à qui Sainte-Beuve peut-être, et Henri Heine, avaient seuls vaguement montré le chemin. Pour ne citer que les deux pièces qui sont devenues presque banales à force d'être redites et célèbres, la *Grève des forgerons*, l'idylle du soldat et de la servante ont soulevé autant d'émotion charmée chez les lettrés que chez les simples, ouvriers ou paysans.

Et, dans ces poèmes où, volontairement, il côtoie de si près la plus humble vulgarité, quelque chose toujours arrive à temps pour qu'il n'y tombe pas : c'est la précision, la juste mesure, le rythme, ou c'est je ne sais quoi encore dont le secret lui appar-

107

tient. Aux passages où il fait le plus semblant d'être terre à terre, je le laisse aller avec ce sentiment d'attente confiante que j'éprouvais, dans mon enfance, quand je regardais jouer les féeries où par instants rien de merveilleux ne se passe. Le théâtre quelquefois ne représentait qu'une maisonnette quelconque, comme celle de Cendrillon, par exemple ; mais je prenais patience, sachant que c'était *une féerie* : donc les murs allaient tomber pour faire place à quelque palais tout en or ; ou bien le plafond, s'ouvrir pour quelque apothéose. De même, dans les poèmes de Coppée les plus contestés, il y a toujours des petites fées qui veillent entre les lignes, et on est tranquille, on sait qu'elles vont jouer de leur baguette à propos de n'importe quoi, d'un nuage en l'air, ou d'un rayon de soleil éclairant les pauvres arbres d'un faubourg... Ainsi, dans cette pièce du « Banc », les fées ne cessent de tourner autour du brave petit soldat et de sa payse, et elles nous donnent, entre autres visions d'une suave mélancolie, celle qui s'évanouit en ces derniers vers :

Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin  
Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose ;  
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :  
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

Et toutes les prétendues vulgarités de Coppée sont comme cela entremêlées, enchâssées de perles fines.

Quant à certaines outrances dans le prosaïsme des sujets qu'il eut parfois la fantaisie de traiter en vers très parnassiens, ceux qui en ont été si choqués, tout simplement n'ont pas compris. Il était beaucoup trop fin, il avait beaucoup trop le sens du comique pour ne pas sourire le premier du contraste entre des cadences pompeuses, des rimes opulentes, — et l'arrière-boutique d'une épicerie de banlieue. Là, il s'amusa,

Monsieur, n'en doutez pas ; il s'amusa de son « petit épicier de Montrouge », — et bien plus encore des quelques pédants qui seraient ahuris de le lire. Mais, vis-à-vis du pauvre épicier surtout, c'était sans ironie mauvaise, avec tolérance et pitié, comme il savait s'amuser de tous et de toutes choses.

L'inaltérable gaieté de Coppée, on se l'expliquait si bien, pour peu que l'on observât d'un peu près cet être sans détours ! D'abord, rien à se reprocher, ni un faux pas, ni une lâcheté, ni une compromission, ni un égoïsme ; au contraire, la conscience du devoir toujours accompli et de la charité partout répandue. Ensuite, malgré bon nombre d'amourettes, — avec des blondes, — il avait été assez épargné, à ce qu'il semble, par l'âpre amour qui est de notre époque névrosée et inassouvie, et qui peut mener aux abîmes d'angoisse. Enfin et surtout il avait gardé de son enfance une sorte de foi latente qui, même avant son grand élan de mysticisme, suffisait à lui masquer doucement la fuite de nos durées terrestres et l'universelle descente vers la mort... C'est à cause de tout cela qu'il était gai, gai comme un oiseau du matin, en même temps qu'il était moqueur, mais sans sarcasme, moqueur pour rire seulement, à la façon du plus gentil et du plus inoffensif des enfants de Paris.

Et, tenez, nul plus que lui ne respectait l'Académie française, nul ne prisait plus haut le beau rôle qu'elle joue, en demeurant, au milieu de la barbarie envahissante, le conservatoire obstiné de notre langue de France, et en procédant chaque année avec une attention si pieuse au difficile partage de l'or qui lui a été confié. N'empêche qu'à l'occasion il s'amusa même aux dépens de notre Compagnie.

À ce propos, laissez-moi conter une anecdote, oh ! bien petite, mais qui a l'excuse d'être vraie. On venait de me recevoir sous cette coupole, et, — il s'en était aperçu sans peine, — j'y étais aussi préparé qu'un sauvage que l'on eût pris au filet, la veille,

110

dans la brousse. Donc, il se fit un jeu de semer l'effroi sur mes débuts, en m'exagérant le formalisme de mes nouveaux confrères : « Il faudra beaucoup surveiller votre maintien », me dit-il. Et il ajouta, avec un geste d'une impayable préciosité : « Cela vous rappellera la Chine, les mandarins à bouton de saphir... Vous savez, l'Académie des *Dix mille pinceaux*... » À la première séance, où j'arrivai donc avec un réel excès de conviction et de timidité, le hasard me plaça près de lui. (C'était une séance de Dictionnaire. Après de patients labeurs, on était, ce jour-là, sur le point de clore la lettre A.) Une discussion s'était engagée, à laquelle il avait ardemment pris part, au sujet de je ne sais quel adjectif, dont le sens évoluait au cours du siècle. L'entente n'arrivait point à s'établir, et, comme j'écoutais dans mon profond recueillement de néophyte, il jugea que c'était l'instant d'émettre quelque gaminerie colossale, pour me faire tomber de mon haut. Comme sous l'effet brusque d'un déclic, le rire apparut sur son visage si mobile et une gaieté de collégien élargit ses bons yeux si clairs : « Il n'y a qu'à laisser le mot en blanc, — dit-il avec un léger accent de faubourg, — on le cherchera demain... dans un Larousse. »... Oui, Monsieur, il avait proféré cette énormité... Et il m'en réservait une plus affolante encore. L'instant d'après, consultant sa montre pour quelque rendez-vous sur lequel nous aurions peut-être mauvaise grâce d'appuyer, en pleine séance de nos dix mille pinceaux il se leva, disant : « Je me trotte ! »

À l'époque où il me fut donné de connaître François Coppée et d'entrer un peu dans son intimité précieuse, il était depuis longtemps célèbre, déjà presque vieillissant d'aspect, et semblait installé dans la vie comme un sage, pour attendre le soir, qui s'annonçait paisible. En un silencieux petit logis de la rue Oudinot, que l'on eût dit rapporté du fond de quelque province, il faisait ménage avec sa sœur, son aînée de vingt ans, la discrète

et douce vieille, mademoiselle Annette, — et avec plusieurs chats, très aristocrates et soignés de leur personne. Ces derniers vivaient sur la table à écrire du maître, suivant des yeux le mouvement de sa plume, et parfois dérangeant d'un coup de patte son écriture, qui, on le sait, était nette et jolie comme son âme. On disait déjà « le bon Coppée » ; mais, appliqué à cet homme dans toute la plénitude de son talent, le mot « bon » n'avait pas le sens protecteur que souvent on lui donne ; il gardait son sens propre et signifiait le compatissant, le charitable, le droit et le sûr ; en effet il faut l'avoir vu de près pour juger tout le bien moral qu'il faisait, et tout le bien matériel qu'il trouvait moyen de répandre, avec une fortune pourtant modeste.

111

Dix années, quinze années passèrent ainsi, marquées chacune par des œuvres d'une saine et franche beauté, dont les plus retentissantes peut-être furent ce *Pater* tout imprégné de l'infini pardon évangélique, et ce drame *Pour la Couronne*, égal, comme vous le disiez, aux plus grands du théâtre moderne.

C'est après le triomphe de cette dernière pièce, que commença le long martyre physique de Coppée. L'acier du chirurgien dut fouiller et refouiller profondément sa pauvre chair ; la convalescence fut douloureuse, hésitante, interminable... Et, un livre, que personne n'eût attendu de ce doux incrédule, jaillit alors de son cœur, comme la candide prière d'un enfant. Cela s'appela *la Bonne Souffrance* et cela marquait le retour extasié du poète à la foi de ses premières années. Il était déjà chrétien par les œuvres, bien plus que nombre de dévots et de prêtres, chrétien par la pitié, par l'amour fraternel, le pardon des injures. Et, de cette religion dont il avait toujours pratiqué la morale, il eut tout à coup le bonheur de pouvoir admettre, par on ne sait quelle intuition ou quel mirage, les dogmes difficiles, et accepter les radieux espoirs.

C'est à ce moment que prend place dans la vie de Coppée l'épisode auquel vous avez touché si délicatement, Monsieur, pour ne pas effleurer des questions encore brûlantes. Ce que personne au moins ne peut lui refuser, c'est qu'il fut comme les vrais braves que la lutte galvanise, ou guérit. Il aimait trop sincèrement le peuple, il le respectait trop, — pour ne pas haïr certaines « démocraties » qui l'égarent. Donc, il se jeta au plus fort de la mêlée, oubliant son mal. S'il alla trop loin, s'il fut excessif, s'il eut des indignations, presque des violences qu'on ne lui avait jamais connues, il aurait peut-être fallu lui pardonner, parce que c'était *lui*, Coppée, c'est-à-dire l'homme le moins suspect d'agir par intérêt personnel, le plus indemne d'ambitions politiques, le plus incapable de viser, sous une forme ou une autre, l'argent de la nation.

Après cette crise, qui lui avait donné des forces artificielles, un autre mal encore vint s'abattre sur ce juste, sur ce débonnaire qui s'était sacrifié, — un mal qui inexorablement aboutit à la mort après des paroxysmes de torture. Donc il commença d'endurer l'atroce souffrance progressive, cependant que M<sup>lle</sup> Annette près de lui s'éteignait peu à peu d'épuisement et de vieillesse. Oh ! s'il n'y avait eu le rêve chrétien, qui change et illumine tout, quelle chose effroyable cela pouvait devenir, dans le triste logis sans enfants, l'agonie presque simultanée de ces deux êtres, qui depuis longtemps ne vivaient que l'un par l'autre, et qui allaient plonger au fond de la grande nuit sans laisser personne après eux, ni pour les continuer un peu dans la vie, ni seulement pour garder leur souvenir. Ce fut la bonne M<sup>lle</sup> Annette qui partit la première ; lui, devait après elle durer encore huit jours, pour subir l'excès de ce supplice que les narcotiques n'atténaient plus. Même cette pauvre dernière satisfaction qu'il souhaitait, celle d'aller conduire sa sœur Annette au cimetière, lui fut refusée : il n'eut pas la force de

revêtir le costume noir qu'il s'était obstiné à faire acheter pour avoir au moins porté une fois son deuil sur la terre. Cependant il finit sans une révolte, sans un murmure, en priant avec une ferveur confiante pour ses amis les ouvriers, les humbles, — et aussi pour les exploités ou les fous qui les mènent à la désespérance, aux alcools et aux explosifs.

Quand ce fut l'heure de le conduire à l'église et au cimetière, les pompes officielles firent un peu défaut — et je ne prévois pas qu'un jour vienne où il soit bruyamment transféré au Panthéon. Cependant beaucoup de ses ennemis politiques étaient là, ayant désarmé, et de tout cœur, devant la beauté sereine de cette mort, et des personnalités de clans fort divers, qui faisaient trêve pour un jour, suivaient son cercueil. Mais il y avait surtout un immense cortège, venu sans convocation, cheminant sans paroles : et c'était le peuple, le vrai peuple, assemblé spontanément pour rendre hommage à son poète et son ami ; c'était une foule qui s'était choisie d'elle-même parmi ce qu'il y a de plus hautement respectable dans le monde ouvrier, — de plus respectable en même temps que de plus modeste, des hommes en bourgeron de travail, des femmes portant leur petit enfant sur les bras. Pas un cri, pas un scandale ; un recueillement unanime, qu'il ne fut besoin d'aucun service d'ordre pour établir. Il eut donc ainsi les très rares, les très magnifiques funérailles qu'il avait mérité d'avoir, et qui sont au-dessus de la portée des plus riches de cette Terre, parce qu'elles ne se font point sur commande et ne s'achètent pas...

J'ai parlé si longuement de votre prédécesseur, Monsieur, que je dépasserais le temps permis si je parlais maintenant de vous comme je l'aurais désiré.

Mais, faites crédit de quelques années... Je ne voudrais pas vous dire des choses en deuil un jour où nous vous souhaitons

la bienvenue ; cependant vous savez que sonnera l'heure inéluctable où quelqu'un d'autre, à cette place, viendra prononcer votre éloge et s'étendra sur votre belle œuvre ; il le fera sans doute avec une beaucoup plus haute compétence, car je ne suis qu'un instinctif qui, en admirant, sait mal expliquer pourquoi il admire ; et puis, vous aurez moins à craindre que ce panégyriste, non désigné encore, soit taxé de partialité, car, il aura beau être votre ami, il ne le sera certes jamais autant que moi-même.

Je veux cependant indiquer les points de ressemblance que je vous trouve avec celui que vous remplacez ici. Vous en avez noté un vous-même, un point bien modeste et d'ailleurs contestable : « Nous sommes, avez-vous dit, deux poètes régionalistes. » Oh ! croyez-vous que Montmartre, ou la rue Saint-Maur, soit vraiment une *région* de la France ? — Non, gardez pour vous seul ce titre de régionaliste. Il vous sied plus qu'à personne, et je le trouve d'ailleurs fort beau, car la lumineuse, et vive, et fière Provence, c'est vous qui, réellement, nous l'avez donnée ; avant vous, tout ce que son âme chante, tout ce qui est son essence profonde nous échappait encore, — même avec Mistral, parce qu'il s'est refusé, lui, à écrire en français.

En cherchant dans votre passé, dans votre enfance, j'aperçois tout de suite deux êtres, grands chacun à sa manière, desquels vous procédez :

Le premier, un aïeul, votre véritable éducateur, peut-être ; un Provençal absolu, celui-là, et un sage dont on se souvient encore là-bas comme d'un apôtre de la charité. Au fond des bois de pins, qui sentent bon sous le soleil et où les cigales font leur musique, il habitait une vieille maison isolée, qui fut souvent la vôtre au début de la vie. Plus tard, vous lui avez fait hommage de votre œuvre, en ces quelques vers qui, du reste, suffiraient presque à expliquer le côté si tendrement simple de votre talent :

Grand-père, tout cela, quelle qu'en soit la gloire,  
Je l'ai pris à toi-même, à ta simplicité,  
Au vieux air que tu m'as, le soir, cent fois chanté,  
Au ton dont tu disais ta plus naïve histoire...  
Tu fis mon œuvre simple, et ma voix attendrie,  
Et je rapporte à toi ce qui vient de toi seul...

L'autre homme qui, avec ce grand-père, influa le plus sur votre destinée, fut Lamartine, chez qui vous passiez vos dimanches de collégien, et qui se plaisait parfois, vous ayant deviné de très bonne heure, à dire pour vous seul ses vers immortels. Entre ces deux-là, vous ne pouviez mieux faire que devenir ce que vous êtes : le poète par excellence de votre belle région natale.

Et, puisque j'en suis à compter les influences tutélaires qui ont favorisé l'éclosion de votre talent, permettez-moi de saluer aussi la tendresse de cette sœur aînée, qui vous traita en fils et ne cessa d'être attentive à toute votre vie laborieuse.

La Provence, vous nous l'avez donnée tout entière, celle des plus vieux temps avec ses candides légendes, celle du moyen âge avec ses nobles histoires de chevaliers. Et, quant à celle d'aujourd'hui qui, hélas ! est près de s'engloutir sous le flot montant de la banalité, vous l'avez éternisée dans le *Roi de Camargue*, dans *Ibis bleu*, dans *Miette et Noré*, qui gardent toute la senteur de l'aromatique terroir ; dans cent autres poèmes aussi, qui nous apportent, comme par une fenêtre que l'on ouvrirait soudain, le soleil, le vent salubre de la mer, et, — pour employer vos phrases rythmées, —

... le bruit des eaux creusant les roches,  
L'adieu des vaisseaux inclinés,  
L'appel des laboureurs, le son perdu des cloches.

Vous avez senti que bientôt personne ne l'entendrait plus, votre idiome provençal, pourtant si alerte, si harmonieux et qui sonne si clair ; c'est pourquoi vous y avez renoncé dans vos chants, car il n'y a pas de lutte possible contre ce souffle moderne qui se lève pour tout abattre en nivelant tout. Vous avez dit quelque part : « Les choses provinciales qui se meurent, fixons-les dans la langue qui doit leur survivre. » Et vous avez su fixer les choses du Rhône et de l'Esterel en un français qui parfois, calqué sur le provençal, arrivé à force d'art à nous donner l'illusion d'être là-bas ; un français toujours simple, mais qui, avec cela, ne cesse d'être limpide et coloré, autant que le beau ciel des soirs sur votre Méditerranée. Dernièrement encore, dans la crainte qu'il manquât une petite note à votre grande œuvre régionaliste, vous avez écrit d'abondance cet étourdissant *Maurin des Maures*, où éclate en feu d'artifice tout le Don Quichottisme des Provençaux, avec la drôlerie transcendante de leur esprit et la franche sonorité de leur rire. Donc, n'ayez point de crainte, Monsieur, il se réalisera pour vous, le rêve que vous avez formulé ainsi :

Chaque fois qu'on redit ton beau nom, je voudrais,  
Provence, que le mien fût toujours mis auprès,  
Et rester lumineux du soleil qui te dore.

C'est peut-être d'ailleurs parce que vous vous êtes trop donné à votre chère Provence, que votre place, dans la discutable hiérarchie des lettres, n'est pas aussi haute que vous le mériteriez. Chez nous, vos vrais admirateurs sans réserves ont été plutôt des isolés ; — il est vrai qu'ils s'appelaient Flaubert, George Sand, Sully Prudhomme ou Victor Hugo ; — mais je sais quantité de gens du monde qui continuent de vous opposer résistance, étant trop factices eux-mêmes pour comprendre

que ce qui affirme la grandeur de votre art, c'est précisément d'être si naturel et d'avoir l'air si primesautier. Ici encore, faites crédit, Monsieur ; votre œuvre, parce qu'elle est la vie même, ne peut que durer, s'imposer et grandir.

Maintenant je veux saluer aussi en vous un autre titre un peu à côté, que notre cher Coppée n'avait pas : vous êtes le poète des petits enfants, et leur poète unique. Les tout petits, personne avant vous ne les avait compris si bien, ni surtout n'avait réussi à se faire entendre par eux. Ils récitent vos vers avec amour, non seulement dans les écoles provençales, mais dans celles de France, ou d'Allemagne et de Bohême. Par je ne sais quel tour de force de votre sensibilité exquise, vous nous expliquez ces petits êtres aussi fidèlement et naïvement que s'ils se racontaient eux-mêmes. Vous savez aussi faire pénétrer dans leur tête des pensées qu'ils n'avaient encore jamais eues, et qui les captivent sans les fatiguer. Et vos livres, écrits pour eux et pour leurs mères, sont pleins d'adorables choses, — comme celle-ci par exemple que je prends entre mille :

« Un petit rideau blanc autour d'un berceau suffit à rassurer l'enfant des femmes contre tout l'infini ; mais il faut une mère pour tirer le petit rideau soigneusement, pour l'interposer entre le regard de l'âme humaine qui s'éveille et l'âme hostile des forces aveugles. Les pères ne sauraient pas... »

Je crois vraiment, — et vous l'avouez presque dans votre ensorceleur *Chant du dormir*, — je crois que chez les êtres comme vous ultra-sensitifs, il reste toujours de la fraîcheur enfantine, malgré tant de lassitude souvent et de déceptions accumulées ; peut-être même y découvrirait-on un peu d'enfantillage, encore vivant dans quelque repli de l'âme, — comme on trouve parfois, en feuilletant un herbier déjà poussiéreux et grisâtre, une pauvre petite fleur qui par hasard a gardé son coloris, et n'a pas voulu tout à fait mourir.

Mais, contrairement à ce que j'annonçais, j'ai l'air de ne constater que vos dissemblances avec votre prédécesseur. Voici, j'en viens à vos points communs :

Le premier, c'est que vous êtes, Coppée et vous, les deux poètes contemporains les plus *populaires* de notre pays. Et, en disant cela, je prétends vous adresser, à l'un et à l'autre, le plus enviable des éloges ; car, pour pénétrer ainsi au cœur du peuple, il faut, lorsqu'on écrit en vers, être plus qu'un ciseleur habile, il faut avoir mis, sous les rimes qui bercent, quelque chose de sincèrement et de tendrement humain, quelque chose qui sente la vie, l'amour, la pitié. Ou bien il faut avoir été hanté par la grandeur infinie du mystère de tout, et connaître des suites de mots à la fois intenses et faciles, capables d'en éveiller l'inquiétude dans les âmes encore incultes et à peine évoluées. Je crois en outre que, pour être vraiment populaire, il faut avoir fait, comme vous deux, une œuvre SAINTE, en même temps qu'une œuvre d'art, car c'est surtout auprès des demi-cultivés, des demi-lettrés, des demi-élégants, que trouvent grâce le cynisme et les mots grossiers ; mais la majorité du peuple, non, chez nous, Dieu merci, elle en est encore à préférer ce qui fait couler les bonnes larmes, ce qui est pur et même un peu idéal.

Le cas de cette pénétration étonne peut-être davantage de la part de Coppée, qui risquait, en tant que Parnassien, de planer dédaigneux et impassible, et qui au contraire a su s'abaisser vers les humbles sans déchoir, ou plutôt qui a trouvé le secret de les élever par instants à son niveau. Ceux qu'il appelait, — mais si amicalement, — « le petit peuple de la grande ville » ont été ses lecteurs, et ce fut sa vraie gloire, à mon avis, de prendre place à leur foyer, sans pour cela perdre son rayonnement aux yeux des lettrés et des artistes.

Vous, c'est le peuple effervescent des campagnes de Provence qui vous a élu pour son barde ; chez les paysans, chez les

pêcheurs de là-bas, vous entrez en voisin, en familier que l'on aime et que l'on fête. Le jour où nous avons le mieux senti combien vous la magnétisez, cette Provence tout entière, c'est lorsque au théâtre antique d'Orange fut donnée l'inoubliable représentation de la *Légende du Cœur*, — où Sarah Bernhardt encore prêtait sa grâce souveraine à votre héros, le chevalier poète ; les dix mille Provençaux rassemblés parmi ces ruines vibraient par vous, à l'unisson avec vous ; dans ce cadre, votre triomphe, cette fois, prit le caractère d'une scène des temps jeunes et passionnés ; il fut d'une beauté que nous avons cessé de connaître, et l'aïeul, qui vous éleva dans sa maison des bois, en eût été plus fièrement ému, à juste titre, que de l'accueil que vous recevez aujourd'hui sous cette coupole officielle... Je ne voudrais pas vous accabler, tout vif encore, des noms légendaires du passé, d'autant plus qu'il est impossible de prévoir combien d'années les plus durables d'entre nous pourront tenir contre le grand oubli de demain. Cependant, savez-vous à qui me fait surtout songer votre popularité régionale ? Au mélodieux Hafiz et à Saâdi du Pays des roses. Ces deux-là, aujourd'hui encore les lettrés de la Perse (où il n'y a pas d'Académie) ne se lassent de reproduire amoureusement leurs poèmes, en calligraphie patiente, avec alentour des miniatures de missel, — cependant que j'ai entendu aussi, après mille ans, des chameliers redire leurs strophes le long des chemins du désert, en caravane, et des bergers les chanter le soir, au camp nomade. Dans ce siècle, Monsieur, nous n'avons plus le temps, comme les Orientaux, de faire des belles calligraphies pour honorer les écrivains que nous aimons ; mais veuillez considérer notre réception d'aujourd'hui comme l'équivalent, — ou à peu près, — des fines enluminures que nous nous serions plu à mettre en marge de vos œuvres, si nous étions des dilettanti de Chiraz ou d'Ispahan. Par exemple, je n'ose pas vous promettre que dans

mille ans les bergers de Provence liront encore vos vers. Dans mille ans, il n'y aura plus de bergers ; et puis le temps est passé, de ces peuples immobiles qui de père en fils vivent des mêmes rêves, — comme, hélas ! est passé le temps des peuples heureux. Mais de nos jours du moins, les braconniers, qui partent en chasse vers la forêt des Maures, emportent souvent un de vos livres dans leur carnier, pour passer les heures ; c'est là un hommage qu'ils ne rendent qu'à vous seul. Et les paysans des hameaux perdus font silence, le soir à la veillée, pour écouter du Jean Aicard, récité par leurs petits enfants qui l'ont appris à l'école.

Un point qui vous rapproche encore de Coppée, c'est que cette humanité, dans vos livres, est une humanité toujours attendrie, toujours prête à pardonner quand même. Vos pièces de théâtre, vos romans, comme les siens, aboutissent à un pardon sans borne que l'on s'accorde en pleurant et qui nous fait pleurer aussi. C'est par un tel pardon que se termine votre drame aujourd'hui classique, *Le père Lebonnard*, qui fut le triomphe du tragédien Novelli en Italie, le triomphe de Silvain en Angleterre, et qui, après avoir été joué et rejoué sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique, nous est revenu à Paris au bout de vingt ans, avec une telle moisson de « rappels » et de larmes, — que nous avons cependant fini par le comprendre et l'acclamer aussi.

Et enfin, le trait qui vous unit le plus intimement, vous le poète qui nous arrivez, au poète qui vient de nous quitter, c'est que vous êtes deux profonds mystiques, et deux mystiques chrétiens.

Oh ! votre christianisme à vous, Monsieur, manque essentiellement d'orthodoxie, et la très sainte Inquisition n'eût pas failli, du moins je l'espère, à son devoir de vous brûler vif. Un de vos biographes de talent a donné cette définition de votre

nostalgique et si anxieuse religiosité : le dernier résidu de l'idéal chrétien au fond d'une âme. Je ne connais pas, en l'espèce, de mot plus sinistre que ce mot de résidu, qui, hélas ! est juste. De tout ce qui a fait vivre, palpiter, lutter nos ancêtres, notre génération n'aura eu que cela pour héritage : un *résidu* dont elle n'arrive même pas à secouer le charme indiciblement douloureux.

Nous ne savons et ne saurons jamais rien de rien : c'est le seul fait acquis. La vraie science n'a même plus cette prétention d'expliquer, qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau humain d'avant-garde découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme s'il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant, plus sombre, qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible. À mesure que nous avançons, le mystère, la nuit s'épaississent, et l'horreur augmente... C'est alors que le « résidu » chrétien essaie encore de protester doucement au fond de nos âmes. Nous voyons bien que ce n'est pas cela, qu'il n'est pas possible que ce soit cela ; mais, derrière l'ineffable symbole, — infiniment loin derrière, si l'on veut, là-bas aux confins de l'incompréhensible, — nous nous disons qu'il y a peut-être la *vérité*, avec l'espérance. Et puis, nous sentant nous-mêmes accessibles à la pitié, ne valant d'ailleurs que par la pitié, nous nous raccrochons à l'idée qu'il existe quelque part une Pitié suprême, vers qui jeter, à l'heure des grands adieux, le cri de grâce qui autrefois s'appelait la prière ; une Pitié capable de nous accorder même ce *revoir*, sans lequel la vie consciente, avec l'amour au sens infini de ce mot, ne serait qu'une cruauté par trop lâche ou trop imbécile... Quand nous en arrivons là, Monsieur, nous ne sommes pas très loin d'être des chrétiens, sinon à la façon de Coppée bien entendu, du moins à la vôtre...

Mais pardon ! Tout ce que je viens de dire a été déjà tellement mieux dit et redit, que je m'excuse de retomber dans ce lieu commun de la détresse...

Votre livre intitulé *Jésus* (celui peut-être où vous vous faites le plus merveilleusement simple et le plus humblement humain) nous montre deux pauvres disciples du Christ, pêcheurs du lac de Tibériade, qui, le troisième jour après la mort de leur maître, s'en reviennent mornes et accablés vers Emmaüs, à la nuit tombante. Une ombre tout à coup surgit à leurs côtés, s'éloigne, revient... Si elle s'approche, ils se reprennent à avoir courage, tandis qu'ils tremblent et défont dès qu'elle disparaît. Alors, ce fantôme de Jésus, si incertain pourtant, et qu'ils distinguent à peine, ils le supplient de cheminer près d'eux jusqu'à l'étape du soir, parce que sans lui ils ont froid jusqu'au fond du cœur, dans la nuit plus sombre.

Et vous terminez cette pièce allégorique du naïf passé par la prière que voici, qui tout à coup est de notre temps, et que des milliers d'âmes rediraient avec vous :

Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,  
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !  
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,  
Sur tout notre néant seule réalité !

Seigneur, nous avons soif ; Seigneur, nous avons faim ;  
Que notre âme expirante avec toi communie !  
À la table où s'assied la fatigue infinie,  
Nous te reconnâtrons quand tu rompras le pain.

Reste avec nous, Seigneur, pour l'étape dernière,  
De grâce, entre avec nous dans l'auberge des soirs...  
Le temple et ses flambeaux parfumés d'encensoirs  
Sont moins doux que l'adieu de ta sourde lumière.

122

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,  
Le siècle va finir dans une angoisse immense :  
Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence.  
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons ! »



*Jean Aicard académicien, photographie anonyme  
(archives municipales de Toulon, 1 S Fonds Jean Aicard).*

123



*Épée de Jean Aicard académicien, photographie anonyme (archives municipales de Toulon, 1 S Fonds Jean Aicard).*

## L'ÉPÉE D'ACADÉMICIEN DE JEAN AICARD

**Dominique AMANN**

Selon les usages de la vénérable maison, Jean Aicard se devait de paraître aux manifestations les plus solennelles en tenue d'académicien, c'est-à-dire revêtu de l'habit vert et portant au côté gauche une épée d'apparat.

Son habit<sup>1</sup> porte la marque « Laffont, 3 rue Choiseul, Paris ». Pour le frac, c'est « le peintre Bouchor, qui choisit avec tant d'art la nuance délicate des feuilles d'oliviers brodées à l'habit d'Aicard<sup>2</sup> ».

Dès son élection le jeudi 1<sup>er</sup> avril 1909, un groupe d'amis de l'écrivain décida de lui offrir son épée : le peintre Barbarroux fut chargé d'en concevoir la décoration et François Armagnin de recueillir les souscriptions<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Habit visible au Musée Jean-Aicard, villa des *Lauriers-Roses*, La Garde (Var). — Aux archives municipales de Toulon, le carton 1 S 9 du Fonds Jean Aicard, enveloppe « Factures personnelles de Jean Aicard », contient quelques devis de tailleurs parisiens pour un habit d'académicien.

<sup>2</sup> *Je dis tout*, n° 1, samedi 1<sup>er</sup> janvier 1910, page 3, « Les jours se suivent ». — Joseph-Félix Bouchor (1853-1937) élève de l'École des beaux-arts, artiste peintre, frère de l'écrivain Maurice Bouchor (1855-1929)

<sup>3</sup> *Je dis tout*, n° 15, samedi 10 avril 1909. — *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10387, samedi 10 avril 1909, page 3, colonne 1, « Une épée à Jean Aicard ». — Edmond-Paul-Auguste Barbarroux (1882-1948), artiste peintre né à Toulon.

De son côté l'A de Toulon<sup>4</sup> fit savoir quelques jours plus tard qu'elle souhaitait offrir à Jean Aicard « un souvenir à l'occasion de son élection à l'Académie Française<sup>5</sup> » et ouvrit sa propre souscription.

Enfin, un « Comité Jean-Aicard formé sous la présidence de J. Baylon, professeur au lycée de Toulon » organisa les festivités populaires qui animèrent la maison de l'écrivain le dimanche 23 mai 1909<sup>6</sup> ; il ouvrit ensuite une nouvelle souscription « en vue d'offrir un objet d'art au poète, en souvenir de son élection à l'Académie française<sup>7</sup> ».

L'élection de Jean Aicard avait donc suscité un grand enthousiasme dans sa ville natale et les initiatives se multipliaient pour le fêter.

Il y a tout lieu de penser que l'A rejoignit les amis du poète. En tout cas, l'épée, après avoir été exposée pendant quelques jours dans une vitrine du boulevard de Strasbourg<sup>8</sup>, fut finalement offerte conjointement par l'A et le lycée – maîtres et

<sup>4</sup> A : Association des anciens élèves du collège et du lycée de Toulon.

<sup>5</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10392, jeudi 15 avril 1909, page 2, colonne 6, « Chronique locale. L'A de Toulon à ses camarades ».

<sup>6</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10399, jeudi 22 avril 1909, page 2, colonne 6, « Chronique locale. Comité Jean-Aicard » ; et 30<sup>e</sup> année, n° 10426, jeudi 20 mai 1909, page 2, colonnes 4-5, « En l'honneur de Jean Aicard ».

<sup>7</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10442, samedi 5 juin 1909, page 3, colonne 1, « Chronique locale. Comité Jean-Aicard » ; 30<sup>e</sup> année, n° 10460, mercredi 23 juin 1909, page 2, colonne 6, « Chronique locale. Comité Jean-Aicard » ; et 30<sup>e</sup> année, n° 10464, dimanche 27 juin 1909, page 2, colonne 4, « Chronique locale. Comité Jean-Aicard ».

<sup>8</sup> « L'épée offerte par l'A et le Lycée de Toulon, à M. Jean Aicard, président d'honneur de l'Association des Anciens Élèves du Collège et du Lycée de Toulon, à l'occasion de sa récente élection à l'Académie Française, est exposée dans la vitrine de la maison Sarrut, boulevard de Strasbourg. Elle lui sera remise au banquet du 4 juillet. » (*Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10468, jeudi 1<sup>er</sup> juillet 1909, page 3, colonne 1, « Chronique locale. L'épée de M. Jean Aicard »).

élèves – et remise au nouvel académicien au cours d'un grand banquet le dimanche 4 juillet 1909<sup>9</sup>.

La réalisation matérielle de cet objet d'art, à partir des schémas et dessins du peintre Barbarroux, suppose un travail très délicat à la fois artistique et technique ; pour ne parler que de la poignée et de sa garde : sculpture des éléments en taille réelle, réalisation de moules, fonte et coulage du bronze, finitions et dorure... Par qui toutes ces opérations furent-elles réalisées ?... Je n'ai retrouvé qu'une seule mention dans un journal parisien :

#### Veille d'Immortalité<sup>10</sup>

Avant d'endosser l'habit vert. — M. Jean

Aicard nous dit ses impressions.

Il est midi. Mais notre éminent collaborateur Jean Aicard ne sait plus quand il déjeunera. [...].

Et le poète nous fait admirer le pur dessin des palmes dont son ami le peintre Bouchor a choisi jusqu'à la teinte. Au flanc gauche du bel habit le récipiendaire portera une épée plus belle encore.

<sup>9</sup> « En le bel hôtel des Sablettes-les-Bains, les camarades de l'A, de Toulon et leurs nombreux invités, se réunissaient hier soir en un amical banquet pour fêter dignement la récente élection à l'Académie Française de notre éminent concitoyen, le poète Jean Aicard, président d'honneur de l'importante association et pour lui remettre une fine épée d'académicien offerte par souscription par les anciens élèves du collège et du lycée de Toulon et les élèves actuels et leurs maîtres. » (*Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10472, lundi 5 juillet 1909, page 2, colonnes 4-6, « Le banquet de l'A de Toulon »).

<sup>10</sup> *L'Intransigeant*, 29<sup>e</sup> année, n° 10753, jeudi 23 décembre 1909, page 1, colonne 6, « Veille d'immortalité ». — Il faut signaler que *L'Illustration* (67<sup>e</sup> année, n° 3487, samedi 25 décembre 1909, pages 476-477, « Réception de M. Jean Aicard à l'Académie française ») cite également l'artiste, mais dans l'orthographe fautive « Brand »...

Exécutée par Braud, elle est offerte à Jean Aicard par le Lycée et l'Association des anciens élèves du Lycée de Toulon. La garde est faite d'une cigale aux ailes déployées.

Ce Braud n'a jamais été précisément identifié. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Braud n'étaient guère nombreux à Toulon : on n'y trouve, en effet, – outre quelques personnes isolées et de diverses origines, – que deux familles : l'une issue de Joseph-Thomas Braud et de Thérèse-Cécile Abel venus de Cuers (Var), et l'autre de Jean-Baptiste Braud et de Marie-Anne Castinel originaires de Garéoult (Var). Mais aucun d'entre eux, vivant en 1909, ne paraît pouvoir être l'artiste concerné !...

Après le décès de l'écrivain, le président de l'A pria le notaire chargé de la succession d'intervenir auprès des héritiers pour que l'épée revienne à l'association afin de décorer son local<sup>11</sup>. Demande non satisfaite, car l'on sait par François Armagnin qu'elle fit partie de la donation faite par M<sup>me</sup> Paulin-Bertrand à la ville de Toulon et fut ainsi exposée au musée du Vieux-Toulon<sup>12</sup>. Elle a ensuite disparu de ses collections !

Aujourd'hui, cet objet d'art n'est plus connu que par une photographie conservée aux archives municipales de Toulon<sup>13</sup> et la brève description publiée dans *Le Gaulois* :

---

<sup>11</sup> Lettre du 21 mai 1921 à M<sup>e</sup> Mouttet, notaire à Signes (collection particulière).

<sup>12</sup> « Aujourd'hui, près d'ici, sous une des vitrines de notre Musée du Vieux-Toulon, on peut voir le bel habit brodé à côté de l'épée offerte à Jean Aicard par les anciens élèves du Lycée de Toulon. » (ARMAGNIN, François, « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 159-183 ; le texte cité est pris à la page 179.

<sup>13</sup> Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard. Les photographies publiées par quelques périodiques – et notamment par *L'Illustration*, 67<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3487, samedi 25 décembre 1909, pages 476-477 – sont toutes d'une qualité déplorable.

L'épée d'un académicien.

Les élèves et les anciens élèves du lycée de Toulon, où M. Jean Aicard, dont la réception à l'Académie française est fixée à jeudi prochain, fit une partie de ses études, ont eu la gracieuse pensée de lui offrir une épée d'immortel. Cette arme d'apparat, enfermée dans un fourreau de cuir de Russie vert foncé, porte pour emblème la cigale provençale. Une de ces charmantes bestioles forme le pommeau, une autre forme la garde et une troisième est disposée en façon de crochet pour entrer dans le ceinturon. Sur la nacre de la poignée, les initiales du nouvel académicien sont ciselées en bronze parmi des épis et des fleurs du Midi<sup>14</sup>.

### Un « souvenir du pays provençal »

Cette arme d'apparat a été conçue et réalisée en à peine trois mois. Elle accompagna Jean Aicard durant toute sa vie d'académicien, souvenir du pays provençal et témoignage de la gratitude de ses concitoyens : « Chaque fois que vous la porterez elle vous rappellera les sentiments de fidèle et affectueuse amitié de vos camarades, qui sont là-bas au pays du soleil<sup>15</sup>. »

---

<sup>14</sup> *Le Gaulois*, 44<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n<sup>o</sup> 11754, dimanche 19 décembre 1909, page 1, colonnes 3-4, « L'épée d'un académicien ».

<sup>15</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 10472, lundi 5 juillet 1909, page 2, colonne 5, « Le banquet de l'A de Toulon », péroration du discours de M. Blond, président de l'A.

## Description de l'épée de Jean Aicard

Barbaroux a conçu une « épée-cigale » puisque l'insecte emblématique de la Provence y paraît trois fois :

— une cigale aux ailes déployées forme la coquille ; on observera que la concavité de celle-ci est inversée... mais elle n'a pas pour fonction de protéger la main puisqu'il s'agit d'une arme d'apparat ; cette cigale a parfois été dite « en or » : je pense qu'il s'agit plutôt d'un bronze doré ;

— une deuxième cigale aux ailes à peine entrouvertes constitue le pommeau ;

— la troisième, qui n'est pas visible sur la photographie, est disposée en crochet pour fixer l'arme au ceinturon.

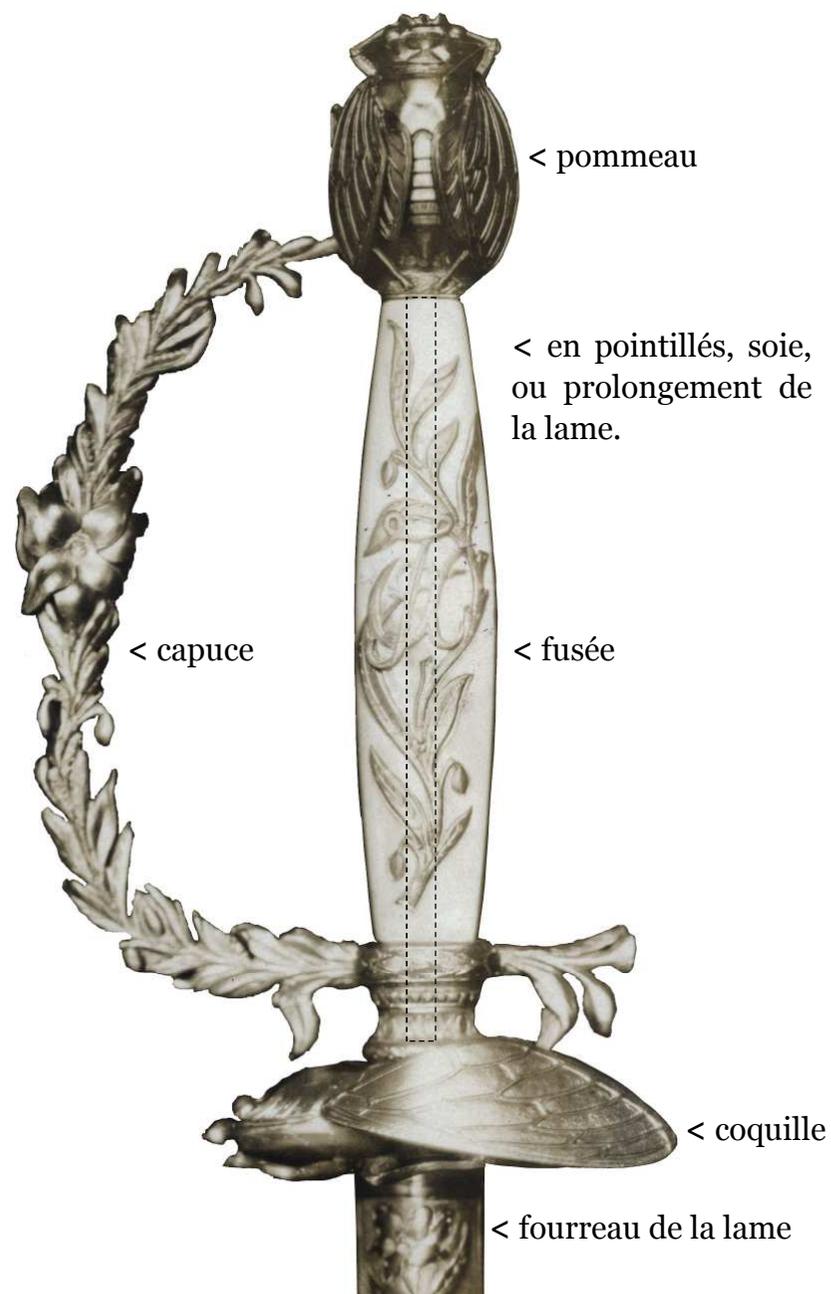
Une épée est d'abord composée d'une lame d'acier prolongée par une partie plus fine, la « soie », sur laquelle viennent s'empiler et s'assembler les différents éléments qui constituent la poignée (voir le schéma ci-contre).

Plutôt que de nacre, la fusée me paraît constituée d'un bloc d'ivoire enveloppant totalement la soie qui prolonge la lame : les initiales de l'académicien y sont entourées de rameaux d'olivier ; d'après la description du *Gaulois*, elles seraient « ciselées en bronze » et, donc, rapportées sur la poignée.

La garde est complétée par un important capuce en rameaux d'olivier... à moins qu'il ne s'agisse de laurier<sup>16</sup>...

La lame est enfermée dans un fourreau en cuir vert de Russie.

<sup>16</sup> Les personnes que j'ai consultées à ce propos n'ont pas été unanimes : il faut dire que la photographie n'est pas excellente dans les détails et que l'artiste a peut-être quelque peu « stylisé » son travail...



Motif extrait de la photographie des archives municipales de Toulon (publiée en entier page 124), avec l'autorisation de ce service.



*D. R.*

*Michel Pons*  
(photographie Internet anonyme).

## **MICHEL PONS, CANDIDAT PROLÉTAIRE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE**

**Dominique AMANN**

Lors de l'élection du jeudi 1<sup>er</sup> avril 1909, qui lui accorda l'immortalité académique, Jean Aicard trouva sur son chemin six concurrents pour le fauteuil n° 10 précédemment occupé par François Coppée : l'écrivain et journaliste Ernest Daudet, frère aîné d'Alphonse ; les poètes Auguste Dorchain, Edmond Haraucourt, Jean Lahor, Charles de Pomairols ; et enfin un singulier personnage, Michel Pons, cafetier, restaurateur et marchand de vins !

### **Un paysan poète**

Michel Pons est né à Bouillargues, petit village gardois de la banlieue est de Nîmes, en 1864. Ses parents étaient de modestes journaliers. À l'âge de douze ans, après la première communion, il fut placé chez le marquis de Chastelier comme *goujar* (petit berger) et, à quinze ans, promu laboureur. C'est alors qu'il découvrit Mistral, Jasmin, Jean Reboul, et qu'il commença à rimaiter en langue d'oc. À dix-sept ans, placé chez M. Goudet, fermier de M. de Balincourt, il put suivre à Nîmes, pendant trois ans, un cours du soir pour adultes et obtint les prix d'orthographe et de composition française.

Amoureux de Nîmes, il devint journalier au chemin de fer de cette ville, emploi modeste qu'il devait compléter par des « petits boulots » pour éviter la misère. La compagnie PLM le muta sur sa demande à Paris, à la fin de l'année 1893 ; en 1905, il quitta les chemins de fer et ouvrit un « bouillon » – restaurant à bon marché – dans la petite rue des Moulins (1<sup>er</sup> arrondissement)... non loin d'une célèbre maison close où Toulouse-Lautrec avait eu ses habitudes : travailleurs, jeunes gens désargentés... et « demoiselles » du voisinage constituaient la clientèle de l'établissement.

Jean Aicard et sa sœur Jacqueline, dans leurs premiers séjours parisiens, alors que les émoluments du journaliste débutant étaient encore bien minces, fréquentaient également ces bouillons : « Le soir, comme tous les dîners à prix faits, sont au moins à trois francs, nous allons à un Bouillon Duval, qui est très commode parce qu'on ne paye et on ne vous sert que ce qu'on veut. Jean me disait qu'il dépense autant tout seul qu'avec moi, ainsi la bouteille d'un quart nous sert pour tous deux, un soir par exemple nous avons dépensé 2 fr 50 c pour nous deux. Je vais te donner le détail : 10 c serviettes. 40 c vin. Pain : 20 — un bouillon chacun : 50 c. — du veau pour Jean : 50 c — du mouton à la purée pour moi 35 c et un fromage à la crème : 30 c et enfin trois sous au garçon<sup>1</sup>. »

Le « Bouillon Pons » fut honoré d'une visite de Guillaume Apollinaire, à une date non précisée, mais située dans le premier semestre 1914 :

Peu avant la guerre, m'étant rencontré avec M. Michel Pons, le restaurateur-poète qui eut, à une élection académique, la voix

<sup>1</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Jacqueline Lonclas à Amédée André, du samedi 2 décembre 1871, page 2 verso.

de Maurice Barrès, il m'invita à aller le visiter. Et quelques jours après cette rencontre, j'arrivai au Bouillon Michel Pons, rue des Moulins, vers 5 heures de l'après-midi.

Une femme à cheveux blancs et très avenante de visage me dit que le patron était au premier étage où je montai par un petit escalier en spirale.

Là, dans une salle basse, en compagnie de son ami, le cor-donnier-philosophe André Gayet, Michel Pons collait, à la lueur d'un bec de gaz, les coupures de journaux relatives à son dernier livre de vers : *les Chants d'un déraciné*.

Michel Pons est un homme dans la force de l'âge, il est brun, pas très grand, mais large d'épaules et bien campé sur ses jambes. Il s'enthousiasme facilement et rit encore plus volontiers, accompagnant ses récits de gestes à mains fermées<sup>2</sup>.

Michel Pons avait fondé à Nîmes une revue littéraire *La Mandoline* dont le premier numéro est daté d'avril 1893 ; la publication fut continuée dans la Capitale au moins jusqu'en août 1900<sup>3</sup>. Il créa ensuite *L'Audace*, qui parut d'avril 1903 à juin 1904<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> APOLLINAIRE (Guillaume), *Le Flâneur des deux rives*, Paris, éditions de la Sirène, 1918, in-16, 115 pages ; voir le chapitre « Le Bouillon Michel Pons », pages 95-99.

<sup>3</sup> *La Mandoline. Revue mensuelle, littéraire et artistique*, Nîmes puis Paris, in-folio puis in-8° ; 1<sup>re</sup> année, n° 1, avril 1893. Le sous-titre varie. En juillet 1899 *La Mandoline* absorbe *La Confédération littéraire et artistique de France* et, jusqu'en décembre, paraît sous le titre *La Mandoline et la Confédération littéraire et artistique de France*. La seule collection connue se trouve à la Bibliothèque nationale de France, répartie en divers lots plus ou moins lacunaires, principalement sous les cotes FOL- Z- 710 (jusqu'à novembre 1896) et 8- Z- 4931 (décembre 1896 à août 1900).

<sup>4</sup> *L'Audace, revue mensuelle, littéraire, illustrée*, Paris, in-folio, du n° 1 avril 1903 au n° 15 juin 1904. Consultable à la Bibliothèque nationale de France sous la cote FOL- Z- 962.

Membre du Félibrige de Paris<sup>5</sup>, il y poursuivit sa carrière littéraire. Revenu dans le Gard, il entra à l'académie de Nîmes ; et c'est dans cette ville qu'il mourut en 1934. Il a laissé une œuvre à la fois poétique et historique.

### Un prolétaire sous la Coupole !

En 1909, disposant déjà d'un honorable bagage littéraire, Michel Pons fit un beau coup d'éclat en briguant un fauteuil à l'Académie française !

La vénérable maison était habituée à des candidatures parfois fantaisistes... mais elle n'avait encore jamais été sollicitée par un prolétaire menant un combat militant et même, pour l'époque, révolutionnaire ! Il adressa à chacun des trente et un académicien alors en place une lettre datée du 5 février 1909 qui constitue un beau morceau d'éloquence populaire :

Mon cher Maître,

Fils de ce généreux peuple de France, au sein duquel la démocratie a pris son essor, j'ai l'honneur et le courage, moi, humble et modeste écrivain, de présenter ma candidature ouvrière au fauteuil laissé vacant par la mort du doux et vénéré poète : François Coppée.

Et quel est l'homme sur terre — fût-il le Dieu des Lettres et des Arts — qui aurait l'audace de proclamer à l'Humanité tout entière que cet acte est insensé, que ce rêve est une chimère, quand on voit dans le domaine de la politique des ouvriers députés, sénateurs et même ministres ?

---

<sup>5</sup> « Par la suite, quelques amis dévoués voulurent bien me faire nommer membre du *Félibrige*. Mes parrains furent Baptiste Bonnet, le gracieux prosateur provençal, et Fernand Hauser, le charmant poète de *l'Oiseau bleu*, aujourd'hui rédacteur au « *Journal* ». » (Michel PONS, *De mon village à Paris*, chapitre VI, page 48).

L'immense trouée que la classe prolétarienne a faite en pénétrant résolument dans les grandes assemblées délibérantes, prouve jusqu'à l'évidence, que l'élément plébéen peut devenir à cette heure d'évolution naturelle, l'auxiliaire, le collaborateur direct des législateurs et des savants.

Est-ce qu'un ouvrier courageux, conscient et instruit n'a pas une volonté, une intelligence et un cœur comme tous les autres hommes ?

En naissant, la nature a-t-elle été pour lui une marâtre ? Ne lui a-t-elle pas prodigué, à lui de même qu'à ses semblables, ses bienfaits, ses inspirations et ses dons divins ?

La flamme sacrée de l'éloquence, la suave harmonie de la musique, le charme troublant de la Beauté, toutes ces perles éblouissantes, toutes ces fleurs précieuses, tous ces hymnes d'allégresse et de gloire de la Science, de l'Art et du Génie, ne trouvent-ils pas dans son âme, comme dans l'âme de toute autre créature, un écho vibrant, un tressaillement de joie sublime ?

Donc, puisqu'il est avéré que les douces sensations et les nobles enthousiasmes du cœur et du cerveau ne peuvent être l'apanage exclusif des grands et des heureux de la terre, il est manifeste qu'à cette époque de progrès et de transformation, les petits et les humbles doivent avoir leur part de travail et d'honneur dans le Temple même de notre antique langue.

D'ailleurs, si l'on étudie de plus près ce délicat problème définissant mathématiquement le rôle impulsif de certains êtres en ce monde, on voit que l'ouvrier dévoué et vaillant a toujours apporté un concours très actif dans l'édification de nos chefs-d'œuvre d'architecture, et que cette action énergique, unie aux éclairs de son intelligence, ont de tout temps fait de lui un véritable artiste.

La preuve irréfutable en est que le plus illustre des architectes a beau tracer un plan superbe, trouver une idée merveil-

leuse, concevoir un projet génial, lui seul, restant inerte dans le domaine scientifique, ne peut rien réaliser matériellement sans l'aide efficace de l'ouvrier, qui est, en somme, l'agent indispensable et l'interprète fidèle de l'Art rêvé, de la Beauté en perspective...

Du reste, regardons autour de nous, et nous constaterons ensemble cette collaboration intime du savant et de l'ouvrier, démontrant que les splendides palais modernes, les magnifiques temples et tous les précieux monuments séculaires qui font la gigantesque Gloire de la France et l'admiration du monde entier, sont, en quelque sorte, l'œuvre morale du génie des grands et l'œuvre matérielle du travail des petits.

Si, par la pensée, traversant la pénombre des siècles, nous nous arrêtons à l'aurore même de la civilisation, nous verrons que les Pyramides d'Égypte, les Cent portes de Thèbes, le Temple aux colonnes d'or de Sion et plus tard les édifices grandioses couronnant l'Acropole d'Athènes et dominant le Forum de Rome, sont encore tout imprégnés de la sueur du peuple.

Longtemps après, au moyen âge, les serfs et les parias de la Glèbe n'ont-ils pas contribué puissamment à accroître, à conserver et à défendre la richesse de la vieille France de nos aïeux ?

La foudroyante Révolution Française aurait-elle donc été faite sans le peuple ?

Lodi, Arcole, Rivoli, Iéna, Wagram, Austerlitz, Friedland et Marengo, tous ces noms glorieux gravés en lettres d'or et de sang sur notre drapeau, n'est-ce pas là encore l'œuvre du peuple et l'incarnation de sa race ?

Sans l'explosion de cet héroïsme surhumain, Napoléon, que Hugo appelait « *Ce Grand Bûcheron de l'Europe* », aurait-il pu promener à travers le monde ses aigles triomphantes et faire prosterner devant ses armées victorieuses tous les souverains de l'Univers ?

Par cela, il est bien prouvé que le grand peuple de France produit et augmente la fortune publique, donne sa vie pour la défense du territoire et collabore de toutes ses forces à la réalisation de l'Art.

Il serait donc de toute justice, qu'à cette heure d'épanouissement démocratique un enfant du peuple eût le privilège de pénétrer dans ce sanctuaire intellectuel, dont vous êtes les dieux vénérés.

Je me présente plein de confiance, espérant que vous tous, poètes, historiens, orateurs, hommes d'État et savants de hauts mérites, qui êtes comme l'émanation suprême des Lettres, des Sciences et des Arts, vous qui symbolisez la couronne de gloire littéraire de notre Grande Patrie Française, — espérant, dis-je ! que vos âmes élevées planeront en cette circonstance au-dessus des considérations mesquines et des préjugés surannés, et que, vous accueillerez avec empressement l'homme du peuple qui vient à vous courageusement et sans orgueil.

Mais, si parfois un sentiment contraire gagnait vos cœurs, la justice de ma cause n'en subsisterait pas moins, et dussé-je consacrer ma vie entière à son triomphe, je continuerais quand même à persévérer et à revendiquer ce droit imprescriptible.

MICHEL PONS<sup>6</sup>.

La tentative inhabituelle – plébéienne, prolétarienne, ouvrière – de ce modeste écrivain, ancien berger devenu restaurateur, fut très remarquée et la presse ne manqua pas de l'encourager. Même les journaux nationaux y allèrent de leurs articles, souvent imprimés à la une, où Michel Pons apparaît dans la simplicité de sa vie quotidienne laborieuse. C'est *Le Matin* qui claironna le premier la nouvelle :

<sup>6</sup> PONS (Michel), *De mon village à Paris*, chapitre XXXII, pages 213-216.

Restaurateur Académicien  
Verrons-nous M. Pons, du Gard,  
entrer à l'Institut  
de France ?  
CANDIDAT AU SIÈGE  
DE FRANÇOIS COPPÉE

C'est un homme délicieux. Michel Pons, né à Bouillargues (Gard), naguère homme d'équipe au P.L.M., aujourd'hui restaurateur-poète, veut être académicien. En une lettre-programme, il brigue le siège de François Coppée.

Midi. Les midinettes déjeunent. Tumulte charmant. M. Pons contente la clientèle. L'heure tourne. Ces demoiselles s'en vont. Le patron a apporté un volume de poèmes, où son nom flamboie. C'est Ragueneau rimeur. Il nous dit son rêve. Et à entendre ce méridional qui veut, sous la Coupole, remplacer le chanfre des Humbles, nous dépouillons toute ironie.

— Je suis fils de paysan, ma jeunesse fleurit sous le vol des papillons. À Nîmes, vers vingt ans, membre de « La Gourde », je connus Péladan. Une protection me fit employé de chemin de fer. Ainsi vécus-je longtemps là-bas, puis à Paris, où je pris, en 1905, ce restaurant.

« J'ai publié cinq volumes, dont une tragédie. J'en prépare un sur la *Science et l'Intelligence*. Les lettres de cinquante célébrités anoblissent mon livre d'or. Je vénère le provençal, dont Mistral a dit : « C'est le latin des pauvres ! »

« Quittant mon pays, je pleurais comme une souche de vigne au printemps. La poésie essuya mes yeux. Cigale exilée, je chante !

« Je veux être académicien. Geste platonique, mais réfléchi. Je vais, dimanche, en automobile, visiter ces messieurs. Pour monter au sanctuaire, je n'ai certes pas la solennité du pontifi-

cat, mais le singe est-il moins intelligent que l'éléphant ? De tout temps, l'Ouvrier fut le véritable bâtisseur du progrès. C'est pourquoi... »

Courbée sur une haute pile d'assiettes, une servante inexperte se crut en péril dans l'escalier. Michel Pons déposa sa lyre, pour donner un coup de main<sup>7</sup>.

Dans la profusion d'articles suscitée par cette candidature atypique<sup>8</sup>, je distinguerai encore l'entretien rapporté par le *Gil Blas* :

Du Restaurant à l'Académie

M. MICHEL PONS, POÈTE ET CABARETIER

M. Michel Pons, qui pose sa « candidature ouvrière » au fauteuil académique laissé vacant par la mort de François Coppée, vient d'adresser à MM. les académiciens une lettre dans laquelle il explique pourquoi il sollicite leurs suffrages. Il nous a paru intéressant de présenter à nos lecteurs M. Michel Pons, et de publier ses impressions, recueillies par un de nos collaborateurs :

<sup>7</sup> *Le Matin*, 26<sup>e</sup> année, n° 9118, samedi 13 février 1909, page 1, colonne 4 ; article non signé mais attribué, par Michel Pons lui-même, à Pascal Forthuny.

<sup>8</sup> Pour me limiter à la presse parisienne, j'ai, en effet, trouvé des articles dans *Le Matin* (Pascal Forthuny), *Le Gaulois* (Raymond-Lécuyer), *Le Temps* (Joseph Bois), *Le Figaro*, *Le Petit Parisien* (Paul Ginisty), *Gil Blas* (Jean Bernard, René de Beauchanois), *L'Action* (Gustave Kahn, Flamèche), *La Lanterne*, les *Annales politiques et littéraires* (Sergines), *L'Intransigeant* (Fernand Divoire), *La Liberté* (d'Antin), *La Petite République* (Henri Pellier), *L'Humanité* (Raymond Figeac), *Paris-Journal* (Yves Plessis), *La Vie parisienne* (Casa), *La Presse*, *L'Écho de Paris* (Gérard Baüer), *L'Éclair* (Louis Hoffmann), *Le Cri de Paris* (Edmond Toucas-Massillon), etc.

C'est une visite fort intéressante et fort instructive que celle que nous fîmes hier au bon poète Michel Pons, l'hôtelier de la rue des Moulins, le restaurateur de la poésie populaire.

Nous traversons d'abord une salle basse où dînent quelques clients ; puis, par un escalier sombre, nous grimpons au bureau du poète.

C'est une vaste chambre où l'on reçoit à midi les petites ouvrières du quartier qui viennent y déjeuner. Les chaises sont accumulées dans un coin, les tables rangées dans un autre, sauf une, où le poète est en train d'écrire.

C'est un homme de taille moyenne, plutôt maigre ; il paraît avoir de quarante à quarante-cinq ans. L'œil noir, très vif, est sans cesse en mouvement sous deux épais sourcils. Une énorme moustache tombante lui donne l'air d'un barde antique. La parole chaude, vibrante, bien méridionale, s'accompagne de gestes précipités.

M. Pons m'explique longuement les raisons de sa candidature. Voici la thèse : L'ouvrier (je résume) est l'artisan de tout ce qui se crée de beau et de grand au monde. Il a bâti le Parthénon, il a construit le Forum de Rome (*sic*). Et pourtant son nom reste inconnu, tandis que celui de ses chefs devient immortel. Michel Pons ne peut supporter tant d'injustice. Il veut lui aussi, simple ouvrier, devenir immortel. Voilà pourquoi il se présente à l'Académie.

Malgré la logique de ce raisonnement, le bon poète n'espère pas être élu. Il n'a pas d'illusions : son temps n'est pas encore venu ; cependant il ne saurait beaucoup tarder, et fallût-il se présenter trois ou même quatre fois, Michel Pons se dévouera. C'est l'honneur du monde ouvrier qui est en jeu.

J'interromps cette profession de foi, d'espérances et de solidarité, pour demander au candidat s'il se rattache à quelque école poétique.

— Je suis Parnassien, répond-il, Parnassien Provençal.

Et il m'explique comment le français ne lui suffit plus pour exprimer la foule grouillante de ses idées. « Le patois, monsieur, le patois seul peut en venir à bout. » D'ailleurs, le français n'est qu'une dérivation du provençal. D'où vient pied, sinon de « pé » ; d'où vient bestialité, sinon de notre « bestio » ? Et il m'énumère une liste de substantifs qui révèle une étonnante érudition philologique.

— Vous vous occupez donc aussi de grammaire comparée ?

— De tout, monsieur. Tenez, voilà ce que je suis en train de lire.

« C'est le dernier ouvrage de M. Poincaré.

— Comment, vous lisez Poincaré ?

— Je le dévore, monsieur ! Je le dévore par vingt et trente pages ; et je vous promets que je vais en faire une critique épata-tante... Si j'ose m'exprimer ainsi, ajoute le futur académicien, soudain pris de scrupules.

— Vous êtes donc universel ?

M. Pons sourit, et me tendant une liasse de papiers : « Prenez, et lisez ce qu'on m'écrit. »

Et je vis une foule de lettres élogieuses envoyées au poète par nos célébrités contemporaines, qui le magnifient à l'égal du vin Mariani.

M. Mézières l'appelle « cher collègue » ; M. Émile Ollivier souhaite à sa « petite barque » (il n'ose dire à son bateau) d'arriver au port.

Rostand envoie à ce maître-coq un poulet où il lui affirme qu'il suivra avec le plus vif intérêt « son audacieuse tentative ».

Yvonne Sarcey écrit à son « cousin » pour lui demander quelques pensées sur l'Académie.

Il y a aussi des découpures de journaux de tous pays. Le *Berliner Tagblatt* se réjouit déjà de voir le cabaretier académi-

ciens servir à ses trente-neuf collègues le nectar et l'ambrosie de l'immortalité.

— Quelle gloire pour vous, monsieur Pons !

— Oui ; mais je n'en suis pas orgueilleux. Ma gloire rejait sur mes frères ouvriers.

— Et sur vos frères Provençaux.

— Certainement, certainement...

Et Michel Pons m'apprend qu'il doit présider prochainement une réunion des Provençaux de Paris, et qu'il y prononcera un discours très applaudi.

Il m'en donne même la primeur, sans que je l'en aie prié le moins du monde. Ce sont des vers. Les vingt derniers se déclament debout et avec indignation. Cela se termine par une objurgation faite, je crois, à la France :

Il est temps de venger tes fils  
Égorgés en quatre-vingt-treize !

En effet, lui dis-je, il est temps, et grand temps.

Sur ces entrefaites, survient Mme Pons. C'est une accorte personne, grassouillette et souriante. Elle m'apprend que son mari n'a pas fait d'études, ce qui ne l'a pas empêché (au contraire) de publier une foule de poésies. Il est donc vraiment le fils de ses œuvres, lesquelles se montent à cinq volumes.

— Dites bien, interrompt le fougueux candidat, que je brigue non le fauteuil, mais l'épée de mon prédécesseur !

Nous traversons la salle à manger. Par la porte entrouverte de la cuisine, les fourneaux jettent de rouges reflets, tandis que les sauces chantonnent doucement, sur des tons divers, la gloire du maître de la maison et l'espoir des lauriers futurs...

René de Beauchanois 9.

<sup>9</sup> *Gil Blas*, 30<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 10723, vendredi 12 mars 1909, page 1, colonne 6 et page 2, colonne 1.

L'entreprise de Michel Pons ne manquait certes pas de panache :

#### L'Institut démocratique

Hier, M. Michel Pons a commencé ses visites académiques, M. Michel Pons est un restaurateur-poète qui a posé sa candidature au fauteuil de François Coppée, dans la double intention de rendre au poète des *Humbles* un hommage particulièrement heureux et de « faire pénétrer à cette heure d'épanouissement démocratique un enfant du peuple dans le sanctuaire intellectuel ».

Dans sa lettre de candidature ouvrière à l'Académie française, M. Michel Pons s'explique longuement. Parce que « les Pyramides d'Égypte, les cent portes de Thèbes, le Temple aux colonnes d'or de Sion sont encore tout imprégnés de la sueur du peuple » et parce que Napoléon n'a gagné beaucoup de batailles qu'avec la collaboration de ses soldats, M. Michel Pons estime que « l'élément plébéien doit devenir le collaborateur direct des savants. »

À l'appui de son opinion, il donne la liste de ses ouvrages : *l'Esclave*, tragédie ; *Notice sur le Midi*, histoire ; *Premiers Rêves* et *Fleurs de l'âme*, poésies. Et, avec autant d'ingénuité touchante que d'expérience des coutumes académiques, M. Michel Pons ajoute à sa lettre de candidature « un éloquent plaidoyer que mon vieil et fidèle ami André Jayet a bien voulu m'envoyer à titre d'encouragement ».

Le parrain de M. Michel Pons est le dernier des naturalistes. Il développe les idées de son filleul : « Un entrepreneur qui élève un somptueux édifice est-il supérieur à un particulier qui construit une cabane ? Le singe est-il moins intelligent que l'éléphant ? Pourquoi n'admettrait-on pas l'homme du peuple à l'Institut ? »

Et il conclut : « Il ne s'agit pas de donner aux humbles la place prépondérante ; un ou deux fauteuils réservés à l'élite des masses populaires constituerait déjà une grande satisfaction... »

En songeant à la valeur et au nombre des candidats qui ont posé leur candidature au siège vacant de François Coppée, on peut douter, peut-être, du succès immédiat de M. Michel Pons. Mais s'il consent à chercher dans la politique un dédommagement, on peut l'assurer d'une rapide et grande fortune à l'autre coin du quai de la Seine.

L. C.<sup>10</sup>

Pour autant, l'audacieux cabaretier ne s'illusionnait nullement sur ses « chances » de réussite. Il obtint, en tout et pour tout, UNE VOIX au deuxième tour : tous les journaux s'interrogèrent pour tenter de deviner l'identité de l'académicien concerné<sup>11</sup>...

Au lendemain de l'élection, *L'Humanité*, peu habituée des fastes de la Coupole mais séduite par cette « candidature démocratique », lui consacra un article chaleureux :

### LES HOMMES VERTS

Deux Élections à l'Académie

À M. Michel Pons, restaurateur et candidat.

Vous étiez, il y a quelques heures encore, « candidat ouvrier » à l'Académie française. À ce titre, vous avez dû suivre, avec une

<sup>10</sup> *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 47, mardi 16 février 1909, page 3, colonne 4.

<sup>11</sup> Il est généralement admis aujourd'hui que Michel Pons eut la voix de Maurice Barrès (1862-1923), figure de proue du nationalisme français, successeur de José-Maria de Heredia à l'Académie, député de Nancy puis de Paris, qui avait ainsi voulu honorer un homme du terroir.

certaine émotion, les péripéties du double scrutin qui s'est terminé par l'élection de vos concurrents, MM. Jean Aicard et René Doumic.

Et, sans doute, avez-vous éprouvé quelque regret assaisonné cependant d'une pointe d'orgueil légitime. Si l'on ne vous a pas, en effet, admis à vous asseoir dans le fauteuil de François Coppée, du moins, ne vous a-t-on [pas] fermé dédaigneusement les portes de l'immortalité.

Elles vous demeurent entrebâillées, puisqu'au premier tour vous avez obtenu un suffrage. Vous en espérez plusieurs peut-être ? Je pense cependant que votre naturelle modestie se déclarera satisfaite de cet unique bulletin.

Songez que Victor Hugo dut se présenter trois fois et qu'Alfred de Vigny ne fut élu qu'à la deuxième... course, ainsi que Jean Richepin vous l'a rappelé lors de vos visites académiques.

Les deux élus d'hier, M. Jean Aicard et M. René Doumic, connurent, eux aussi, les angoisses de l'antichambre avant la joie de la réception dans l'« auguste compagnie ».

Certes, le premier n'est qu'un poète... honnête sans plus, et le second un critique point trop folâtre, quelque chose comme l'éternel bon élève fort en thème, et ces considérations ne seraient point pour atténuer vos regrets. Mais il ne faut point désespérer des hommes ni du temps. L'heure viendra peut-être où vous recueillerez les suffrages nécessaires pour aller siéger parmi les hommes verts.

Et je pense qu'au jour de votre réception les feuilles de laurier brodées au col et aux revers de votre habit auront l'avantage de n'être point qu'un vaniteux symbole. — Raymond FIGEAC<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> *L'Humanité*, 6<sup>e</sup> année, n° 1810, vendredi 2 avril 1909, page 2, colonne 3.

À défaut d'un fauteuil, qu'il ne pouvait guère espérer, la seule voix obtenue au deuxième tour de scrutin était déjà un titre de gloire pour ce poète-ouvrier venu de sa province :

— Ne vous étonnez-vous pas de n'avoir eu qu'une seule voix dans le scrutin d'hier ? demandons-nous.

— Non ; car, dans mon ignorance des formalités à remplir, je ne m'étais pas muni d'un parrain. Aussi, dans la séance tenue le jeudi 25 mars, jour de l'exposition des titres, au nom de Pons, aucun académicien ne répondit. Et l'on put croire que je m'étais désisté.

— Et que pensez-vous des succès de MM. Aicard et Doumic ?

— L'élection de Jean Aicard m'enchanté à double titre. C'est un « pays », Provençal comme moi. Comme poète, la pureté de ses vers et de sa langue m'ont toujours séduit<sup>13</sup>.

Il se consola en étant élu « gendelettre ». Il fit, en effet, acte de candidature auprès du bureau de la Société et reçut l'appui enthousiaste de membres tels que Maurice Barrès, Albert Vandal et Jean Richepin :

DE LA COUPOLE à  
LA CITÉ ROUGEMONT  
Michel Pons sera "gendelettre"

Michel Pons ne désarme pas. Michel Pons, on s'en souvient, est ce restaurateur poète qui obtint une voix lors de sa candidature au fauteuil académique de François Coppée.

Il espère que les portes de la Société des gens de lettres seront plus accueillantes que celles du palais Mazarin. Voici,

<sup>13</sup> *Paris Journal*, du vendredi 2 avril 1909.

en effet, la lettre qu'il vient d'envoyer à l'hôtel de la cité Rougemont :

7, rue des Moulins.

Paris, le 8 mai 1909.

J'ai l'honneur de solliciter mon admission à la Société des gens de lettres au titre d'adhérent, et j'ose espérer que vous voudrez bien examiner ma candidature avec bienveillance et la prendre en sérieuse considération.

D'après la lecture des statuts de la Société, j'ai pu me convaincre que j'étais dans les conditions requises pour me présenter comme adhérent. Voici d'ailleurs la liste de mes œuvres :

*Premier rêve*, poésie ; *Fleur de l'âme*, poésie ; *Sensations d'Italie*, prose ; *Notice sur le Midi*, histoire ; *l'Art et la Beauté*, étude ; *l'Esclave*, tragédie, un acte ; *Science et intelligence*, étude.

Avec l'espoir que mes modestes origines ne seront point un obstacle à vos yeux pour admettre parmi vous un passionné de lettres et de poésie, qui est au surplus un travailleur acharné, je vous prie, messieurs, d'agréer d'avance mes remerciements et l'assurance de mes sentiments respectueux.

Michel PONS.

Cela est fort bien. Il est probable que MM. Barrès, Vandal et Richepin ont senti le grand frisson d'art à la lecture de *Premier rêve* ou de *Fleurs de l'âme*, car ils n'hésitent point à mettre une plume auguste au service de leur auteur. Voici, en effet, les lettres dont ces messieurs étaient l'espoir de M. Pons :

J'appuie avec grande sympathie la candidature de Michel Pons.

Maurice BARRÈS.

Je m'associe bien volontiers à l'appui que Maurice Barrès prête à M. Michel Pons, et je le recommande aux sympathies et

aux suffrages de la Société des gens de lettres.

Albert VANDAL.

Je recommande aussi de grand cœur la candidature de M. Michel Pons à la Société des gens de lettres.

Jean RICHEPIN.

Si, avec de tels parrains, M. Michel Pons n'entre pas glorieusement à la Société des gens de lettres, il faut désespérer de l'efficacité des « apostilles »<sup>14</sup>.

### Michel Pons et Jean Aicard

Dès les débuts de sa carrière poétique, Michel Pons fut un admirateur de Jean Aicard. Installé à Paris, il se résolut à rencontrer le maître et le compte rendu qu'il a rédigé de sa visite donne d'intéressants renseignements sur la vie parisienne de notre écrivain en 1897 :

#### CHEZ JEAN AICARD

Lire, relire les beaux ouvrages d'un maître, l'apprécier d'après la voix terrible de la presse, c'est le mal connaître, ou le connaître imparfaitement. Lorsqu'on a dans le fond de l'âme une idée conçue, une opinion faite sur son œuvre, je crois qu'il est bon, qu'il est efficace de le rencontrer, de le voir en personne, dans son milieu, dans son intimité, pour être enfin apte à porter sur lui et sur l'ensemble de ses productions, un jugement impartial et sincère.

Je connaissais déjà Jean Aicard par ses livres charmants et précieux. Un peu partout j'avais lu et relu avec intérêt toutes ses poésies — poésies tantôt empreintes de finesse et de

<sup>14</sup> *Le Matin*, 26<sup>e</sup> année, n° 9203, dimanche 9 mai 1909, page 1, colonne 5.

douceur, tantôt revêtues d'une forme énergique et sévère qui plaît aux soldats et aux vaillants ! — mais grisé, électrisé par la lecture saine et réconfortante de ses intéressants volumes qui m'avaient, tout d'abord, apporté, inoculé en mon être une foi poétique plus vivace et plus solide, je me risquais, avec une petite audace, à aller frapper à sa porte. J'y allais d'autant plus de bon cœur que je savais par avance, qu'il était pour les jeunes poètes aussi gracieux qu'accueillant.

Donc sans être annoncé, et sans même user de la traditionnelle habitude de passer sa carte de visite au préalable : je suis introduit auprès du maître qui, entre parenthèses, travaille sans discontinuité et reste fidèle à la besogne opiniâtre et douce du penseur solitaire et du profond rêveur. Car Jean Aicard n'est pas de la trempe de ces littérateurs qui écrivent pour la nécessité de pondre des œuvres à une date déterminée, pour le besoin et l'orgueil de produire régulièrement ; il n'écrit, il ne livre son œuvre à la Foule, qu'après de longues méditations, qu'après de profonds recueils et, par cela, ses ouvrages n'en sont que plus captivants et meilleurs.

À mon apparition, le maître semble quitter bien à regret sa table de travail, et moi-même en le saluant, je fais mine de le plaindre pour le dérangement inopiné que je lui cause. Cependant, bientôt, sa figure, qui exprime la même bonté et la même douceur que la face du Christ se rassérène, devient souriante, et sans aucun artifice il vient à moi et me presse la main. Puis il me dit :

— « Vous êtes Monsieur Pons, on m'a beaucoup parlé de vous, on m'a dit que vous aviez groupé toute une pléiade de jeunes poètes autour d'une revue que vous dirigez ici à Paris. Je sais aussi que vous êtes employé dans une compagnie des chemins de fer. Bon, bon, c'est très bien, restez-y. Voyez-vous, les jeunes, ne vous jetez jamais sans emploi sur le pavé de la

capitale pour faire de la littérature. D'un côté ou d'un autre, assurez-vous le pain quotidien et lorsque vous aurez la vie assurée, donnez alors libre cours à vos facultés intellectuelles et à vos rêves poétiques. Comment voulez-vous qu'un jeune homme puisse arriver à se produire, à se révéler s'il n'a pas, auparavant, la certitude de se préserver de la faim. Dans les lettres, vous le savez, la lutte pour la vie est terrible et même impossible pour les débutants et les inconnus. Et, à dire vrai, la jeunesse actuelle nous offre de beaux échantillons littéraires ; il y a certainement du bon dans les essais souvent remarquables et quelquefois hardis et audacieux des jeunes auteurs.

Le maître se recueille un instant... et en caressant sa belle barbe, il poursuit :

— « Oui, oui, gardez-vous bien de quitter votre emploi, votre gagne-pain. À vos loisirs, faites de la poésie, de la littérature en amateur, mais au moins n'abandonnez pas votre travail avec l'espoir de tirer profit de vos œuvres, si importantes qu'elles soient ; ce serait une pure folie. D'ailleurs, lorsqu'on a réellement du talent, l'on a toujours une occasion favorable de le faire connaître, et il n'est pas utile, il n'est pas nécessaire de s'offrir en pâture aux cruelles angoisses et aux terribles misères de l'existence aventureuse.

« Puisque vous êtes en contact permanent avec tous les jeunes poètes de votre *Mandoline*, conseillez-les bien, ne manquez pas de leur dire tout cela. »

Après ces douces, ces éloquentes paroles, dites sur un ton paternel, Jean Aicard me parle encore longuement de poésie, de littérature et d'art. Il me cause de son vieil ami, l'académicien Sully Prudhomme, qu'il connaît et fréquente depuis plus de vingt ans, et qu'il aime toujours du même amour. Maintenant l'illustre poète me fait admirer minutieusement les chefs-d'œuvre des artistes les plus en renom qui trônent dans son

cabinet de travail. Voici tout d'abord, à gauche en entrant, sur la cheminée, un portrait du maître, un superbe portrait à l'huile, signé Gallian, qui le représente d'une façon frappante et naturelle. En face, le portrait de ses deux chiens de chasse qui sont morts, ce qui prouve son amour pour les bêtes. Ça et là, disséminés un peu partout, un beau tableau de Courdouan ; une jolie vue de Marseille par Olive ; un portrait très ressemblant d'Émile Augier ; une vue des bords de la mer ; un coin pittoresque de la Camargue ; un autre portrait du maître par Régamey, etc., etc. et des albums ravissants ; et des bibelots introuvables et d'une grande valeur ; et des objets précieux et rares. Et tout cela est exposé avec un soin particulier, avec un goût luxueux au milieu des meubles d'un style remarquable et des reliques de famille, conservées soigneusement.

Jean Aicard, qui se lève le matin de très bonne heure, est un travailleur infatigable de la pensée, qui consacre presque toute sa journée et souvent même une partie de la nuit à l'achèvement de plusieurs ouvrages importants qui finiront de le placer au premier rang des maîtres de la poésie et de la littérature contemporaine.

Le célèbre poète des *Jeunes Croyances*, de *Pygmalion*, de *Mascarille*, des *Poèmes de Provence*, de la *Chanson de l'Enfant*, de *Jésus* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, a été un défenseur acharné de Lamartine, en 1867, époque à laquelle l'illustre auteur de *Méditations* et de *Jocelyn* était sérieusement attaqué par une poignée de misérables rimailleurs.

Jean Aicard, qui a beaucoup voyagé en Suisse, en Hollande et en Angleterre, est né à Toulon en 1848, et frise par conséquent la cinquantaine, ce qui n'empêche pas qu'il est toujours aussi alerte et aussi actif qu'au temps de sa prime jeunesse.

Tous ces souvenirs lointains reviennent à ma mémoire, durant les quelques minutes que le maître me fait inspecter avec

tant de bonne grâce les beautés merveilleuses et les curiosités artistiques de son intérieur.

Bientôt, je manifeste l'intention de me retirer et, avant de le quitter, je lui fais part du désir que j'ai de lui voir écrire une présentation pour l'album d'autographes que la *Mandoline* va offrir au maître Alphonse Daudet, au nom de tous ses collaborateurs. Et Jean Aicard, avec un gracieux sourire, me dit en me serrant vigoureusement la main :

— « Oui mon cher monsieur Pons, c'est entendu, je vous écrirai quelques lignes avec plaisir. »

Et charmé et ravi de cet accueil, je pris congé du maître<sup>15</sup>.

Revenu à son existence laborieuse, Michel Pons relata les péripéties de sa candidature académique dans un livre de souvenirs qui, en 1911, en était déjà à sa quatrième édition : il y consacre tout un chapitre à Jean Aicard, où il témoigne des sentiments qu'il lui porte<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> *La Mandoline*, pages 49-52. J'ai consulté la coupure conservée par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 82-85. Cette pièce n'est pas datée mais l'on sait que l'album d'autographes offert à Alphonse Daudet a été mis en chantier en août 1897 (Michel PONS, *De mon village à Paris*, page 182). — Dans une rédaction ultérieure, Michel Pons ajoute quelques détails : « Je remarque en passant un superbe portrait du maître, signé Gallian ; un beau tableau sur lequel sont peints sous un charme naturel ses deux fidèles chiens de chasse. Plus loin, c'est une magnifique toile de Courdouan qui fait le digne pendant d'une ravissante *Vue générale de Marseille*, par Olive. Voici maintenant la belle figure d'Émile Augier, des jolis paysages des bords de la mer et les sites merveilleux de la *Côte d'Azur*. Puis viennent d'autres toiles représentant des coins pittoresques de la Camargue et des environs de La Seyne et de Toulon. Après, c'est un deuxième portrait du maître, par Régamey, portrait non moins ressemblant que le premier, faisant bonne figure dans son riche cadre, qu'éclaire un jour favorable. » (Michel PONS, *De mon village à Paris*, chapitre XVII, pages 122-123).

<sup>16</sup> PONS (Michel), *De mon village à Paris*, chapitre XVII, « Chez Jean Aicard », pages 118-123. Michel Pons y reprend des passages de son article publié dans *La Mandoline* en 1897 et reproduit ci-dessus.

Il n'hésite pas à prendre la défense du « grand frère » provençal, brocardé par les ennemis de son idéalisme :

Jean Aicard est un homme de lettres dont les œuvres ont été maintes fois sévèrement critiquées voire même attaquées avec une certaine violence. Est-ce à dire que ces critiques et ces attaques aient reposé sur des analyses méthodiques ou sur des jugements impartiaux ? Non. Le déluge de dénigrement et d'absurdités qu'on s'est plu à faire tomber sur sa tête et sur ses livres n'était que la résultante d'une opposition systématique et d'une malveillance contagieuse.

Que peut-on reprocher à cet écrivain ? Est-ce un pédant, un orgueilleux qui joue au pontife et qui a la prétention, par son œuvre respectable, d'éclipser la gloire d'un Lamartine, d'un Musset ou d'un Hugo ? Pas le moins du monde. Jean Aicard est un modeste et un sage, qui a cru avoir le droit, comme tous les autres littérateurs, d'écrire en paix, selon ses vues et ses conceptions, des volumes de vers, des romans et des œuvres pour le théâtre<sup>17</sup>.

Et il clôt son chapitre sur une touche très intimiste et délicate :

Lorsque je quitte le maître, en le remerciant de son amical accueil, Jean Aicard, dont la douceur et la bonté se lisent sur sa face de Christ, me reprend et dit en inclinant sa belle tête pâle :

— Non, ne me remerciez pas, c'est moi qui vous remercie de votre visite. J'aime tant les jeunes poètes<sup>18</sup> !

<sup>17</sup> PONS (Michel), *De mon village à Paris*, chapitre XVII, pages 118-119.

<sup>18</sup> PONS (Michel), *De mon village à Paris*, chapitre XVII, page 123.

## Épilogue

À défaut d'une « immortalité » académique – qui n'empêche généralement pas le grand oubli ! – l'humble Michel Pons survit aujourd'hui dans la mémoire collective par sa singulière tentative et la fierté légitime d'avoir glorifié ses semblables, « ouvriers de la pensée », modestes plumitifs peut-être, mais aussi amoureux authentiques de la belle langue française :

Dans l'état actuel de la société contemporaine, l'honnête succès littéraire comme la fortune bien acquise tendront de plus en plus à n'appartenir qu'à ceux qui par des moyens audacieux mais loyaux, auront œuvré pour conquérir l'une ou l'autre. Trop de triomphes factices, trop de richesses usurpées ont mis en vedette des individualités qui ont dérobé aux véritables travailleurs leur juste part de laurier. Le temps n'est pas encore venu, où, au jardin de la notoriété, seront seuls couronnés ceux dont le labeur fut sincère, quelle que soit leur origine, quelle que soit leur probité d'ouvrier de la pensée. Mais ce temps approche. Je l'entends venir. Et si j'ai échoué au seuil que gardent les lions accroupis, je conserve du moins pour moi la fierté d'avoir posé ma main rude au heurtoir et d'avoir vers l'amphithéâtre d'où quarante immortels nous contemplent, crié, héraut des petits et des oubliés : « Ouvrez, c'est le Peuple qui frappe et réclame son fauteuil. » Cette fierté-là je l'emporterai dans la tombe. Elle m'accompagne dans la vie future. Et c'est ainsi qu'elle, au moins, sera immortelle<sup>19</sup> !...

<sup>19</sup> PONS (Michel), *De mon village à Paris*, Conclusion, pages 329-330.

## Bibliographie de Michel Pons

- Premiers rêves*, 1886, 100 pages. Opuscule de poésies de jeunesse imprimé aux dépens de l'auteur.
- Fleurs de l'âme*, Paris, Léon Vanier, 1898, in-16, 256 pages, figures, portrait.
- Les Chants d'un déraciné, poèmes en langue d'oc, avec des lettres de Frédéric Mistral*, Paris, Eugène Figuière, sd [1914], in-16, 234 pages, portrait ; traduction française par l'auteur.
- L'Esclave*, tragédie en un acte écrite [avant avril 1909] en collaboration avec Maria Ravet ; pièce apparemment inédite.
- Les Malédictiones, poésies satiriques*, Nîmes, imprimerie de Gaillard, sd, in-8°, 4 pages.
- Sous le ciel latin, rimes rustiques*, Paris, E. Figuière, sd, in-16, 147 pages ; préface de Maurice Barrès.
- La Fin de la république, ses derniers moments*, Paris, Palmé, 1885, in-12, 31 pages.
- De mon village à Paris, souvenirs d'un ancien candidat à l'Académie française*, 2/ Paris, F. Tassel, sd, in-16, 351 pages. 4/ Paris, librairie F. Tassel, sd [1911], in-16, 349 pages.
- Mémoires d'un félibre (Folklore d'un village latin)*, Paris, Eugène Figuière, 1931, in-8°, 264 pages, planches, portraits ; préface de Bernard de Montaut-Manse ; traduction littérale en regard.
- Notice historique sur la commune de Bouillargues*, Nîmes, imprimerie de la *Revue du Midi*, 1907, in-8°, 65 pages. Facs, Nîmes, C. Lacour, collection « Rediviva », 1989, in-16, 65 pages, une planche, illustrations. – Facs sous le titre *Bouillargues et ses environs*, Paris, Res universis, collection

« Monographies des villes et villages de France » n° 282, 1989, in-16, 65 pages, une planche, illustrations.

Michel Pons cite encore quelques autres titres, inédits ou qui paraissent n'avoir été imprimés qu'à compte d'auteur :

*En terre latine*, prose.

*Sensations d'Italie*, prose [avant avril 1909].

*L'art et la Beauté*, étude [avant avril 1909].

*Rimes d'âge mûr* [ouvrage annoncé en 1911].

*Science et Intelligence*, étude [ouvrage annoncé en 1911].

*Contes languedociens*, mœurs méridionales [ouvrage annoncé en 1911].

## LA SUCCESSION ACADÉMIQUE DE JEAN AICARD

**Dominique AMANN**

La désignation du successeur de Jean Aicard à l'Académie française prit les allures d'un véritable roman. Au jour de sa mort, le vendredi 13 mai 1921, l'Académie française était restée plus de deux ans sans décès : c'est, en effet, le 9 janvier 1919 que disparut Étienne Lamy. Trois membres furent élus le 3 juin 1920 : Robert de Flers, successeur de Pierre de Ségur, décédé le 13 août 1916 ; Joseph Bédier, en remplacement d'Edmond Rostand, mort le 2 décembre 1918 ; et André Chevrillon au fauteuil d'Étienne Lamy, décédé le 9 janvier 1919. Les candidats devaient donc patienter, d'autant plus que leur nombre augmentait !

### Première élection, le 15 décembre 1921

La vacance du fauteuil de Jean Aicard fut officiellement déclarée dans la séance du 23 juin 1921<sup>1</sup> et, le jeudi suivant, six candidatures étaient déjà enregistrées<sup>2</sup>, de la part de MM. Gustave Guiches, romancier et auteur dramatique ; Abel Hermant,

<sup>1</sup> *Le Temps*, 61<sup>e</sup> année, n° 21876, samedi 25 juin 1921, page 4, colonne 3, « Académie française ».

<sup>2</sup> *Le Figaro*, 67<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 182, vendredi 1<sup>er</sup> juillet 1921, page 2, colonne 1, « Académie française ».

romancier, essayiste, journaliste ; Camille Le Senne, auteur dramatique et romancier ; Louis Madelin, historien ; Georges de Porto-Riche et André Rivoire, poètes et auteurs dramatiques. L'Académie en reçut une septième le 7 juillet, émanant du poète Maurice Du Plessys-Flandre-Noblesse<sup>3</sup> ; et, quinze jours plus tard, le 21 juillet, une huitième, celle de M. Charles Grandmougin, poète, conteur et auteur dramatique<sup>4</sup>.

Huit candidats ! cette situation laissait augurer des difficultés certaines, l'élu devant réunir la moitié des suffrages exprimés. Et l'on comptait au moins deux favoris, MM. Madelin et Hermant, partageant l'Académie en deux camps à peu près égaux<sup>5</sup> !

Début décembre, MM. Charles Grandmougin et André Rivoire se retirèrent<sup>6</sup>. Le 15 décembre, vingt-sept électeurs étaient présents. MM. Gustave Guiches et Camille Le Senne s'étant désistés au dernier moment, il ne restait que quatre candidats. Au septième tour de scrutin, l'indécision persistant, le directeur suspendit les opérations<sup>7</sup>.

### Deuxième élection, le 15 juin 1922

Au début de l'année 1922, plusieurs académiciens influents étant partis en mission, l'élection fut reculée au 15 juin.

---

<sup>3</sup> *Le Figaro*, 67<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 189, vendredi 8 juillet 1921, page 3, colonne 4, « Académie française ».

<sup>4</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 202, samedi 23 juillet 1921, page 3, colonne 2, « À l'Académie française ».

<sup>5</sup> *Le Figaro*, 67<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 238, vendredi 26 août 1921, page 2, colonne 6, « Académie française ».

<sup>6</sup> *Le Temps*, 61<sup>e</sup> année, n° 22043, samedi 10 décembre 1921, page 3, colonnes 1-2, « Académie française ».

<sup>7</sup> *Le Figaro*, 67<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 350, vendredi 16 décembre 1921, page 1, colonne 4, « Académie française ». *Le Temps*, 61<sup>e</sup> année, n° 22049, vendredi 16 décembre 1921, page 6, colonne 3, « Dernières nouvelles. Académie française ».

Malgré l'ouverture des successions d'Émile Boutroux, décédé le 22 novembre 1921, de Denys Cochin, mort le 24 mars 1922 et de M<sup>gr</sup> Louis Duchesne, disparu le 21 avril, sept candidats concouraient : quatre anciens, MM. Du Plessys-Flandre-Noblesse, Abel Hermant, Louis Madelin, Georges de Porto-Riche ; et trois nouveaux, MM. Édouard Estaunié, ingénieur et romancier, le romancier Tancrède Martel ami marseillais du disparu et Paul Vigné d'Octon, médecin et politicien anticolonialiste<sup>8</sup>.

MM. Abel Hermant et Louis Madelin restant inexorablement *ex aequo* au cinquième tour, la majorité semblait de nouveau ne pouvoir être atteinte par un candidat et l'Académie renvoya l'élection à une date ultérieure<sup>9</sup>.

Le même jour, le fauteuil d'Émile Boutroux fut attribué à Pierre de Nolhac et celui de Denys Cochin à Georges Goyau, tous deux élus au second tour.

Les décès de Paul Deschanel le 28 avril 1922, Ernest Lavisse le 18 août, Alfred Capus le 1<sup>er</sup> novembre, Alexandre Ribot le 14 janvier 1923 et Frédéric Masson le 19 février occupèrent l'Académie qui ouvrit ces cinq nouvelles successions.

### Troisième élection, le 19 avril 1923

L'Académie reçut la candidature d'une dame au fauteuil de Jean Aicard, mais elle n'y donna pas suite en raison de « ses traditions<sup>10</sup> ».

---

<sup>8</sup> *Le Figaro*, 68<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 160, vendredi 9 juin 1922, page 2, colonne 2, « Académie française ».

<sup>9</sup> *Le Temps*, 62<sup>e</sup> année, n° 22230, vendredi 16 juin 1922, page 6, colonne 3, « Dernières nouvelles. Académie française ».

<sup>10</sup> *Le Figaro*, 69<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 105, dimanche 15 avril 1923, page 2, colonne 5, « À l'Institut ».

Trois élections étaient programmées pour le jeudi 19 avril : M. Jonnart hérita du fauteuil Deschanel et l'abbé Henri Brémond succéda à M<sup>gr</sup> Duchesne. Mais, pour le siège de Jean Aicard, les résultats restèrent indécis, Abel Hermant et Louis Madelin étant encore *ex aequo* au sixième vote : il fallut de nouveau interrompre les opérations et renvoyer à une prochaine séance<sup>11</sup> !

### Quatrième élection, le 15 novembre 1923

La vie continuait : l'élection du 24 mai 1923 pourvut le fauteuil laissé vacant par Ernest Lavisse en l'attribuant à Porto-Riche, après vingt tours de scrutin ! Charles de Freycinet disparut le 14 mai 1923, puis Pierre Loti le 10 juin.

Les académiciens furent convoqués pour une triple élection le jeudi 15 novembre 1923 : le fauteuil Ribot échut à Henri Robert au premier tour, et celui de Capus à Édouard Estaunié au troisième. En revanche, la succession Aicard connut encore le même duel Hermant-Madelin et l'on renvoya de nouveau à une prochaine élection.

### Cinquième élection, le 3 avril 1924

L'Académie enregistra la disparition de Maurice Barrès le 4 décembre 1923 et l'un des concurrents, M. Maurice Du Plessys, décéda en début d'année 1924.

À la mi-février, six candidats, anciens ou nouveaux, étaient en compétition : MM. Auguste Dorchain, Abel Hermant, Camille Jullian, Louis Madelin, Émile Mâle et Paul Vigné d'Octon<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> *Le Temps*, 63<sup>e</sup> année, n° 22536, vendredi 20 avril 1923, page 6, colonne 5, « Dernières nouvelles. Académie française ».

<sup>12</sup> *Le Figaro*, 70<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 46, vendredi 15 février 1924, page 2, colonne 2, « Académie française ».

Mais ils se retirèrent successivement : Louis Madelin en février ; puis Émile Mâle et Paul Vigné d'Octon début mars ; et enfin Auguste Dorchain et Abel Hermant le 27 mars. Il ne restait qu'un seul candidat, M. Camille Jullian<sup>13</sup> : il fut donc élu, le 3 avril, dès le premier tour et à l'unanimité<sup>14</sup> !

### Épilogue

Ainsi prenait fin cet étonnant imbroglio qui dura trois ans. Jamais succession n'avait nécessité autant de séances et de tours de scrutin : « Il était écrit que, jusqu'au bout, ce fauteuil Aicard aurait une fortune singulière. En trois ans, quatre tentatives restées vaines lui avaient valu le troublant renom de "fauteuil enchanté," qui l'a rendu fameux dans les annales académiques. Or l'élection du 3 avril aura été, de mémoire d'immortels, une des plus brillantes et des plus faciles. Avant l'élection, M. Camille Jullian était élu. Pas de concurrents ; un seul tour ; l'unanimité des votants : dénouement exceptionnel d'une situation inouïe<sup>15</sup>. »

Abel Hermant fut finalement élu à l'Académie française le 30 juin 1927, au fauteuil de René Boylesve ; et Louis Madelin y accéda le 24 novembre de la même année en succédant à Robert de Flers.

<sup>13</sup> *Le Figaro*, 70<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 88, vendredi 28 mars 1924, page 1, colonne 4, « L'élection du 3 avril à l'Académie française ».

<sup>14</sup> *Le Figaro*, 70<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 95, vendredi 4 avril 1924, page 1, colonne 3, « À l'Académie française ». *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 88, samedi 29 mars 1924, page 3, colonne 1, « Académie française ». *Le Temps*, 64<sup>e</sup> année, n° 22878, samedi 29 mars 1924, page 4, colonne 1, « Académie française ».

<sup>15</sup> *Revue des Deux Mondes*, XCIV<sup>e</sup> année, septième période, tome vingtième, 15 avril 1924, « Camille Jullian ».

## Le successeur : Camille Jullian

Camille Jullian est né à Marseille le 15 mars 1859. De famille cévenole, frère de lait du futur président de la République Gaston Doumergue, il passa son enfance à Nîmes, mais revint à Marseille pour ses études secondaires.

À l'École normale supérieure, il suivit les cours du géographe Paul Vidal de la Blache et de l'historien Numa-Denys Fustel de Coulanges ; et il se lia d'amitié avec son condisciple Henri Bergson. Reçu premier à l'agrégation d'histoire en 1880, il se spécialisa en épigraphie antique à l'université de Berlin et à l'École française de Rome.

Docteur en 1883 avec une thèse sur les transformations politiques dans l'Italie impériale romaine, il fut nommé professeur à l'université de Bordeaux. Il se prit d'affection pour cette ville, dont il devint le principal historien, avec *L'Histoire de Bordeaux*, publiée en 1895.

Mais il se passionna principalement pour la Gaule et consigna le fruit de ses recherches dans une gigantesque *Histoire de la Gaule*, qui fait encore autorité sur bien des points. Élu professeur au Collège de France en 1905, il y créa la chaire des Antiquités nationales. Camille Jullian a considérablement renouvelé la connaissance de la Gaule : c'est lui qui révéla scientifiquement à la France son héros national Vercingétorix. Il mourut à Paris le 12 décembre 1933.

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1908).

### Principaux ouvrages

JULLIAN (Camille), *Histoire de la Gaule*. — I. Les invasions gauloises et la colonisation grecque. Paris, Hachette, 1908, 534 pages. 7/ Paris, Hachette, 1932, 534 pages. — II. Gaule indépendante. Paris,

Hachette, 1908. 5/ Paris, Hachette, 1924, 557 pages. — III. La conquête romaine et les premières invasions germaniques. Paris, Hachette, 1909. 5/ Paris, Hachette, 1931, 607 pages. — IV. Le gouvernement de Rome. 2/ Paris, Hachette, 1914. 4/ Paris, Hachette, 1929. — V. La civilisation Gallo-romaine. État matériel. Paris, Hachette, 1920, 381 pages. — VI. La civilisation gallo-romaine. État moral. Paris, Hachette, 1920, 558 pages. 4/ Paris, Hachette, 1929. — VII. Les empereurs de Trèves. I. Les chefs. Paris, Hachette, 1926. — VIII. Les empereurs de Trèves II. La Terre et les hommes. Paris, Hachette, 1926.

JULLIAN (Camille), *Vercingétorix*. Paris, Hachette, 1901, in-16, 406 pages, figures, plans et cartes. 2/ Paris, Hachette, 1902, in-16. 3/ Paris, Hachette, 1903, in-16. 5/ Paris, Hachette, 1911, in-16, 406 pages. 6/ Paris, Hachette, 1914, in-16, 407 pages, planches. 7/ Paris, Hachette, 1921, in-16, 407 pages, planches. — Paris, diffusion Hachette, collection « Marabout université » n° 309, 1979, in-16, 318 pages, carte ; édition mise à jour et préfacée par Paul-Marie Duval.

Paris, 21 décembre 1911

Monsieur le cher Maître,

Je vous remercie de votre aimable lettre et il me tarde de venir causer avec vous de notre cher Midi. Me permettez-vous de me rendre, en voisin, chez vous, samedi prochain vers 4 heures, puisque, d'après votre mot, ce jour et cette heure ne paraissent pas devoir vous dérangés ?

Je vous prie, Monsieur le cher Maître, à mon respectueux dévouement

Camille Jullian

Lettre de Camille Jullian à Jean Aicard  
(bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard).

## DISCOURS DE RÉCEPTION (\*)

Camille JULLIAN

MESSIEURS,

Comme on était heureux, il y a cinquante ans, dans la classe de rhétorique au lycée de Marseille ! On avait seize ans, l'âge séduisant par excellence, où notre enfance folâtre se muait en une adolescence rêveuse. Puis, on vivait à Marseille, la ville au ciel limpide et aux multitudes bruyantes, la cité enthousiaste et laborieuse dont l'humeur suscitait et réchauffait la nôtre. On se sentait fier d'être en rhétorique : car c'était encore un mot d'orgueil pour un lycée que ce nom de rhétorique, si maladroitement décrié par les rigoristes de la nouvelle Université ; il signifiait savoir parler et savoir écrire, fixer et former sa pensée. Et enfin, nous avions un professeur incomparable, Alexandre Vessiot, qui, précisément, nous enseignait l'art de manier des idées en arrangeant des phrases. Le merveilleux éducateur ! je l'entends comme si c'était d'hier, et je cherche toujours à suivre ses leçons. — Ne m'en veuillez pas, Messieurs, si, avant de vous

(\*) JULLIAN (Camille), *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française le jeudi 13 novembre 1924*, Paris, Institut de France, 1924, in-8°, 57 pages. — L'auteur a fait publier une autre édition : *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 13 novembre 1924*. Jean Aicard, *la Provence et le Félibrige*, Paris, librairie ancienne Édouard Champion, 1925, in-18, 54 pages ; cette édition ne contient pas la réponse de Brieux.

remercier de l'honneur que vous faites à ma vieillesse, j'ai d'abord songé au maître qui m'y avait le premier préparé au seuil de la jeunesse.

Notre professeur de rhétorique était de ceux qui entourent d'un même respect l'Antiquité classique et la culture moderne. Il ne croyait pas que ce fût déchoir en nous lisant Émile Augier après nous avoir expliqué Térence ; et il estimait que, tout en laissant Victor Hugo au sommet, on devait admirer également Lucain, lui aussi, contre César, un auteur de *Châtiments*. Or, savez-vous quel était le poète contemporain, — nous étions en 1875, et nous étions en Provence, — le poète dont il nous faisait le plus volontiers réciter les vers ? C'était Jean Aicard, alors dans tout l'éclat méridional de sa jeune gloire. Nous raffolions de Jean Aicard, qui nous faisait aimer et sentir le pays de nos aïeux, les pins de ses bois, les oliviers de ses coteaux, la mer de ses calanques, ses cigales et son mistral même, et il nous arrivait de prendre son galoubet pour la flûte de Tityre et de l'associer à Virgile. Car nous savions par cœur sa pièce sur le poète latin :

Ô précurseur naïf et doux de l'Évangile,  
Poète aimant, vieux maître immortel, ô Virgile,  
... dès qu'on eut mis entre mes mains ton livre,  
Consolé pour un jour, je me pris à revivre.

Depuis lors, un demi-siècle écoulé, jamais, Messieurs, je n'ai oublié les vers d'Aicard. Je les ai murmurés tout le long de mes visites académiques. Aicard m'a conduit jusqu'à vous, jusqu'ici. Et en m'appelant à la joie de le remplacer, vous avez réveillé les échos des années disparues. De l'un et de l'autre, Messieurs, je vous remercie.

La classe terminée, rentrés en la demeure familiale, — excusez-moi de rappeler à nouveau mes souvenirs devant vous, mais je n'arriverai à bien connaître Jean Aicard que si je ravive les lointaines impressions de ma vie, bercée des mêmes histoires que la sienne, — revenus auprès des nôtres, nous écoutions ces savoureux propos de la Provence qui font aujourd'hui nos délices dans *Maurin des Maures* ou *Gaspard de Besse*. Aux émotions virgiliennes du lycée succédait le rire du terroir, la gaieté de tous au récit d'une « galégeade » bien faite.

Il ne faut point, vous, hommes du Nord, que vous médisiez de la galégeade provençale. C'est une plaisanterie, en acte ou en parole, sans méchanceté et sans malice même, l'homme n'y paraît ni plus mauvais ni plus bête qu'il n'est en réalité, elle est faite de situations drôles ou pittoresques, en dehors de toute vraisemblance, les bons mots n'y amènent qu'un bon rire : la galégeade repose, on en sort l'esprit amusé, heureux de s'être divertie entre amis, elle est chez nous autres Provençaux (je parle avec une pointe d'exagération méridionale), elle est un moyen d'entente civique et de communion sociale.

L'œuvre de Jean Aicard est pleine de ces fabliaux que nos pères nous avaient déjà contés. Ils n'ont pas sans doute, narrés en français, le ton vif et la marche agitée que leur donnait l'idiome du Midi : fantaisies populaires, ils ne retiennent tout leur prix que dans le parler populaire. Mais en somme, la prose de Jean Aicard leur a gardé le meilleur de l'arôme, qui vient du thym et de l'ail de Provence.

Voici l'aventure de Marin, conseiller au Parlement, qui s'avisa un jour de tuer, en pleine place d'Aix, un âne en train de brouter (on peut toujours brouter un peu d'herbe sur les places publiques d'Aix-en-Provence). Pour ce méfait, il est traduit devant ses confrères de la haute Cour de justice. Mais l'audience à peine ouverte, Marin, le meurtrier de l'âne, se lève et déclare :

« Je vous récuse tous comme juges, car vous êtes proches parents de la victime ».

Personne, là-bas, n'ignore le malheur de *la Poule Verte*. C'est, sous ce nom, un pauvre perroquet égaré dans les Monts des Maures, que cet imbécile chasseur de Marius Darnagas a pris pour une poule sauvage, un gibier rare, et qu'il a blessé d'un coup de fusil. Le perroquet tombe, encore vivant ; Darnagas le ramasse et le soupèse. « Qu'il est *mègre* », s'écrie-t-il en son langage accentué. Et le perroquet, qui s'était échappé de quelque hôpital de Toulon, répond aussitôt en bon français du Midi : « *Ze suis été un peu malade* ». Stupeur de Darnagas, qui soulève son chapeau, et prononce : « *Escusez-moi, Môssieu, ze vous avais pris pour un z-oisô* ». — J'arrange d'ailleurs un peu ces histoires, comme c'est le droit de tout galégeur.

De ces histoires-là, vous en lirez cent dans les livres de Jean Aicard, et les Marseillais en savent bien plus encore. Il y a celle des deux étameurs d'Auvergne (on doit dire *rérameurs* quand on la raconte « en français »), qui dormirent trente-six heures sans s'en apercevoir dans l'auberge de Jean Trotebas, de Pierre-feu, ce qui leur fit dire en se levant : « Comme les nuits sont longues dans ce pays ! » Il y a celle de l'émule de Bassompierre, qui terrifia *la lièvre* de l'Esterel (on dit *la lièvre* quand on chasse dans le Var) ; et celle des dames de Six-Fours, qui mirent en fuite les Sarrasins ; et celle du *Sermon de Monsieur Sistre* ; et tant d'autres qui, au milieu du siècle passé, faisaient retentir de rires la librairie du père Boy, à Marseille, le rendez-vous des champions de la gaieté provençale.

Il ne faut point, vous, hommes de science, traiter avec dédain ces innocentes facéties. Elles sont très anciennes, et, malgré la vulgarité de quelques-unes, elles sont très respectables. Elles font partie de ce patrimoine éternel du rire de l'humanité que les générations se transmettent d'âge en âge aux heures de ré-

pit ou de repos. Au cours des siècles, le narrateur y remplace la flèche par le fusil, le corbeau par le perroquet, et l'Aréopage par la Cour du Parlement : mais avec des costumes différents, la scène demeure pareille. Madame de Sévigné a dû connaître l'affaire de Marin et de l'âne ; et les Grecs, fondateurs de Marseille, ont pu apporter quelques-uns de ces récits sur les « rives » du Vieux Port. N'oublions pas qu'ils ont débarqué à la Place Neuve, à l'endroit où s'élève le buste du grand chansonnier marseillais Victor Gelu ; et rappelons-nous qu'Ulysse était passé maître en galégeades, et qu'Aristophane en composera de parfaites. D'Homère à Jean Aicard, d'écho en écho, en passant par Bassompierre, la galégeade a traversé les misères du monde par une longue traînée de joyeuse humeur.

Tout en écoutant les bonnes histoires des hommes, Jean Aicard regardait les belles choses de la terre ; il observait, étudiait, respirait sa Provence, cités et paysages.

Les cités, ce fut d'abord sa ville de Toulon, où il naquit, le 4 février 1848 : Toulon, hérissé de bruits et « pavé d'amours », où au milieu des clameurs les plus forcenées circule la sentimentalité la plus exquise ; Toulon, à la rade éblouissante de couleur et de clarté, où Jean Aicard, sur l'exemple de Michelet, rêva de convoquer les États-Unis d'Europe, les escadres des nations réconciliées : — rêve magnifique de l'amitié des peuples, qui hanta son généreux esprit comme il tourmente le nôtre, foyer incertain de l'humanité pacifique, qu'Auguste Comte voulait installer à Constantinople, Michelet à Toulon, qu'on entretient maintenant à La Haye ou à Genève, et dont les étincelles brillent dans l'âme de tant de braves gens.

Puis, ce furent, aux yeux éblouis d'Aicard grandissant, les quatre cités saintes de la Provence : Marseille, que j'aime trop pour risquer de vous en parler une seconde fois ; Aix, qui cache

sous la somnolence de ses rues tant de grâce naturelle et d'intelligente curiosité, nourricier d'une aristocratie de pensée que façonna une aristocratie de race ; Arles, si semblable à la Rome latine avec son fleuve aux ondes jaunies, les lignes violettes des collines de son horizon, ses statues et ses femmes aux formes harmonieuses, et le souvenir de son premier apôtre, disciple traditionnel de saint Pierre ; Avignon, enfin, souple d'allure et vibrant d'allégresse, où les esprits paraissent danser comme les filles sur le pont du Rhône, la ville du pain blanc et du vin de feu, qui résonne des sons de cloches et des chansons de félibres, le berceau sacré de notre résurrection provençale.

Ce furent en même temps pour Jean Aicard, grand coureur de routes et bon cavalier, ce furent les terroirs ruraux de la Provence, terre de surprises et de contrastes, d'épanchements et de secrets, de tapages étourdissants et d'immensités silencieuses, et en parlant ainsi de la terre il me semble parler de ceux qui l'habitent : ici, le Rhône écumeux, le plus fier et le plus turbulent des fleuves de France, que du haut des collines de Beaucaire on entend mugir à la façon d'un taureau échappé : à côté, la Camargue muette, où les interminables rêveries ne sont coupées que par le cri lointain du berger ou par l'appel familial des cloches des Saintes-Maries, cette voix séculaire qui console les croyants en détresse ; plus loin, la Crau rude et pierreuse, brûlée et dorée par le soleil ; ailleurs, les Monts de Maures, avec leur parure de chênes-lièges, « bois dur et tendre écorce », pareils à l'homme du pays ; et le vallon verdoyant de Saint-Pons aux ruisseaux capricieux, jadis profané par Jules César, et que le Christianisme a rendu à la splendeur des arbres et à la ferveur des poètes ; et la forêt de la Sainte-Baume, imprégnée de la senteur des plantes et des repentirs de Marie-Madeleine.

À cette Provence qui fut son berceau, qui lui suggéra la moitié de son œuvre, et qui environne aujourd'hui son tombeau, — heureux poète, il peut reposer là où il a vécu les meilleures journées de sa vie, et le même laurier qui ombragea le seuil de sa demeure natale abrite la pierre de son dernier séjour :

Ô Provence, c'est donc ainsi que tu m'accueilles :  
Va, ton brin de laurier vivace aux belles feuilles,  
Avec un long orgueil je le conserverai...  
Car il croît près des flots parmi les myrtes verts,  
Où me sourit encor mon enfance première...  
Où, mes jours accomplis, toujours vert, toujours beau,  
En plein sol, il pourra grandir sur mon tombeau ;

— à cette Provence de Jean Aicard permettez-moi d'annexer Nîmes la Languedocienne, de l'autre côté du Rhône, Nîmes, souriante et passionnée, pieuse et violente, qui se croit romaine parce qu'elle a ses « Sept Collines » et ses « Arènes sanglantes », mais qui est celtique en réalité, de la forte trempe de nos aïeux, la vraie fille de sa Fontaine divine, issue des sources les plus claires et les plus profondes du sol gaulois. Nîmes, pour Jean Aicard, c'est la ville de son adolescence, où il fut sacré poète par ses maîtres du lycée ; et ce fut aussi la ville où Mistral fut sacré bachelier et d'où il écrivit à Roumanille la lettre inaugurale de sa vocation provençale. Mistral, bachelier à Nîmes, Aicard, lycéen à Nîmes, cela suffit pour rattacher à la Provence des poètes la cité mystérieuse de la mandragore.

Dans ce cadre de sa Provence, Jean Aicard a dressé en pleine lumière la haute silhouette de son grand-père Jacques. De ceux qui l'ont précédé dans l'existence, c'est son aïeul qu'il a le mieux connu, c'est à lui seul qu'il doit les élans de son cœur et le souffle de son ouvrage :

Tu fis mon œuvre simple et ma voix attendrie,  
Et je rapporte à toi ce qui vient de toi seul.

C'était, cet aïeul, une énergique nature de Provençal, droite, affectueuse, sage et décidée, âprement appliquée aux heures de besogne, et perdue ensuite dans l'imprévu des chimères, un de ces êtres qui sont faits pour l'action perpétuelle, et qui, le jour venu, entrent allègrement dans le repos suprême,

Qui de son pas égal marchait vers le tombeau,  
Sans désirer la mort, sans regretter la vie.

L'éducation par le grand-père ! je ne dis pas qu'elle doive remplacer l'éducation par le père, mais je dis qu'il est bon qu'elle l'accompagne, et que la formation de l'enfant serait incomplète si, aux leçons des parents, ne s'ajoutaient celles des aïeux.

Le père, lui, en plein dans les devoirs de la vie, ne voit trop souvent que les difficultés de la tâche quotidienne. Il se préoccupe de donner à l'enfant les moyens de subsister et de réussir, de combattre et de vaincre ; il protège les siens contre les ennuis extérieurs de la destinée, mais il lui manque le loisir pour garnir l'intérieur de leurs âmes. — Le grand-père, lui, qui a terminé sa fonction de lutteur, regarde déjà de loin et avec indifférence les batailles humaines, il est plus près de l'instant où s'oublent tous les combats, il a le temps de descendre en son âme et de voir en celle des autres. Et s'il ne fournit pas à l'enfant les instruments d'une victoire terrestre, il peut au moins lui apprendre le sens éternel des choses.

Puis, le grand-père a vu, dans le demi-siècle de son passé d'homme, tant d'enfants autour de soi ! Il les a vus naître, grandir, triompher, ou dépérir, ou mourir. Il a vu, faible et

petit, l'homme qui est père maintenant, qui fait son orgueilleux début dans la paternité. Et il sait, mieux que lui, ce que sont de jeunes êtres, ce qu'il faut leur dire pour exciter leurs rires ou pour sécher leurs larmes. L'expérience de la vieillesse la rapproche de tous les âges.

Enfin, comme l'enfant, le vieillard est débile, et il est sensible comme lui. Il lui ressemble en son cœur et en son corps. De même que ces chers petits s'éveillent à la connaissance du monde, et, surpris par la vie qui commence, se hâtent d'en jouir et veulent en saisir tout, de même, eux, les grands-pères, sachant qu'ils vont bientôt partir, ne veulent rien perdre de la vie qui finit et s'attardent à tout ce qu'elle peut encore donner. Grands-parents et petits-enfants, leurs tendresses et leurs émotions se rejoignent et se comprennent.

Voilà ce que je lis dans les pages de Jean Aicard, et aussi dans celles du plus grand de ses maîtres, Victor Hugo. Celui-ci nous révéla « l'art d'être grand-père », celui-là d'être petit-fils. Aicard eut le culte de l'aïeul, et c'est un peu pour cela, Messieurs, que nous l'avons aimé, car nous sommes tous, ici, à l'âge d'être grands-pères.

À côté de son grand-père, un autre vieillard, illustre entre tous, se montra à l'aurore de sa vie pour l'inviter à devenir écrivain et poète ; et ce fut Lamartine.

Assurément, Victor Hugo, par la variété de ses images, l'éclat de son verbe, la force créatrice de sa pensée, peut être mis au-dessus de Lamartine, au-dessus de tous. Il n'empêche que son œuvre a moins rayonné que celle de son rival ; on l'a pastichée plus qu'on ne s'en est inspiré, et à tout prendre Lamartine a été l'ouvrier véritable du réveil poétique de la France au lendemain de la Restauration.

Il était bien le poète qu'on attendait pour émouvoir la famille française, cette famille qui par sa probe activité et sa

tradition sentimentale est une des richesses morales de notre patrie, la plus précieuse, la plus durable. L'une des surprises qu'éprouvent nos amis d'Amérique en touchant notre sol, c'est la vue de cette famille avec sa maisonnée, faisant elle-même son ménage ou pourvue de son serviteur attitré, se souvenant de ses morts et mêlant leur mémoire aux entretiens de la table commune, attachée depuis des générations à l'autel du temple paroissial, lisant les mêmes livres sous la lampe coutumière, comme autour d'un Génie qui éclaire et réchauffe sa vie. Cette famille entendit avec Lamartine le seul poète qui eût parlé sa langue : juste assez d'amour pour faire rêver la jeune fille, mais au premier plan Dieu et le Christ, la prière où tous les membres se rencontrent,

Ô Père qu'adore mon père !  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !  
Toi dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère !

et puis, ici l'enfant et le berceau, là « la vigne et la maison », plus loin les prés, les coteaux, les vallons et les lacs, et tous ces paysages avec ces contours imprécis et ces effluves mélancoliques qui attirent la rêverie sans fatiguer l'attention. Et la France entière sentit en Lamartine le poète de son idéal, et dans ses familles d'ouvriers et dans ses familles de bourgeois : car Lamartine ne s'adressa qu'aux sentiments d'amour et de foi, à ceux qui suppriment les classes sociales, mot d'injustice et de combat qu'il ne connut jamais.

En Provence, sa gloire fut inimaginable. Il faut lire chez M. Ripert le chapitre émouvant où il nous montre Lamartine encadrant de son auréole les lettres provençales à l'heure de leur « renaissance » : le poète retient à sa table cette touchante

Reine Garde qui rêvait d'une poésie pour le peuple ; il salue un des premiers le génie de Mistral et la grandeur de *Mirèio* ; quand il vient à Marseille, il assiste aux séances de l'Académie, et il gravit le modeste escalier de l'Athénée Ouvrier, où des artisans de bonne foi s'essayaient à devenir prosateurs ou poètes. Mieux que Victor Hugo, toujours féru de Paris, Lamartine le Bourguignon aima nos provinces, il devina ce que la France leur devait. Elles le lui rendaient bien. À ses arrivées sur la Cannebière, c'était le délire de toute une cité : « Partout où vous passez », s'écriait l'un de ses adorateurs, « vous laissez après vous, tel qu'une comète, une longue traînée de lumière. » — À Marseille, on n'admire pas à moitié.

Or, voici ce qui advint à Jean Aicard au temps de son enfance. Il fut envoyé au lycée de Mâcon, et, les jours de sortie, il allait chez Lamartine, que son père avait connu. Ses après-midi chez le grand homme, dont l'enfant n'apercevait pas le déclin, décidèrent de sa vocation. Il sentit la dignité de l'homme, la simplicité de son abord, le charme accueillant de son intérieur. Rentré au lycée, il ne pensait plus qu'à Lamartine, et son jeune esprit confondait en une même sensation mille impressions diverses. Un jour, il écrivit au poète une belle lettre qui se terminait par ces mots de politesse : « Veuillez présenter mes compliments à vos levrettes et à Madame de Lamartine. » Le proviseur lut la lettre, comme il convenait, et se borna à dire à l'enfant : « Vous devez nommer Madame de Lamartine la première ».

Les lévriers de Lamartine, Jean Aicard ne les oubliera jamais, non plus que ces chevaux qui firent la fierté du grand homme aux années de sa fastueuse richesse. Nous en retrouverons le souvenir dans les chiens de *Mélita*, le Jupiter du *Diamant Noir*, dans Sultan, le cheval de *Notre-Dame-d'Amour*, Blanchet le cheval du *Roi de Camargue*, et Cabri, le cheval de Jean Aicard

lui-même. Lamartine lui avait appris qu'on pouvait traiter en figures de romans ou de poèmes de simples animaux, qui, eux aussi, ont leurs instants d'orgueil et leurs heures de fidélité.

Vinci-cinq ans plus tard, en 1883, l'Académie française mit au concours l'éloge de Lamartine. Jean Aicard eut le prix, et, suivant l'usage de ce temps, il fut admis à lire sous cette coupole une partie de son poème. — C'est la seule fois, Messieurs, que l'éloge solennel<sup>1</sup> de Lamartine a été entendu dans cette salle. Les circonstances ont fait que nous avons paru l'oublier.

Pourtant, je ne crois pas que la France ait jamais possédé une gloire aussi parfaite, une renommée aussi pure. Il a célébré tout ce que nous devons aimer. Grâce à lui, la poésie a égayé les logis les plus humbles. Ses malheurs ont ajouté à la grandeur théâtrale de sa vie. Il n'a fait tort à aucun adversaire, il n'a menti pour le compte d'aucun parti politique, il a respecté toutes les croyances, et chanté Socrate aussi bien que Jésus. C'est lui qui a valu à l'histoire ce spectacle unique, d'un poète dirigeant une puissante nation par le seul ascendant de son génie. Si la France avait su continuer l'élan qui en 1848 l'entraîna à la suite de Lamartine, elle eût évité les pires des fautes et la possibilité de certains crimes. Ce sera pour Jean Aicard l'un de ses premiers mérites que d'avoir cru en Lamartine.

Il crut aussi en l'Académie, et l'esprit de votre Compagnie vint à son tour lui servir de guide. J'ai tout lieu de croire que, dès le lycée, Jean Aicard aspirait à le suivre. En couronnant

---

1. Je dis l'éloge solennel, c'est-à-dire discours réservé à Lamartine dans une séance tenue en son honneur. Car je n'ignore pas les admirables pages que lui a consacrées J.-M. de Heredia dans son discours de réception, le 30 mai 1895. [NDLR : note rajoutée dans la seconde édition].

tour à tour ses *Poèmes de Provence*, sa *Chanson de l'Enfant*, son *Miette et Noré*, vous lui avez montré que la Provence ne perdait aucun de ses attraits sous les voûtes de l'Institut. Au cénacle où il fréquentait à Paris, et où il retrouvait Coppée et M. Richepin, on percevait distinctement, dans les intervalles d'un beau tapage, que l'Académie faisait sentir ses approches. Bientôt il désira y entrer, et ce fut avec une pieuse fidélité. Il fut élu en remplacement de Coppée, et, le 23 décembre 1909, Loti, qui l'aimait particulièrement, eut le grand plaisir de le recevoir.

Le prestige de l'Académie, l'influence de Lamartine, indiquèrent à Jean Aicard la direction de sa vie littéraire. Il ne se détourna pas de la Provence, où le rattachaient l'exemple de son grand-père, les impressions de son passé et les joies de ses regards. Mais il s'éloigna de la langue provençale. Et j'arrive à la phase principale de la carrière de Jean Aicard, au rôle qu'il voulut jouer dans l'histoire des lettres françaises.

Le 21 mai 1854, au château de Font-Ségugne près d'Avignon, sept jeunes gens de Provence fondaient le Félibrige ; et cinq ans après, en mars 1859, appliquant les principes définis en cette assemblée, l'un de ces jeunes gens, Mistral, publiait *Mirèio* : *Mirèio*, c'est-à-dire un poème ou plutôt une épopée, à l'allure classique, en vers réguliers et de style noble, mais au sujet tiré de la vie rurale et populaire de la Provence, et écrite tout entière en langage provençal ; et le provençal reprit aussitôt sa place dans la vie littéraire de la France.

En 1880, vingt ans après *Mirèio*, dont le succès n'avait fait que grandir, Jean Aicard publia *Miette et Noré*, lui aussi un poème inspiré par la Provence, ses paysans et ses coutumes, mais écrit en vers français et en une langue très simple, à demi rustique. Et pour marquer plus nettement ce qu'il entendait faire, et qu'il voulait la bataille et opposer *Miette* à *Mireille*,

Jean Aicard écrivit pour son livre une ardente préface, qui alla provoquer dans les assemblées des Félibres les mêmes colères que la préface de *Cromwell* avait jadis soulevées dans le camp des classiques.

Le provençal, disait Jean Aicard, est un « patois » et doit être désormais traité en langue morte. Il peut servir encore à narrer quelques vieux contes au coin du feu, ou même à enrichir le français de formules pittoresques ou de succulentes exclamations, mais il ne peut faire acte d'instrument d'écriture. « Mon grand-père », disait Aicard, « parlait en patois et lisait en français. » Mais d'autre part le poète, le romancier se doivent de faire connaître et aimer leur province natale, ils en ont la charge devant leurs aïeux et devant la France, l'avenir littéraire de notre patrie est dans l'expression de ses physionomies locales. Décrivons notre Provence ou notre Bretagne, mais en français, quitte à introduire des mots du cru et des tournures du terroir.

Sur ces derniers points, Jean Aicard a raison. Nous ne dirons pas sans doute que nos lettrés ont pour devoir principal de dépeindre nos mœurs ou nos paysages provinciaux. Mais la richesse, la souplesse extraordinaires du roman français viendront de ce qu'il notera les aspects divers de notre sol et de notre race, depuis le Berry de *la Mare au Diable* jusqu'au Pays Basque de *Ramuntcho* en traversant la Camargue de *Notre-Dame-d'Amour*. Alors, vraiment, l'incomparable variété de nos émotions littéraires sera le reflet des multiples horizons et des innombrables beautés de la terre de France.

Mais de cette terre, je ne veux pas, comme le souhaitait Jean Aicard, que l'on retranche le parler populaire, les dialectes provinciaux. Vous appelez le provençal un « patois » : le vilain mot, et combien inexact ! Le patois, c'est la déformation locale d'une langue déterminée, c'est une excroissance à demi fantai-

siste qui pousse sur une plante linguistique : le parler de Montmartre est en train de devenir le patois de Paris (j'ajoute aussitôt qu'il est plein d'agréments, pour ne pas attirer sur la Coupole de l'Institut les foudres des Jupiters de la Butte). Mais le provençal est une langue qui a par elle-même ses racines et ses rameaux, sa sève propre et son libre épanouissement. Il est né, il a grandi à part sur un terrain qui était bien à lui.

Vous me dites qu'il va mourir. À quels signes, je vous prie, reconnaissez-vous qu'une langue se meurt ? Il y a pour les langues, comme pour les nations et pour les croyances, des crises de fatigue et de déclin. Mais nous venons de voir ressusciter des nations qu'on disait mortes, mais des croyances qui se perdaient se sont retrouvées, et des langages qu'on croyait endormis ont proclamé leur gloire. De l'avenir d'un idiome, pas plus que de celui d'une foi ou d'une patrie, personne ne sait rien, et la science n'a qu'à se taire sur la loi du lendemain. Au siècle passé, on s'imagina que le catalan allait dépérir : et voici que maintenant, coup sur coup, il produit un très grand poète et des œuvres scientifiques de premier ordre.

Le Félibrige et Mistral, dites-vous encore, ont fait une œuvre factice de résurrection artificielle : ce furent procédés de savants qui galvanisent un moribond, ce ne fut pas un malade qui se relève par ses propres forces.

À coup sûr, nous n'ignorons pas que l'école et la science sont à l'aube du nouveau provençal. Faire de Mistral un paysan est une absurdité. C'était un érudit, et de très large envergure. Son *Trésor du Félibrige*, par certains côtés, vaut et passe même le *Dictionnaire* de Littré. Il a pourvu la langue provençale de termes littéraires qui lui manquaient. Mais est-ce que la Pléiade, ce Félibrige français de la grande Renaissance, n'a point fait cela pour notre langue nationale ? Est-ce que Tuold n'a point fait cela pour cette même langue aux heures de son

enfance ? et l'expression favorite de sa *Chanson de Roland*, ce mot de « douce France » qui est peut-être le mot le plus simplement ému de toute notre langue, n'est-il pas à son origine la réminiscence d'une expression du latin classique ?

Regardez donc le lendemain de Font-Ségugne et de *Mirèio* : c'est au lendemain de la bataille qu'on voit si la victoire est complète. Or, de proche en proche, le Félibrige a gagné tout le Midi. Il a pénétré les vallées les plus agrestes des Alpes et des Pyrénées, il a gravi les plateaux du Limousin et les puys de l'Auvergne. Partout on a chanté son hymne de la *Coupo santo*, et à l'instant où je vous parle, de bons ouvrages surgissent çà et là en terre de Langue d'Oc. Jamais les Félibres du premier matin n'auraient espéré une telle gloire pour la montée de leur jour. À la réussite de l'œuvre, je constate qu'elle était bonne.

Faire mourir une langue ! mais c'est pécher contre la vie sociale. Une langue nous apporte les idées et les sentiments de nos ancêtres, elle nous conserve les nôtres, elle les répète aux êtres qui viennent de nous. Elle est le lien moral par lequel le crépuscule de la journée humaine qui finit se rattache à l'aurore de celle qui commence. Quand j'entends du provençal, je revois des visages qui me furent chers, et le jardin même de mes premiers jeux. Il y a dans un langage des senteurs du terroir natal et des nuances de ses paysages. Nous tous qui voulons que le Français revienne au labour de son champ et à la pierre d'un foyer rural, ne touchons pas aux dialectes de nos provinces : ils sont sacrés, comme toutes les parcelles du sol de la patrie.

Ce sont nos « monuments historiques » au même titre que nos châteaux ou nos beffrois. Conservons-les avec le même souci. Une ville que j'aime autant que Marseille, Bordeaux, possède le beffroi de son vieil hôtel de ville, la Porte de la Grosse Cloche, et elle l'entoure de respect et de soins : car c'est

une ville admirable en sa reconnaissance pour son passé, et cette Grosse Cloche a été pendant des siècles le porte-parole des libertés municipales, elle convoquait les citoyens de la commune à la fête ou au combat, au deuil ou à l'allégresse, elle était la voix même de cette personne souveraine qu'on nommait la cité de Bordeaux. Je voudrais que Bordeaux cultivât du même amour son idiome gascon. C'est la langue que parla la Grosse Cloche en l'âge de sa maîtrise. Et c'est une si belle langue ! j'en appelle à M. Bourciez, qui l'enseigne à l'Université ; et j'en appelle aussi au Béarnais et au Gascon que je vois en votre Compagnie. Elle a des sonorités de clairon, des douceurs de berceuse, des mots qui lui suffisent à résumer une scène ou à peindre un tableau, elle est solide, elle est claire, elle est rapide. Et le jour où elle rencontrera son Mistral, elle pourra nous offrir des chefs-d'œuvre. Ne brisons pas les destinées du gascon.

Je sais bien ce dont avait peur Jean Aicard, Français pardessus tout. C'est que la vogue de nos idiomes provinciaux ne compromît notre unité nationale. Ne partageons point cette crainte. Ni le breton, ni le gascon, ni le provençal n'ont empêché que la France fût acclamée par la Bretagne de la reine Anne, par le Béarn du roi Henri, par la Provence du roi René. Notre union en patrie tient à des causes telles, qu'il n'y a pas à s'effrayer si elle s'énonce en manières différentes. J'ai appris de source certaine que quelques-uns de nos plus vaillants officiers sont de ceux qui parlent le plus volontiers l'*eskuara* du Pays Basque. Ce fut pour le Breton un appel au sacrifice que d'entendre parler breton sur les champs de bataille de l'Argonne. Et de s'interpeller en provençal sur les pentes du Vieil-Armand, ce fut pour les Provençaux un motif de plus de courage et de plus de confiance. À tous il parut que la voix de l'aïeul et la voix de la terre s'unissaient à celle de la France pour repousser l'ennemi.

Non ! je n'ai point peur que l'amour du provençal diminue l'énergie de la nation. Ce que je vois, au contraire, au lendemain de Font-Ségugne, c'est que les Félibres nous ont fait aimer des choses de Provence, qui sont choses de France, c'est que Mistral a écrit un chef-d'œuvre, qui a porté très loin le renom d'un Français. Et pour avoir doté notre patrie de nouveaux titres de gloire, l'Académie française doit au provençal une reconnaissance infinie.

Je peux donc, sous les auspices de votre Compagnie, signer la paix entre les Félibres et Jean Aicard, et, les théories une fois combattues, louer sans restriction l'homme et son œuvre.

L'œuvre de Jean Aicard fut continue, abondante, variée et sincère. — Elle fut continue : son premier recueil de vers date de 1866, où il avait dix-huit ans, et il écrivait plus que jamais à la veille de sa mort, arrivée à soixante-treize ans, le 12 mai 1921. — Elle fut abondante : je compte quarante-sept ouvrages, et je néglige d'innombrables discours, conférences, poésies et articles, disséminés dans cent journaux de Paris ou de province, et il reste dans ses papiers bien des écrits qui pourraient être publiés. — Elle est variée : dix volumes de romans, quinze volumes de vers, quatorze pièces de théâtre, deux volumes de nouvelles, deux volumes de critique littéraire ou de polémique morale, et je mets à part les quatre volumes de *Maurin des Maures* et de *Gaspard de Besse*, qui tiennent à la fois du roman d'aventures et de l'épopée comique. — Enfin, cette œuvre est sincère, car elle respire en son entier les sentiments qui ont dominé l'âme de Jean Aicard : l'amour de l'enfant, le culte du Christ, la pitié pour les hommes.

Et je vais maintenant, Messieurs, sermonner quelque peu : car sous la bonne grâce ou la jovialité des romans et des vers de Jean Aicard se dissimulent à peine la gravité des sermons

ou l'ardeur des oraisons. En cette étoffe de lettré battait le cœur d'un apôtre.

Ces prières au Christ, ces appels à la pitié, cette tendresse pour l'enfant, venaient ensemble de sa nature loyale, expansive et sentimentale. C'était un idéaliste, un « visionnaire d'idéal », et, en même temps, il était bon, foncièrement bon, infiniment bon : ceux qui l'ont approché n'ont jamais connu d'homme qui eût au même degré le sens, la volonté, le goût de la bonté. Suivant un mot célèbre et qu'il ne faut interpréter ici que dans sa beauté morale, il aimait à aimer et à être aimé. Il eut la passion de toutes les vraies amours. Cet éprouvé de la vie garda la nostalgie de la famille, de la mère, de l'épouse, de l'enfant, de ce qui fait l'humanité bonne, joyeuse et pure. Quand il rencontra l'amitié, il s'y livra sans réserve. Voilà pourquoi, durant un demi-siècle, il eut si souvent auprès de lui, pour lui apporter confiance en son œuvre et sécurité en son travail, cette sœur dévouée que nous avons vue veillant sur son repos et protégeant sa gloire. Voilà pourquoi, aujourd'hui, tant d'amis entourent son souvenir et fortifient son renom. Voilà pourquoi, enfin, le nombre de ces amis ne cesse de croître, même après la disparition de l'homme : car, à lire ses livres, on se sent pris pour lui d'une amitié qui ne s'éteindra plus.

Des amis qu'il s'est donnés, beaucoup datent du temps où ce n'étaient que des enfants. C'est en les aimant tout petits que Jean Aicard s'est assuré la ténacité de leur affection. Et cela suffit à nous prouver la sincérité et la justesse de ses livres sur l'enfant, et qu'il a su lui parler sa langue, arriver jusqu'à son cœur et l'« acquérir pour toujours ».

À l'enfant, Jean Aicard permet beaucoup et pardonne tout. — Laissez-le donc jouer, s'agiter, se mettre en colère, au besoin

déchirer une image et casser un peu de vaisselle : cela, c'est de la vie et c'est du caractère. Allons, va faire l'école buissonnière ! Tu n'y apprendras ni la règle de trois ni les guerres de Louis XIV : la belle affaire, que d'ignorer ces tristes inventions des hommes ! Mais tu y apprendras l'aubépine qui fleurit, le fruit qui mûrit, l'abeille qui voltige, ces mille petites choses d'un jour qui embellissent la nature immortelle :

L'enfant n'aime pas voir des horizons trop larges ;  
Il préfère aux plus beaux endroits du monde entier...  
Un insecte, une fleur, un tout petit sentier.

Et j'aime bien mieux, pour lui, l'école du buisson qu'un manuel de sociologie.

Mais Jean Aicard arrête au moment opportun cette échappée à l'air libre. Il rappelle l'enfant, il l'installe dans la maison du travail : oh ! une maison aimable, bien éclairée, avec beaucoup de fenêtres sur le dehors. — Voici, pour s'y plaire, de fort jolis contes, le chevrier de Jésus, Pierre le fils du marin ; et voici quelques leçons d'une morale très simple, où le devoir découle de la bonté ; et voici surtout ce beau précepte, qui procurera la joie véritable pour toute la vie : « La vraie liberté est dans le travail. » Il faut, mon enfant, renoncer de bon cœur à l'école buissonnière.

Mais il quittera un jour la maison d'étude, et ce sera alors « le vaste monde », la plus grande famille, l'horizon du cœur plus étendu que celui des yeux. — Tous ceux que tu rencontreras au sortir du village, ce seront aussi des frères pour toi, ce sont des fils de la France, et elle est aussi ta mère, et ceux qui portent son nom ont besoin de ton bras et de ta force :

Enfants ! nous faiblissons ! venez à la rescousse !  
Vos aînés, les vaincus, vous disent en pleurant,

Votre mère en pleurant vous dit de sa voix douce :  
Petit peuple français, vite au secours du grand !

— Jean Aicard fut de ces instituteurs accomplis qui parlent France aux enfants de France.

Pour eux il écrivit ce délicieux poème de *Jésus*, dont le sens profond nous est donné dans le prélude, ces *Pèlerins d'Emmaüs* que Pierre Loti nous lut avec tant d'émotion, le jour où il accueillait ici son ami :

Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons,

c'est-à-dire : plaise à Dieu que la parole du Christ ne s'éloigne jamais ne nous !

Le Christ de Jean Aicard n'est point rigoureusement orthodoxe. Il ressemble à celui que les enfants contemplent dans les crèches de Noël ou que les vieux Marseillais ont applaudi dans leurs Pastorales. L'âne et le bœuf jouent dans son histoire un rôle important, et notre poète les fait plus souvent parler que saint Pierre ou saint Jean. C'est un Jésus qui mêle son âme à celle de tous les êtres de la création, il caresse les bêtes, il respire les fleurs, il est très près de saint François d'Assise et très loin de Torquemada. — Connaissez-vous le conte de Jésus et du rouge-gorge ? Sur la croix, avant de mourir, Jésus souffrait horriblement de la couronne d'épines qui déchirait sa tête. Un petit oiseau entendit sa plainte, et, volant jusqu'à lui, arracha les épines. Mais une goutte du sang divin tomba sur la gorge de l'oiseau, et depuis ce temps-là elle est toute rouge de la trace de Jésus. Et quand le rouge-gorge, par les matinées de décembre, vient frapper de son bec à votre fenêtre, ouvrez-lui aussitôt, faites-lui bon accueil : car la rouge beauté de sa gorge vous

rappelle qu'il a eu pitié du Christ et qu'il en a été remercié par l'éternelle parure du sang du Sauveur.

Légendes à part, le Christ de Jean Aicard demeure fidèle à l'esprit des Écritures, et je n'hésite point à m'exprimer librement là-dessus. Sa parole se résume dans le mot de charité : sans elle, sans

l'Évangile,  
Nous sentons tout le reste incertain et fragile.

Le Christianisme de notre ami est une religion d'Évangile, qui concilie, qui réconcilie tous les cultes ; il nous élève à une telle hauteur de sentiments, que les croyants de tous les rites peuvent communier et fraterniser en lui. Et vous trouverez à côté l'un de l'autre, parmi les admirateurs de Jean Aicard chrétien, M. Jean Calvet, prêtre de l'Église catholique, qui a consacré à son œuvre un dévouement intelligent et passionné, et le critique qui a le premier relevé la grandeur morale de son talent, Auguste Sabatier, pasteur de notre Église protestante.

La charité chrétienne de Jean Aicard n'est ni imprudente ni aveugle. Si le Christ a dit « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », n'est-ce point refuser le pardon à ceux qui délibérément font le mal ? Et Jean Aicard, en un mouvement de légitime révolte contre les exploiters de la bonté, écrivit cette phrase sur laquelle il nous faut méditer, en notre vie privée et en notre vie nationale : « La pitié que sollicitent les démoniaques devient l'amorce dont ils se servent pour attirer et perdre les bons ». Car l'oubli des fautes ne doit aller qu'à une parole de repentir et à un acte de réparation.

Mais comme, dans l'œuvre attendrie de Jean Aicard, il y a fort peu de « démoniaques », la scène du pardon y revient en de nombreuses et troublantes récidives. Dans ce *Père Lebonnard*

qui est le plus pathétique de ses drames, tout converge peu à peu vers l'heure où le chef de famille pardonnera pour toujours à l'épouse coupable et au bâtard révolté : il faut voir, à la Comédie-Française, la puissante et simple grandeur du doyen, de notre Silvain, interprétant la pitié de Lebonnard, qui était celle de Jean Aicard, avec la double expérience de son talent et de son cœur. Mais cette heure, ce geste de pardon qui efface tout, vous les rencontrerez même, et cette fois au travers des rires, dans ce *Maurin des Maures* où, au déclin de sa vie, Jean Aicard atteignit enfin à la pleine expression de sa gaieté provençale.

On a été fort injuste pour *Maurin des Maures*. Si le héros a été, de son vivant, tourmenté par des gendarmes, Jean Aicard, pour l'avoir mis au monde, a été tracassé par des gens de lettres ; et on a lancé contre lui le reproche décisif, d'avoir plagié Alphonse Daudet et copié *Tartarin de Tarascon*.

Le reproche porte à faux. Maurin ne ressemble en rien à Tartarin, auquel il est infiniment supérieur. — Je parle de la valeur des personnages, et non pas de la valeur des œuvres : car *Tartarin de Tarascon* est, du point de vue littéraire, un livre inimitable, débordant de vie, de lumière et de bruit, et, pour trouver dans nos lettres françaises un morceau d'une telle allure, alerte et endiablée, il faut remonter jusqu'aux *Plaideurs* de Racine. — Mais quelle piètre figure d'homme, ce Tartarin, à côté de Maurin des Maures !

Maurin ne s'émeut de rien, pas même du revolver chargé d'un « gendarme sans pitié » et qui serait Corse. Tartarin s'inquiète de tout, même de l'ombre d'un pharmacien de Tarascon, qui est la chose du monde la moins terrifiante.

Ce sont tous deux, sans doute, de grands chasseurs au soleil du Midi. Mais Tartarin n'a jamais chassé que des casquettes ; et

Maurin a abattu soixante-quinze sangliers, dont les dépouilles ornent sa cabane, et un jour d'ouverture, il peut montrer au tableau, de compagnie avec son ami Pastouré, vingt-quatre perdreaux, huit lapins et deux lièvres, toutes espèces de gibier dont Tartarin n'a jamais rien vu.

Tartarin et Maurin nous font également rire : mais l'homme de Tarascon nous fait rire de lui-même, de ses propos, de ses gestes, de sa naïveté, de ses folles imaginations ; et sa vie est une longue suite de farces. Mais il n'a inventé aucune de ces farces pour son compte : il en est la victime, il n'en est pas l'artisan. Maurin, lui, est un intarissable créateur d'aventures et de fables : pas une seule fois nous ne rions de lui, et la gaieté qu'il nous procure, il la tire d'ailleurs et d'autrui, des plaisanteries qu'il raconte, des imbéciles qu'il berne. Le ridicule jaillit de sa verve, et non pas, comme pour Tartarin, de sa personne.

Je ne crains pas d'ajouter que Tartarin est à peine une âme, un être de sentiment : il n'est pas méchant, c'est tout ce qu'on peut dire de lui. Après tout, le lecteur ne s'avisera pas de faire de la psychologie à propos du Tarasconnais, il ne songe qu'à « se régaler » de lui : la personne de Tartarin n'est qu'un canevas où se brodent mille drôleries, caricature folâtre à l'opposé d'un type d'idéal.

C'est au contraire ce mot d'idéal qu'il faut prononcer pour Maurin des Maures, ce « Don Quichotte paysan », ainsi que le désigna Jean Aicard lui-même. Maurin est un cœur délicat, un caractère droit, un esprit disposé aux spéculations les plus hautes : vous trouverez en lui du Socrate, un Socrate qui ferait quelque peu de braconnage, pas beaucoup, seulement deux ou trois jours avant l'ouverture. Il parle bien, il sait comment on élève les enfants, il aime les hommes, il adore ses amis. — Comme il ressemble à Jean Aicard !

C'est pour cela que Maurin des Maures vivra plus longtemps que Tartarin de Tarascon. Dieu merci ! les créatures d'idéal

durent plus que les images facétieuses. Tarascon ne doit à Tartarin qu'une popularité d'assez médiocre aloi, que la gracieuse cité ne mérite guère. Mais le peuple du Var, paysans et lettrés, est fier aujourd'hui du héros qu'un écrivain a figuré et transfiguré pour lui. Maurin devient chaque jour plus populaire de Fréjus à Toulon, sur cette grande route de la montagne qui fut la voie royale de son épopée : partout il s'est fait chérir des humbles et redouter des méchants, partout il a semé son courage, son rire ou sa fantaisie ; et de tout cela a germé une moisson de saine renommée pour un beau pays et pour d'honnêtes gens. Et vraiment, d'avoir fait à un pays de France le don d'une créature superbe qui lui servira de symbole et de signe de ralliement, c'est pour Jean Aicard une bonne action autant qu'un bel ouvrage.

Ah ! Messieurs, ne lisez pas *Maurin des Maures* à la hâte, sous la lumière artificielle de vos lampes parisiennes. Allez là-bas, un jour d'été, sur cette route des Maures ; arrêtez-vous au rivage de La Foux ou de Berthaud, et reposez-vous, pour déguster lentement les longues pages du livre, à l'ombre séculaire de ces grands pins parasols où Maurin des Maures s'est assis tant de fois. Devant vous s'étale en sa courbe régulière le rivage « éternellement bleu » du golfe de Saint-Tropez, où les Grecs sont autrefois venus, et avec eux leur grand bonhomme d'Hercule, le parrain du héros provençal. À vos pieds, les roseaux de la rivière caressent la cabane de Maurin ; et fermant votre horizon tout proche, les Monts des Maures, en l'écho de leurs bois agités par la brise marine, semblent répéter son nom. Alors, vous resterez à lire des heures sans fin, heureux et rêveurs, comme en une suspension du vol du temps, et vous vous sentirez enveloppés et séduits par notre franche et radieuse Provence, tout en souriant de ses galéades.

Et voici, Messieurs, que je reviens sur la Provence et sur la galéjade. Il faut, coûte que coûte, que je m'éloigne de ces thèmes, ou je n'aurai plus la volonté de finir. — Mais Maurin des Maures nous ramènera à la France.

Car ce héros du Var fut un soldat et un patriote. Il a fait son service sur la flotte, il a aimé notre mer et nos marins. — Cette mer et ces escadres de la patrie, nous les voyons à tous les détours des Monts des Maures et de l'œuvre de Jean Aicard. Il a compris, lui, né à Toulon, que de Toulon à Brest et à Dunkerque, sur ces merveilleux rivages de la France, prédestinés par la nature à la liberté et à la puissance, il a compris que là aussi était une frontière à défendre et un intérêt vital de notre nation. Jean Aicard a été le chantre de cette mer pleine de nos luttes et gardienne de nos destins, que nos maîtres du jour ne savent plus regarder.

Ce demi-sauvage de Maurin est un passionné d'avenir quand il s'agit de la France. Il veut la conscience la plus nette, même pour la Chambre des députés. S'il lui arrive de houspiller des gendarmes ou des préfets, c'est qu'il ne peut sentir les mauvais gendarmes ou les mauvais préfets. Il a une sainte horreur des partis politiques, de leur faiblesse intellectuelle et de leur misère morale : il est, suivant son mot, un « révolutionnaire de gouvernement ». — Cela ne vous rappelle-t-il pas Jean Aicard, président de l'Union française, et écrivant pour la France, durant cette guerre où le deuil personnel ne put ralentir sa mission de propagande, écrivant dans les journaux de toute opinion et les rapprochant par ses espérances de victoire ? Cher et noble ami ! il forma bien des utopies dans sa vie, mais ce furent les utopies d'un patriote ardent, et que la seule sottise des hommes nous empêchera de réaliser : dans toutes les assemblées politiques il y aura toujours des Cabouffigue pour combattre un Maurin des Maures. Jean Aicard ne rêva-t-il pas

un jour d'une école absolument neutre, mais à la neutralité chaude et lumineuse, et qui serait un foyer où pourraient s'allumer également la flamme du libre examen et les flambeaux des autels de cathédrales ?

La gloire, je veux ajouter la vertu de Jean Aicard, est d'avoir fait de ces rêves et d'en avoir inspiré tous ses ouvrages. Décidément, ses romans et ses poésies, sa Provence et son Maurin, ce sont de charmants morceaux de France, animés par l'âme d'un homme excellent et d'un bon Français.

*[La réponse de l'Académie lui fut apportée par Eugène Brieux qui acheva son discours en évoquant, lui aussi, Jean Aicard :]*

Dans votre Provence, monsieur, Jean Aicard apprit à ses dépens qu'un personnage du XV<sup>e</sup> siècle pouvait encore de nos jours exciter les passions. Votre prédécesseur avait eu l'idée de célébrer, par des fêtes publiques, le centenaire de la réunion de sa petite patrie à la grande. Il voulut, dans une sorte d'à-propos, exalter les mérites de Palamède Forbin de Solliès qui amena le roi René à céder sa couronne au roi de France. Il s'est rencontré de bons esprits pour chercher noise à ce pauvre Palamède, et si je ne vous connaissais pas, je me serais demandé si vous les désapprouviez tout à fait nettement. N'a-t-on pas pu craindre tout à l'heure, en vous entendant parler avec tant de chaude éloquence de la langue de Mistral, que vous ne fissiez à Jean Aicard le reproche de n'avoir pas écrit son œuvre en provençal ? Hélas ! c'eût été bien fâcheux, puisque nous perdions alors et la joie de le compter parmi nous, et le plaisir délicat que nous

venons d'éprouver à vous l'entendre louer avec tant de cœur et d'esprit. Et qui mieux que vous eût prononcé son éloge ? Ne vous retrouve-t-on pas en lui, qui exprima son amour pour la Gaule et la Provence dans ces beaux vers :

Je t'aime, ô mon pays tout entier, sol gaulois,  
Dans tes cités, dans ton langage, dans tes lois,  
Dans tes sombres forêts de chênes et d'érables,  
Jusqu'en tes guis sacrés qui restent vénérables ;  
Souvent, en traversant la Seine, je suis pris  
De l'orgueil joyeux d'être un passant dans Paris,  
Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse  
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce.  
Vieille Gaule à l'esprit antique, au cœur romain,  
Souviens-t'en : La Provence est l'antique chemin  
Par où la race hellène et latine à ta race  
Apporta ses trésors de lumière et de grâce,  
L'exquise politesse, honneur de nos cités,  
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés.

Toutes les beautés ? Non. La beauté morale manquait. Elle devait venir par le même chemin — mais plus tard. Un jour, un beau jour de printemps de Provence, un 24 mai, sur une petite plage de la Camargue, baignée de vibrante lumière, vint s'échouer une barque miraculeuse poussée par une brise qui gonflait les vêtements et les voiles légers que lui tendaient trois femmes, les Saintes Marie, Madeleine — et aussi deux servantes. Elles apportaient à la Gaule ce qui manquait au paganisme : la charité, c'est-à-dire la consolation, l'espérance, le devoir d'aide réciproque, c'est-à-dire l'amour de tous pour tous ; elles lui apportaient les doctrines de Jésus de Nazareth, dans toute la pureté et la fraîcheur de leur récente éclosion. Elles apportaient

cette petite phrase : « Aimez-vous les uns les autres » qui contient toute la morale. Vous l'avez dit, monsieur, Jean Aicard fut un apôtre de ces doctrines, apôtre peu orthodoxe sans doute, mais ardent, et son œuvre tout entière, comme sa vie, est rayonnante de bonté. Et c'est par là surtout que son nom mérite de rester dans la mémoire des hommes. Il fut aussi un patriote. Il a consacré la fin de sa vie à la propagande française. Succédant à notre illustre confrère M. Henri Bergson au fauteuil présidentiel de l'*Union Française*, la grande association de propagande que fonda au début de la guerre M. Louis Barthou, avec la collaboration de M. Paul Gaultier, il lui donna le meilleur de son esprit et de son cœur. Souffrant, déchiré, ne voulait-il pas entreprendre pour elle de vastes tournées de conférences ? Il entendait prêcher la tolérance et la bonté. La bonté surtout, à laquelle il fut préparé dès son âge le plus tendre par la souffrance. S'il aima tant son grand-père, c'est qu'il avait souffert dans ces « sombres écoles » où sont enfermés les « petits qui pleurent toujours ». Selon votre heureuse expression, Hugo a chanté l'art d'être grand-père et Aicard nous a révélé l'art d'être petit-fils.

Il a été, de propos délibéré, optimiste ; il avait décidé de ne voir que le beau côté des choses : « Je ne dis pas aux roses : « Fi, vous naissez du fumier », je suis tenté de dire au fumier : « Gloire à toi qui nourris les roses. » De même, son grand ami, Alphonse Karr ne reprochait pas aux roses leurs épines, mais bénissait le ciel « que les épines aient des roses ». Hélas, Jean Aicard devait apprendre, à la fin de sa vie, que les roses ne durent pas toujours, et qu'en approchant de l'hiver il ne reste plus, pour qui aima trop exclusivement les fleurs, que le fumier et les épines.

Les malheurs de son premier âge, révélés dans *Âme d'enfant*, lorsqu'ils ont cessé, lorsqu'il s'est réchauffé à la douce et gail-

196

larde tendresse de son grand-père, ont provoqué en lui l'épanouissement d'un optimisme d'autant plus vif que cette joie était inespérée. Il a cru que tout était pour le mieux, et comme, d'autre part, il possédait, suivant la parole du grand et trop peu connu Jean-Marie Guyau, plus de larmes qu'il ne lui en fallait pour ses propres souffrances, il s'est mis à aimer les hommes éperdument. Puisque sa propre faiblesse avait rencontré le bonheur, il a cru au pouvoir de la faiblesse, il a cru que tous les hommes étaient bons, ou qu'ils pouvaient le devenir. Certes, il est facile d'être bon quand on est heureux. Et non seulement il est facile d'être bon, mais on a le besoin de l'être. On ne donne que ce qu'on a de trop, et l'on reçoit toujours plus qu'on ne donne. Malheureusement, les égoïstes ne le savent pas. Mais, même pour eux, la souffrance d'autrui est bien désagréable à contempler. Certes on peut tourner la tête, mais on se prive alors de la jouissance d'orgueil que connaît le bienfaiteur... Il y a plus de choses qu'on ne croit tout d'abord, dans un acte charitable.

Les héros de Jean Aicard et Jean Aicard lui-même, n'y mettent point tant de malice. Ils sont bons en toute simplicité, par un besoin de nature, ils le sont pleinement et jusqu'à l'excès. Certains, tels qu'Angèle Bonnaud, le sont passivement et leur rôle se borne à subir sans se plaindre le contrecoup des passions d'autrui. Angèle est la sœur sacrifiée au frère futur grand homme, qui gaspille à Paris la dot et les économies familiales. Le type n'est pas nouveau. Mais elle devient une « Tata » : les Tata, nous dit Jean Aicard sont « ces vierges affamées de maternité qui aiment leurs frères et leurs neveux comme des fils, et tous les enfants comme des neveux ». Afin que son frère puisse faire jouer, à Paris, un opéra dont il est l'auteur, Angèle Bonnaud lui donne ou se laisse prendre la plus grande partie de sa dot. Réduite bientôt à la pauvreté, sinon à

la misère, cette vieille fille malgré elle, ouvre une école pour les tout petits enfants où elle recevra plus tard, doublement héroïque, et l'enfant de son ancien fiancé et l'enfant de son frère. Nous avons déjà vu, dans les autres œuvres de Jean Aicard, la silhouette du grand-père fils de Rousseau, de George Sand, homme de la classe moyenne, plein de jugement et d'altruisme, sensible et violent, passionné, simple et artiste tout à la fois, ressemblant jusqu'à l'identité au père Lebonnard. L'un et l'autre nous offrent le spectacle d'une paternité morale venant au secours d'une paternité naturelle défaillante, et notre auteur raconte ces deux sacrifices avec tendresse, avec plaisir, avec piété, on dirait presque avec reconnaissance.

197

*Tata* est à mes yeux son roman le plus émouvant, et l'on peut être surpris que le succès n'en ait pas été plus grand. Non seulement les personnages du grand-père, de la sœur sacrifiée et du fils prodigue vivent intensément, mais l'œuvre contient une scène extrêmement pathétique, qui, portée au théâtre, serait d'un effet considérable, je veux parler de celle où le rude grand-père s'aperçoit tout à coup que le faux grand homme son fils, n'est qu'un être égoïste et féroce, paresseux et hâbleur. Il veut obliger ce fils sans cœur à demander pardon, il va le frapper, le mettre de force à genoux : « Pardon, je veux que tu demandes pardon », ordonne-t-il. Et les deux douces victimes se jettent devant lui, en criant : « Il l'a dit, père, il l'a dit ! » Le roman — est-ce bien un roman ? il est baigné dans une telle atmosphère de vérité qu'on se refuse presque à y voir une œuvre d'imagination — le récit, disons le récit, se termine par des tableaux de la grâce la plus touchante où nous voyons le bon grand-père s'éprendre de ce fils du fils indigne, et jouer du violon devant son berceau, afin d'éveiller en lui le grand artiste que les efforts et les douleurs de deux générations auront enfin réussi à créer.

Poésies, romans, drames, articles de journaux et de revues, tout ce qu'a écrit Jean Aicard procède de la même générosité, et on pourrait en extraire un copieux recueil de maximes prêchant le même idéal. Maurin des Maures, dont la parenté avec Don Quichotte et avec M. Pickwick, ce Don Quichotte anglais, n'a pas besoin d'être soulignée, est doué, lui, de bonté active. Il est un redresseur de torts. « Ce qui me plaît en toi, lui dira Jean Aicard lui-même, c'est que toutes les histoires que l'on raconte de toi sont d'un homme libre. Et quand une sottise est faite devant toi, jamais tu ne la laisses passer. » Mais en général, les héros de l'auteur montrent moins de combativité : « Les doux vaincront... La pitié est le strict devoir de l'honnête homme... L'idéal tient dans un mot : Tendresse... Répétons-nous bien que la vie est dure ; la grandeur de l'homme est de l'accepter comme telle et de l'adoucir un peu par l'amour... » Telles sont des sentences prises au hasard dans l'œuvre de Jean Aicard qui d'ailleurs s'est résumé tout entier par cette phrase douloureuse dont il avait, à la fin de sa vie, fait sa devise : « Inconsolé, je console ! »

Sa grande sensibilité devait, en effet, l'exposer à bien des souffrances, et tel choc, telle désillusion, tel abandon, telle ingratitude qu'un autre eût supportés avec une relative indifférence, le déchiraient, lui, douloureusement.

Il y a bien de la mélancolie dans cette courte poésie intitulée : *Indulgence* :

Si l'on te dit : « Pourquoi n'aimes-tu plus cet homme ?  
Tu donnes pour motif sa faute seulement :  
Ainsi ton amitié n'est qu'une estime, en somme ?  
Es-tu sûr, orgueilleux, d'être juste en t'aimant ?

Pourquoi l'abandonner, triste et seul dans sa faute ?  
Quoi ! ton ami se noie au bord de ton chemin

Et tu n'as pas crié : « Courage ! et tête haute !... »  
C'était, ma foi, le cas de lui tendre la main !

Quel cœur humain résiste à l'infâme analyse ?  
Lequel restera pur sous le regard du mal ?  
L'amitié qu'un ami sévère m'a reprise  
N'était rien qu'un orgueil égoïste et banal.

Moi, c'est le peu qu'on voit de bon en lui, que j'aime :  
À mes yeux, par cela, le reste est racheté :  
Et tous seront aimés pour cette part d'eux-mêmes  
Qu'on retrouve dans tous : la tendre humanité.

*Maurin des Maures*, malgré le succès mérité et obtenu ne lui parut pas suffisamment compris : « J'ai tenté, écrit-il, de dire ce que je crois avoir senti d'humanité tendre dans les natures populaires les plus frustes. Besogne ingrate. Cela ne peut pas encore arriver jusqu'au peuple, grand lecteur du roman à intrigues et à effet, et cela inspire quelque éloignement aux gens distingués. »

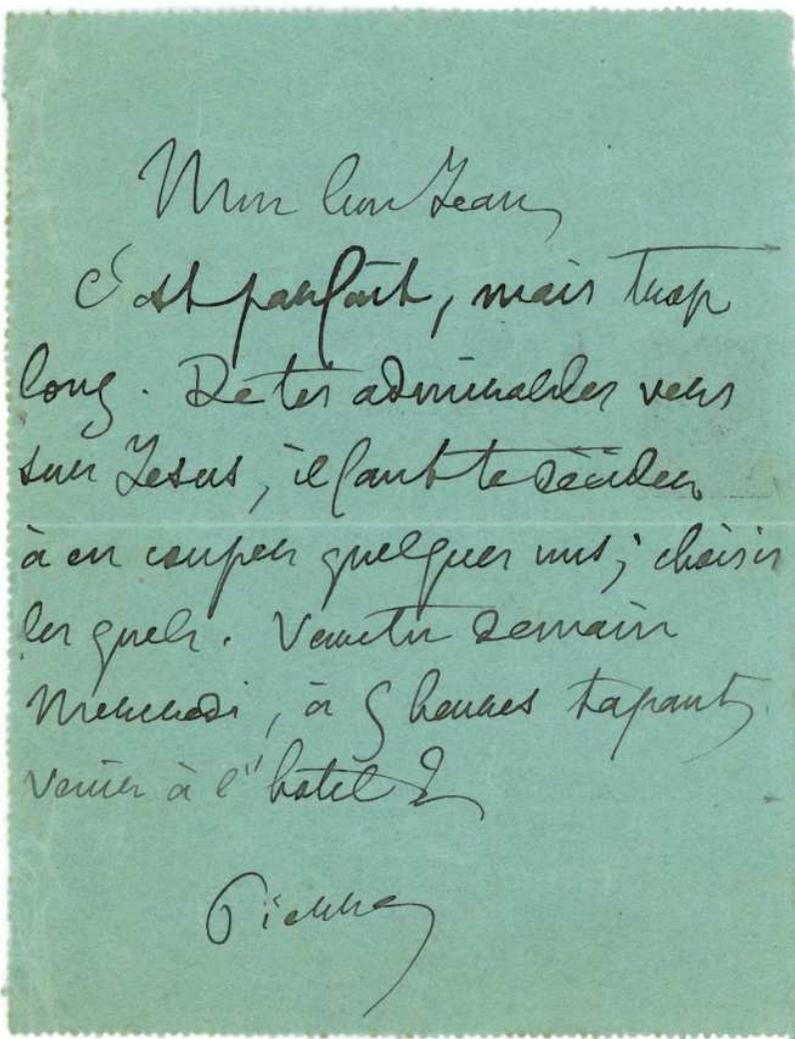
Quoi qu'il en dise, monsieur, je suis certain qu'aujourd'hui, de Marseille à Toulon, on se réjouit que soient fêtés, ici, dans la même séance, l'auteur de *Miette* et celui de *l'Histoire de la Gaule*.

Et pour être certain de terminer par une phrase harmonieuse, je vais citer celle par laquelle Pierre Loti accueillit votre prédécesseur et qui s'applique si bien à vous :

« Vous êtes de la Provence, monsieur, vous venez de nous le déclarer, mais nous le savions. Vous en êtes même tellement que, semble-t-il, un peu de soleil de là-bas vient nous visiter à votre suite, avec un souffle du mistral tout chargé de la bonne senteur des pins maritimes. Et on s'étonnerait à peine si,

derrière ces murs, des tambourins et des galoubets, arrivés pour vous faire fête, menaient en ce moment quelque farandole sur le triste quai de Conti. »

200



Mon cher Jean,  
C'est parfait, mais trop  
long. De tes admirables vers  
sur Jésus, il faut te décider  
à en couper quelques uns; choisir  
les quels. Venir demain  
Mercredi, à 5 heures tapant,  
venir à l'hôtel L

Pierre

201

Carte pneumatique envoyée par Pierre Loti à Jean Aicard  
le 23 mars 1909 (bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard).

Crédit photographique :

Les documents issus du Fonds Jean Aicard (pages 100, 123, 124 et 131) ont été publiés avec l'autorisation des archives municipales de Toulon. Nous remercions M<sup>mes</sup> MONGE, directrice des archives, et BÉRENGER, responsable du Fonds Jean Aicard, pour le soutien apporté à notre entreprise.

La photographie de Michel Pons, à la page 132, a été publiée sur plusieurs sites Internet.

Les autres clichés ont été réalisés par Dominique Amann.